AGATHOCLÈS, OU LETTRES ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE AU...



AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE;

Traduites de l'allemand de Mme. PICHLER,

Par Mme. ISABELLE DE MONTOLIEU.

La vie n'est pas le premier des biens.
SCHILLER.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

Chez P. BLANCHARD et EYMERY,
rue Mazarine, no. 30.
Et Palais-Royal, galeries de bois, no. 249.
AU SAGE FRANKLIN.

1812.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

LETTRE LXXXme.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS PISON.

Nicomédie, avril 303.

Il y eut un temps où je ne connaissais le chagrin et les larmes que de nom, où un léger nuage, un souci, une contradiction (seuls malheurs qui pussent m'atteindre) étaient bientôt dissipés, et ne paraissaient dans mon existence que pour augmenter encore l'éclat de mon bonheur. O temps heureux! qu'êtes-vous devenus? Il me semble à présent que je n'ai vécu jusqu'à ce moment que dans le beau songe de l'enfance, et que

le bonheur ne peut exister, dans toute sa réalité, que dans le lieu de ma naissance. O Rome! ô Hespérie! ô ma belle patrie! pourquoi vous ai-je quittée? Comme tout y était différent! que mon sort était digne d'envie, et qu'il est actuellement triste et malheureux!

Je ne reverrais plus ma Sulpicie! il y a un mois que je reçus d'elle une lettre déchirante, et je la reçus au moment où un autre liaison, bien chère aussi à mon cœur, venait de se dissoudre et de me plonger dans la plus amère douleur. La lettre de ma pauvre amie vint me frapper d'un nouveau coup; c'était l'annonce de sa mort, presque ses adieux: je l'avais craint, l'année dernière, lorsque je la vis dans cette malheureuse villa de Synthium, d'où il m'arrive toujours des sentimens pénibles. J'avais repris un peu d'espoir lors de son mariage; elle me parut se ranimer, mais c'était un bien-être factice, suite de son agitation: bientôt elle retomba plus bas encore; à présent sa situation empire chaque

jour ; elle n'est plus en état d'écrire : peut-être qu'au moment où je te parle d'elle, elle n'existe plus. O ma Sulpicie! innocente et infortunée victime du plus ardent amour! Avant-hier, je reçus une lettre de Tiridate, dictée par un profond désespoir : à présent qu'il est à la veille de la perdre sans retour, sa passion se réveille avec force. Hélas! c'est son inconstance, sa tiédeur qui l'ont conduite au tombeau! Quelle contradiction dans le cœur de l'homme! Il m'écrit que les médecins l'ont condamnée, mais il ne peut supporter cette idée; il s'attache au plus léger fil, et, malgré cet arrêt, un rayon d'espoir pénètre encore dans son ame. Pauvre Tiridate! il n'en sera que plus malheureux lorsqu'il l'aura perdue pour jamais! Malgré ses torts et sa légèreté, je le plains d'autant plus que son propre cœur lui fait des reproches. Cependant, si l'amour avait cessé, l'amitié et tous les bons procédés ont succédé ; mais ce n'était pas assez pour la trop sensible

Sulpicie : le don de sa main, celui de sa couronne, n'ont pu la consoler de n'être plus aimée, comme elle aimait elle-même.

Voilà donc comme la bonté, la sensibilité sont une source de tourmens! mais pourquoi sommes-nous bons? pourquoi chacun n'agit-il pas d'après ce que la froide raison et son intérêt lui conseillent, sans s'embarrasser des autres? Ah! les égoïstes sont les seuls heureux! Et plus j'avance dans la vie et plus j'en suis convaincue : guerre contre guerre, ruse contre ruse, indifférence pour indifférence. Celui qui sait être heureux en dépit du sort et des hommes, n'est-il pas, dans le fond, le plus sage? Le droit du plus fort est la loi de la nature; ce droit doit exister aussi dans la société, avec la différence que l'esprit, l'adresse et l'égoïsme remplacent les forces physiques. Soyons donc les plus adroits, si nous avons l'esprit de l'être, et de savoir tirer de cette courte vie un peu de bonheur. La mort arrive,

nous réduit en poussière ; et n'est-il pas bien égal alors que l'on n'ait aimé que soi, et que l'on n'ait pas été dupe ou victime de ses sentimens ?

Lorsque je te quittai, Lucius, que je montai si gaiement sur le vaisseau, pourquoi, pourquoi quelque Divinité ne vint-elle pas me faire connaître le sort qui m'attendait ? pourquoi n'en eus-je pas le plus léger pressentiment ? Je serais restée sur le sol bienheureux de ma patrie. Qu'allais-je faire en Bithynie ? Hélas ! une cruelle, bien cruelle expérience des peines de la vie : perdre tout ce que j'aime d'une manière ou d'une autre, être poursuivie par ceux que je hais, et ne plus voir ceux que je voudrais oublier, et que tout me rappelle à chaque heure du jour. Sais-tu qu'Agathoclès est marié, qu'il vit à Synthium ? Que de souvenirs renferme ce seul mot ! — Et moi aussi j'ai vécu à Synthium, j'y ai rêvé le bonheur ; mais lui le trouve en réalité, car il adore sa compagne. Pour obtenir de son père le consente-

ment à son mariage, il a renoncé à l'immense héritage d'Hegesippus. Tu sais que je ne suis pas avide de richesses; cependant je trouve que c'est un grand sacrifice de renoncer ainsi à toutes les commodités et aux jouissances que la fortune peut procurer, sur-tout lorsqu'on y est accoutumé : un père qui peut l'exiger de son fils unique ne mérite pas ce sacrifice, ni un fils tel qu'Agathoclès. Mais lorsque je l'appris, tout en blâmant la facilité avec laquelle il a consenti à être déshérité, je ne pus me défendre de l'en estimer encore davantage, et d'envier le sort de celle à qui on fait un tel sacrifice. Les sensations que j'avais éprouvées de cette nouvelle n'étaient pas encore affaiblies : que de nouvelles mortifications vinrent augmenter et cette estime et ma douleur de n'être plús l'amie d'un tel homme! Il s'est cependant conduit en ami, et je lui ai des obligations essentielles : mais tu dois comprendre la peine que j'en ressens, puisque je ne puis, en aucune

manière, le récompenser de ce qu'il a fait pour moi. — Hélas! ce n'est pas moi qui puis rien pour son bonheur! Ecoute, et plains ta pauvre sœur.

Le méprisable Marcius Alpinus, qui formait à Nicée des projets infâmes sur cette Théophanie, devenue depuis la compagne d'Agathoclès, trouve actuellement qu'il ne serait pas mal à propos d'avoir pour beau-père le proconsul Lucius Pison. Depuis un soir qu'il me rencontra dans les rues de Nicomédie, et ce n'était pas moi qu'il cherchait, depuis ce jour là, dis-je, il s'est déclaré mon admirateur, et prétendant à m'épouser; il m'a tourmentée par ses assuidités, et voyant qu'il n'obtenait de moi que le froid mépris qu'il mérite, il s'est adressé à mon père, à mon frère Quintus et à quelques amis; je fus assaillie de tous côtés par le récit ridicule de sa passion et des tourmens de son cœur, de la grandeur et de la félicité qu'il me destinait si je cédais à ses vœux. Fatiguée à l'excès de sa poursuite, n'étant pas

en disposition de m'amuser de sa méchanceté ou de sa folie, je lui déclarai sans détour que jamais, fût-il empereur, je ne lui donnerais la main.

Dans les commencemens, j'avais été honnête avec lui; mais cet homme vain crut voir dans les ménagemens que je gardais un penchant secret : il eut l'audace de prendre avec moi un ton familier, il me nommait *sa belle Calpurnie*, il en appelait à ses droits sur ma reconnaissance, il voulait les faire valoir, et peu à peu il prit avec moi le ton d'un amant favorisé : mon indignation ne connut plus de bornes, et c'est dès lors que je lui témoignai ouvertement le profond mépris qu'il m'inspirait. Crois-tu que cet homme vil fut offensé ou troublé de mes refus? pas du tout, il éclata d'un rire si méchant, qu'il me fit tressaillir d'horreur; il s'inclina et me dit : La colère sied sans doute à merveille à la belle Calpurnie, elle augmente encore le piquant de ses attraits; je la prie humblement, cependant, de ne pas oublier que

celle qui court la nuit, en habit d'homme, après un amant cruel qui la dédaigne n'a plus le droit de parler sur ce ton à un homme qui veut bien passer là-dessus, et qui a des intentions aussi honnêtes que si elle était sans reproche. Jusqu'ici je m'étais tue par égard pour celle à qui je voulais donner mon nom, mais je ne puis en conscience renoncer à la fois à tous mes plaisirs, et puisqu'elle ne veut pas que j'aie celui d'être son époux, je veux, pour me dédomager, raconter au beau monde de Nicomédie l'histoire vraiment très-risible de ses courses nocturnes. Il s'inclina plus bas encore, et sortit sans que j'eusse prononcé un seul mot: la rage, la honte, la surprise m'avaient rendue muette; ce ne fut que lorsque je ne le vis plus, que je sentis quel danger courait ma réputation avec un être aussi méchant. J'étais dans une agitation extrême, je n'osais en parler à mon père, je redoutais son chagrin autant que son ressentiment, et je craignais que quelque mesure violente

pour sauver l'honneur de sa fille, ne rendît la chose encore plus publique. Le soir du lendemain, Quintus entra dans ma chambre, le visage en feu et les yeux pleins de colère; l'abominable Marcius avait déjà exécuté ses menaces, et dans un repas nombreux de ses amis de débauches et de gens plus considérés, il avait raconté mon histoire, en me nommant ainsi qu'Agathoclès. Un des convives l'avait redit à mon frère, comme une chose à la quelle il ne pouvait ajouter foi; Quintus, qui ne le croyait pas non plus était horriblement irrité de ce qu'il appelait une atroce calomnie, et voulait aller à l'Empereur pour qu'il obligeât Marcius à se rétracter. Je fus obligée, du moins, pour arrêter cette démarche d'avouer que si c'était une méchanceté, ce n'était pas un mensonge: ce fut alors contre moi que Quintus fut irrité. Je passai une nuit horrible, la suivante ne fut pas meilleure; je tremblais à chaque pas que j'entendais, à chaque visite qu'on annonçait à mon père, sup-

posant toujours que cette malheureuse histoire allait être le sujet de la conversation. Juge de mon étonnement lorsque tout-à-coup, le troisième jour, Marcius disparut de Nicomédie, déclarant, avant de partir, que toute l'histoire qu'il avait faite sur moi n'était qu'un badinage, un pari fait avec un de ses amis de persuader la chose la plus incroyable, et qu'il se rétractait authentiquement.

L'orage était donc apaisé sans savoir comment et ne pouvant comprendre ce qui avait pu engager Alpinus à une conduite si étrangère à son caractère; mais quelques jours plus tard, le même Centurion qui en avait parlé à Quintus lui dit qu'Agathoclès était parti en toute hâte de Synthium, qu'il s'était rendu chez Marcius Alpinus, qu'il les avait entendus parler très-vivement, que l'instant après, Marcius avait donné l'ordre de faire seller ses chevaux, et que ses gens devaient se tenir prêts à partir; que le même soir il quitta la ville

après s'être rétracté, et qu'Agathoclès retourna ensuite à Synthium. C'est donc lui ! lui seul qui a sauvé mon nom, c'est à lui que je suis redevable de ce bienfait, et il ne m'en parle point ! il me prive de lui témoigner ma reconnaissance ! mais il ignore peut-être que je suis instruite de ce qu'il a fait pour moi. O Lucius ! est-il possible de le savoir, d'avoir été aux portes du bonheur, d'en être privée à jamais, et de rester froide, indifférente ? Nous nous reverrons peut-être bientôt, toi le plus aimé des frères ; j'ai pris la ferme résolution, si le sort continue à me tourmenter et à abreuver ma vie de dégoût, de quitter le lieu où je suis arrivée sous une mauvaise étoile ; je prierai mon père de me renvoyer à Rome, auprès de toi et de ma tante Sempronia : là, peut-être, et là seulement tu retrouveras ta Calpurnie.

LETTRE LXXXIme.

MARCIUS ALPINUS A LUCIUS SCRIBONIANUS.

Césarée, mars 303.

Les Euménides ont-elles créé cet Agathoclès pour me punir de mes fautes? n'existe-t-il que pour se trouver sur mon chemin? Son éxaltation, sa vanité et la foiblesse paternelle, tout s'est réuni pour renverser un plan bien mieux imaginé, que son ame rétrécie n'en eût été capable.

Son père lui a pardonné, et tout ce que j'ai fait pour les brouiller à jamais, est réduit à rien par ce qu'il appelle l'*amour filial*. Hegesippus a consenti à son mariage avec Larissa, et même à les recevoir chez lui, sous la condition qu'il renoncerait à tout droit à son immense fortune: et qui pourrait croire à un tel degré de démence? Agathoclès y a consenti, et cédé sans peine un héritage de plus de cent talens, pour

épouser une femme qui n'a rien au monde qu'une figure de fantaisie, tandis qu'il aurait pu facilement épouser la belle Calpurnie, joindre au trésor de son père une partie de la grande fortune du proconsul, et s'en faire un ami dans ces temps orageux.

Lorsque j'eus la certitude que Théophanie vivait à Nicomédie dans la même maison qu'Agathoclès, et que je pus compter sur mes doigts la fin de ce roman, je résolus de faire ce que je pourrais pour empêcher que le mariage ne se conclût; d'abord, l'essentiel était de le renvoyer jusqu'au moment où il me serait facile de le rompre à jamais, et de m'assurer de la possession de Théophanie, dont la tête me tourne, en mesure des difficultés que j'éprouve. Faudra-t-il donc y renoncer, parce qu'elle est la femme de l'homme que je déteste? C'est un stimulant de plus, et il paiera cher, j'espère, le bonheur de la posséder avant moi, et toutes les contradictions qu'il me fait éprouver.

Hegesippus est âgé, vain de ses richesses, aimant le plaisir comme un jeune homme, et, par conséquent, assez facile à conduire ; la morale sévère des chrétiens doit lui être plus odieuse encore qu'à un autre, et lorsqu'il apprit que son fils l'était, il le maudit dans le premier accès de sa colère : je le sus, et j'établis mes batteries en conséquence avec prudence et succès ; j'eus soin d'attiser son courroux, en lui répétant sans cesse que son fils aurait pu parvenir à tout, s'il n'avait pas partagé les erreurs de cette secte abhorrée. A la nouvelle du danger de ce fils unique, je surpris en lui des regrets de sa dureté, et le désir d'aller le voir; mais je lui fis comprendre combien il exposerait sa renommée auprès de la cour, s'il allait dans cette maison de chrétiens, et s'il reconnaissait son fils au moment où il venait de se rendre rebelle aux ordres de l'Empereur; je parvins à l'engager de ne faire aucune démarche publique, mais je ne pus l'empêcher d'envoyer tous les soirs un esclave,

sous un nom supposé, pour s'informer de la situation de son fils ; je consentis à cette folie, n'y voyant aucun inconvénient, puisque Agathoclès devait ignorer l'intérêt que son père prenait à lui ; mais je vois à présent qu'avec les esprits faibles et vacillans, il faut faire attention même aux choses les plus indifférentes ; Hegesippus prenait ainsi l'habitude de s'occuper journellement de son fils, il eût été plus prudent de le lui faire oublier. Quelques semaines venaient de s'écouler lorsque Constantin se fit annoncer chez Hegesippus ; il fut flatté à l'excès de cette visite : le prince l'implora pour son ami, et le conjura de lui donner sa bénédiction et son consentement à son mariage avec la veuve du général Démétrius. Le vieillard fut attendri et flatté ; connaissant le caractère ferme de son fils, il ne s'était pas attendu à tant d'amour et de soumission de sa part, disons aussi qu'Agathoclès n'avait pu choisir un meilleur ambassadeur, le fils d'un César se présentant comme ami intime de son

fils, et comme un client devant l'homme le plus vain : heureusement le faible vieillard, à demi vaincu, eut assez de présence d'esprit pour ne pas dire *oui* au moment même ; il promit de donner le lendemain sa réponse : dès que Constantin fut parti, il me fit appeler, et je fus confondu. Qui aurait jamais imaginé que le fier Agathoclès, qui n'a jamais cédé à personne, s'humilierait devant son père, et solliciterait son pardon? J'essayai encore d'engager ce dernier à tout refuser; mais il m'alléguait sans cesse la peine que le prince Constantin s'était donnée et son amitié pour Agathoclès, dont l'honneur rejaillissait sur lui ; je parvins cependant à lui faire sentir l'inconvenance que son immense fortune fût employée à soutenir une secte prohibée, qu'il détestait, qu'il méprisait, et qui lui avait fait l'affreux chagrin de séduire son fils unique. Je lui conseillai d'accorder son consentement sous la condition qu'Agathoclès renoncerait formellement à toute prétention sur les

biens de son père : certes, je ne pouvais supposer qu'il accepterait une condition aussi dure, et moins encore que la dévote Théophanie consentît jamais à lui donner sa main sans le consentement d'Hegesippus. Je détruisais donc ainsi l'effet inattendu de la visite et de la médiation de Constantin, j'élevais entre tous une difficulté qui me semblait insurmontable, et je commençais à me livrer à l'espérance ; mais le fanatisme de cet homme inconcevable vint renverser tout mon édifice : à l'instant même, et sans balancer une minute, il signa l'acte de renonciation. Le vieillard en fut étonné et touché, il rappela son fils avec la plus vive tendresse, et combla sa charmante belle-fille des plus beaux présens ; cherchant de cette manière à éluder la condition que lui-même avait prescrite. Que ces êtres faibles et sans tenue sont méprisabes ! Je dois convenir que dans cette occasion Agathoclès a été plus adroit que moi, il ne pouvait mieux agir pour me déjouer,

si du moins c'était son idée. —Il espère peut-être que par une soumission entière et des soins assidus il gagnera son père au point de l'engager à se rétracter, mais j'aurai soin qu'il ne réussisse pas dans ce projet. Leucipus, neveu d'Hegesippus, son héritier naturel s'il meurt sans enfans, ou si la renonciation d'Agathoclès subsiste, est instruit par moi de tout ce qui s'est passé, et cent talens d'or au moins qui lui tomberont en partage valent bien la peine de faire la cour à son oncle, et d'envenimer sa haine contre les chrétiens.

Ce n'est plus seulement ma jalousie contre Agathoclès, qui cause mon aversion et mon désir de vengeance contre cet être odieux; il m'a insulté, il y a trois jours, d'une manière si violente, que sa vie même serait une faible expiation à mes yeux: patience, le temps me fournira les moyens de me venger; jusque-là, tout restera tranquille en apparence, et la rage concentrée dans mon ame n'en éclatera que plus violemment:

apprends combien elle est motivée. Tu sais que depuis ma rencontre fortuite avec Calpurnie, je m'étais rapproché d'elle; belle, riche, fille d'un père en crédit, elle semblait faite exprès pour moi : mais comprends-tu son caprice? Moi qui ai eu tant de succès auprès des femmes, moi dont on citait la belle figure, je me suis vu dédaigné par cet être insensible et frivole! Tout occupée encore d'Agathoclès, elle a osé dire devant moi, que cet homme, avec sa physionomie froide et sévère, avait un charme indéfinissable, qu'elle ne connaissait que Tiridate qui pût l'emporter sur lui, et qu'elle comprenait même qu'il obtînt la préférence. J'étais irrité au dernier point, et je lui dis que le comble de l'humiliation était d'être dédaigné d'une femme dont Agathoclès n'avait pas voulu : elle rougit, se mordit les lèvres, et depuis ce moment me traita avec une froideur marquée : je me serais mis au-dessus de cela, si j'avais pu me flatter de parvenir à mon but.

J'essayai d'un autre moyen pour l'adoucir, qui m'avait réussi avec d'autres femmes; je feignis de ne pouvoir contenir la violence de ma passion. — Oh! pour lors sa colère et son mépris furent à son comble, elle osa me déclarer que fussé-je sur le trône, elle ne le partagerait pas avec moi; je lui fis sentir, à mon tour, que sa réputation était en mon pouvoir, que, puisqu'elle me poussait à bout, je dirais ce que je savais : dès le même soir je tins parole, et je racontai son histoire et ma rencontre, dans une société d'hommes où le vin n'avait pas été ménagé.

Deux jours après on m'annonce Agathoclès, je crus que l'esclave se trompait de nom : c'était vraiment lui; son regard et son attitude annonçaient une froide arrogance, que cette espèce d'hommes nomment vertu et dignité. Il m'interpella d'un ton insolent sur ma conduite à l'égard de Calpurnie : les Dieux savent de quelle manière il en est instruit; car ce jeune homme sévère, ou peut-être hypo-

crite, ne se permet aucune relation avec les libertins (comme ils nous appellent) qui composaient le souper où j'avais parlé de Calpurnie. Mon sang bouillonnait, je me contins avec peine pour lui demander tranquillement quel droit il avait de s'en informer et de contrôler ma conduite. Alors sa hardiesse ne connut plus de borne : du ton le plus ferme et le plus hautain il parla de ce qu'il appelait une méchanceté révoltante, qui ne prouvait que la haine et la vengeance et me rendait seul méprisable ; il parla de Calpurnie avec l'expression du respect et du sentiment. Je m'honore de son amitié, me dit-il, et je soutiendrai l'honnêté de son cœur et la pureté de sa conduite au péril de ma vie ; mais, me fût-elle moins chère et respectable, et lors même que je ne la connaîtrais pas, il n'en est pas moins du devoir d'un honnête homme de protéger son prochain contre une abominable malice qui peut attaquer son honneur, etc. etc. Ma patience était à bout, je l'interrompis et lui déclarai que

ses insultes et son verbiage m'étaient à charge, et que je n'étais pas disposé à les souffrir.

Alors il s'avança d'un pas, et me jetant un regard que je ne puis me rappeler sans frémir, Marcius, me dit-il, est-ce bien toi qui oses me parler ainsi? ignores-tu qu'il est en mon pouvoir de te perdre? Il commença à me parler de différentes choses que je croyais ensevelies à jamais, il les savait avec des circonstances qui m'ont fait frémir! Sont-ce les Furies qui m'ont trahi? Constantin a-t-il découvert par la force de son génie ce que j'ai tenu si soigneusement caché? des gens dont je me croyais sûrs m'ont-ils trahi? Les Dieux seuls le savent; mais quoi qu'il en soit, il sait toutes mes actions, tous mes projets, et je dois le craindre et le ménager. Grinçant les dents de colère, il fallut lui promettre de rétracter ce que j'avais dit contre Calpurnie, de déclarer que c'était une lubie de mon imagination, et de ne plus m'approcher d'elle. Je vous donne seulement

ce jour, Marcius, me dit-il en sortant; si demain Calpurnie n'est pas pleinement justifiée, c'est moi qui parlerai. Il se retira, et le même soir j'eus la honte de me dédire, de justifier mon ennemie, d'obéir à mon ennemi, et la rage dans l'ame je quittai Nicomédie et je vins à Césarée. Mais par tous les Dieux, Agathoclès ne doit pas être initié dans mes affaires et m'avoir menacé impunément; je m'en vengerai, reçois-en le serment: mais quand et comment? le sort en décidera, et sa tête en sera le prix; il apprendra à son tour à me craindre. Adieu Scribonianus.

LETTRE LXXXIIme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Synthium, juin 303.

Tu ne te plaindras plus, mon amie, que je t'écrive si rarement depuis que je suis heureuse; nous sommes à présent éta-

blis dans notre tranquille villa, tout mon temps est à moi, et je t'en consacrerai une bonne partie : pendant que j'étais dans la maison de mon beau-père je ne pouvais m'occuper que de l'économie domestique et d'être auprès de lui : faible ressource pour un homme qui a passé sa vie dans les distractions du monde et dans les plaisirs, et qui regrette amèrement que l'âge et la mauvaise santé aient interrompu le cours de ses jouissances. Cependant il a bien voulu me témoigner que mon entretien ne lui déplaisait pas, et je tâchais de l'égayer autant qu'il m'était possible, tandis que de son côté il me comblait de présens magnifiques.

Mais combien je me trouve plus heureuse ici à l'ombre de nos bocages, entourée du parfum des fleurs, que dans les appartemens somptueux de la maison d'Hegesippus; accompagné de mon Agathoclès, je parcours les lieux témoins de ma jeunesse, le passé se confond avec le présent; tout ce qui était sombre, triste, incertain a disparu, nous jouissons du

bonheur que nous espérions alors, et nous le trouvons bien encore au-dessus de notre attente, avec les mêmes sentimens qui animaient et embellissaient notre enfance et notre jeunesse; j'ai de plus la jouissance continuelle de l'entretien sublime d'Agathoclès, de la grandeur de ses idées, et son profond désir du bonheur du genre humain; son attachement pour ses frères vient encore, comme un astre bienfaisant, réchauffer notre existence.

Lorsque j'entends un soufle léger et raffraîchissant se jouer dans le feuillage, quand je vois l'air balsamique du printemps ranimer toute la création, alors je sens en moi la puissance et la bonté paternelle du Dieu que j'adore; mes actions de grâce montent vers celui qui a dissipé l'obscurité de mon sort, qui m'a conduite par des sentiers tortueux et pénibles à un bonheur parfait. Est-il possible, Junia, que des hommes puissent être aussi heureux que nous le sommes? cette félicité peut-elle être durable? ce

bien qui ne laisse rien à désirer, la certitude d'avoir atteint le but de tous mes désirs, n'est-ce pas l'image la plus parfaite du sort qui nous attend? Mais là tout est éternel, ici tout est périssable. Je fais souvent cette réflexion, et mon cœur inquiet tremble à l'idée d'un changement de situation; mais je ne repousse pas cette crainte salutaire, je bénis cette voix intérieure qui me préserve de la présomption et d'un attachement trop vif à cette vie : c'est sans doute celle de mon ange tutélaire, elle m'apprend à jouir de mon bonheur avec humilité, et de sanctifier cette jouissance par un abandon complet aux volontés du Très-Haut.

Notre fortune étant bornée aux revenus de Synthium, qui appartient en propre à mon époux et lui vient de sa mère, nous avons arrangé notre vie, d'après nos moyens, d'une manière simple et commode; nous avons peu d'esclaves, ou plutôt nous n'en avons point, car, suivant les principes d'égalité de notre sainte

religion, nos serviteurs sont libres de nous quitter, mais nous tâchons qu'ils n'en aient pas envie. Notre table est frugale, les repas que nous prenons ensemble nous paraissent excellens, et nous sentons tous les jours plus, que les richesses de notre père ne sauraient augmenter notre bonheur, et le détruiraient peut-être par les grandes et les petites sujestions qu'elles donnent; nous jouissons de ce que nous possédons avec d'autant plus de plaisir que nous en fûmes long-temps privés; le gain de nos travaux a un prix de plus, on y est plus sensible qu'à l'abondance qui n'a coûté nulle peine. — Ah ! si Constantin pouvait nous voir, il changerait bien sûrement d'idée sur le bonheur d'Agathoclès, et il ne le bouderait plus d'avoir renoncé à la fortune. Cette bouderie est la seule chose qui verse quelques gouttes amères dans la coupe de notre félicité; je vois qu'Agathoclès en souffre plus qu'il ne veut le faire paraître : ah ! si je savais un moyen de lui ramener Cons-

tantin ! mais son rang rend toute avance difficile. Il est tout-puissant ; la différence d'un souverain à un sujet n'est plus aussi peu de chose que du temps d'Octave ou de Marc-Aurèle ; l'amitié seule pouvait égaliser Agathoclès et le fils d'un César, et si cette amitié n'existe plus dans le cœur de ce dernier, s'il ne voit plus les objets sous le même point de vue, comment espérer un rapprochement ? C'est sur-tout l'égalité dans les sentimens et dans les opinions qui peut affermir à jamais une liaison, Agathoclès et moi nous en sommes la preuve; nous fûmes, dès notre enfance, élevés l'un pour l'autre ; chaque sensation nous était commune, chaque sentiment trouvait son semblable dans notre cœur ; nous vivions, nous lisions ensemble, nons prenions plaisir aux mêmes jeux, aux mêmes récréations, aux mêmes études ; le sort nous sépara long-temps sans pouvoir altérer cette sympathie ; quand nous nous retrouvâmes rien n'avait changé : à Edesse, à Nisibis, au

milieu de ses occupations militaires, il savait trouver des heures pour être avec moi et Démétrius, nous faire une lecture, ou parler avec nous et des évènemens, et de l'impression qu'ils avaient faite sur nous, qui se trouvait toujours analogue. C'est ainsi que non seulement mon cœur, mais aussi mon esprit était en harmonie avec le sien : oh ! quel trésor de félicité a produit ce rapport entre nos ames ! Que la nature, les lois, la religion même aient donné le premier rang à l'homme, qu'il ait sur la femme des droits (dont bien des esprits grossiers abusent), c'est sur quoi je ne veux pas disputer ; mais la réunion de deux êtres intelligens, sentant et pensant de même, forme un ensemble de bonheur et de perfection, lorsqu'ils tendent au même but et s'aident mutuellement pour y parvenir ; la seule différence de leur sexe met de la diversité dans leurs devoirs et dans leurs actions, et s'il y en a dans les caractères, s'il leur arrive d'être en dispute, qui décidera lequel

des deux doit céder? Sera-ce l'usage reçu de la prééminence de l'homme? la femme sera donc constamment la partie opprimée, et elle aura tort lors même qu'elle aurait raison? sera-ce la vérité et la justice? mais comment savoir de quel côté elles sont, lorsque chacun d'eux envisage la chose sous un point de vue différent, et soutient son opinion par des argumens d'égale force? — L'amour, oui, l'amour seul peut les accorder, et toujours il y réussit; il rapproche les esprits par mille moyens, il nous montre le point de vue sous lequel l'objet aimé envisage le monde et les choses, comme le plus juste; il nous rend cher ce qu'il aime; et sans sacrifice, sans qu'il soit question de céder, la volonté des deux n'en fait plus qu'une. Telle est ma position avec Agathoclès, et ce que tu m'as reproché si souvent, cette condescendance pour ceux que j'aime, que tu nommais faiblesse, fait maintenant, je puis te l'assurer, mon plus grand bonheur.

Adieu, ma Junia, je sais que tu te réjouis de la félicité de ta Larissa, je me flatte donc que mes lettres te feront plaisir, quoiqu'elles soient entièrement dénuées d'évènemens. Prie Dieu pour qu'il en soit toujours ainsi.

LETTRE LXXXIIIme.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, juillet 303.

J'ARRIVE de Synthium. De Synthium! t'entends-je répéter. Qui peut t'avoir engagée à aller à Synthium? Qui, Lucius? ma propre volonté; la raison qui me parle quelquefois, quoi qu'on en dise, m'a conseillé de faire les premiers pas pour amener une rencontre qu'il était difficile de toujours éviter, et qui devait avoir lieu une fois ou une autre. Si je persistais à ne plus voir Agathoclès depuis son mariage, si j'avais fui sa présence du moment où il a re-

trouvé Larissa, ne lui donnais-je pas le droit de penser que sa perte m'était insupportable, et que je ne pouvais voir, sans en mourir, mon heureuse rivale : oh ! cette idée révoltait mon orgueil. — Pourquoi ne pas les voir ? qu'ai-je à redouter ? Je ne veux pas que Théophanie puisse dire à son tour de moi ce que je disais d'elle, que je me cache pour exciter le désir d'être vue. Je me devais à moi-même, à ma réputation, à l'estime que je dois inspirer, que ni l'un ni l'autre n'eut cette idée, et de leur prouver à tous deux que je n'étais que son amie, puisque je la suis encore; je le devais aussi pour éviter le trouble où sa présence inattendue aurait pu me jeter, et le revoir avec calme et dignité : je lui devais d'ailleurs des remercîmens. Sans savoir la manière dont il s'y était pris, il est sûr qu'il m'a délivrée à la fois de la méchanceté et des assiduités de Marcius; je devais donc lui en témoigner ma reconnaissance, je le sentais et m'y décidai sans peine; mais ce ne

devait pas être seulement par une visite et par des paroles. La condition que son père avait mise à son mariage me parut trop dure et trop injuste, et voulant à mon tour rendre service à Agathoclès, j'entrepris d'engager le vieillard à se rétracter. Je parlai de mon projet à mon père; il s'y opposa d'abord, tu sais qu'il n'aime point le vieux Hegesippus, il me présenta mille scrupules et difficultés; mais plus je pensais à mon plan, plus il avait d'attrait pour moi. J'obtins, à force de prières et de raisonnemens, l'aveu qu'il était nécessaire de faire une démarche pour convaincre Agathoclès et sa compagne de la tranquillité de mon cœur, et enfin la permission de suivre mon projet: lui rendre avec chaleur un service d'amie, était peut-être la meilleure manière de lui prouver que je n'avais ni amour ni dépit.

Je connais ce viellard aussi frivole qu'un jeune homme, et j'étais sûre que, malgré les glaces de l'âge, il ne serait rien moins qu'insensible aux avances et

aux attraits d'une jeune et jolie femme; je mis donc plus de soin à ma toilette que lorsque j'espérais de voir son fils, et quand je fus sous les armes j'envoyai Phædo chez lui pour lui demander l'heure où je pourrais lui parler. Je savais d'avance qu'il viendrait lui-même, et en effet ce fut sa réponse ; mais à ma grande surprise, il se fit attendre très-long-temps, et dès que je le vis entrer, j'en compris la raison. Il avait aussi fait une brillante toilette ; les parfums d'Arabie avaient été prodigués, et sa longue barbe, arrangée avec soin, embaumait l'atmosphère, et aurait fait honneur au buste de Platon; la surprise, la curiosité, l'admiration se peignaient sur tous ses traits. Je ne le fis point attendre, et dès qu'il fut assis près de moi, je lui fis ma demande en faveur de son fils avec tout le zèle et toute la chaleur de l'amitié. Sa surprise parut augmenter; je compris à quelques propos, que le bruit de mon inclination pour Agathoclès était parvenu jusqu'à lui,

qu'il en avait été flatté, et qu'il ne comprenait pas que je pusse encore m'intéresser à ce perfide. Je n'en fus que plus contente d'avoir l'occasion de le désabuser, je lui parlai avec feu des grandes qualités de son fils et de sa belle-fille, qui devaient flatter son orgueil paternel; je cherchai à le persuader que toutes les démarches d'Agathoclès n'étaient qu'une suite de ses vertus, et de la sévérité des principes que nous admirions chez Curtius, chez Caton, dont il deviendrait sûrement le digne émule; je fis valoir l'attachement du roi d'Arménie, du prince Constantin, sous le jour le plus favorable; je lui fis sentir combien lui-même aurait à gagner à la renommée d'un tel fils; enfin je n'épargnai rien pour le convaincre; et mon éloquence et le pouvoir de mes charmes eurent un plein succès.—Le galant vieillard me dit qu'il était impossible de me refuser quelque chose; qu'il ne haïssait point son fils, que sa belle-fille (quoiqu'elle ne pût être comparée à *la belle*

Calpurnie) avait su lui plaire; que je lui demandais une chose très-difficile, puisque sa parole était engagée, mais que si je voulais lui donner la mienne, de lui accorder une part dans une amitié aussi précieuse, aussi active que celle que j'avais pour son fils, il consentait à tout, et que ses enfans me devraient leur bonheur. Je lui tendis la main avec le plus doux de mes regards : à jamais l'amie du père d'Agathoclès et de Théophanie, lui dis-je avec sentiment; il la baisa avec plus de vivacité que n'aurait fait son fils. Il fut chercher l'acte de renonciation, et dans moins d'une demi-heure je le reçus de sa main; je l'embrassai comme si j'eusse été sa fille, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Enchantée de mon triomphe, je portai l'acte à mon père; il secoua la tête, et toucha la mienne, en me disant : Femmes, femmes, n'abusez pas de votre empire : il diminua ensuite un peu mon orgueil, en m'apprenant que cet odieux Marcius en avait autant que moi sur He-

gesippus, il ne le quitte pas, on sait que c'est lui qui l'avait engagé à cet acte inique, et s'il n'eût pas été absent, il est douteux, au moins, que j'eusse si bien réussi. Ainsi, le service que m'a rendu Agathoclès porte avec lui sa récompense, et j'ai du moins le mérite d'avoir su choisir le moment. Je ne voulus pas rester à moitié chemin, et je priai Quintus de m'accompagner à Synthium; cette villa est éloignée de Nicomédie de soixante stades. Nous nous mîmes en route de grand matin pour éviter la chaleur. Tu ne connais pas la situation de cette campagne; elle est des plus agréables, et presque cachée par les bois et les bosquets dont elle est entourée. Lorsque j'aperçus le péristile entre les cèdres et les pins, et la grande allée de platanes où si souvent je me suis promenée avec ma chère et malheureuse Sulpicie, qui peut-être n'existe plus; lorsque j'entrai par la porte grillée, où j'avais vu, il y a à peine une année, la maîtresse de ces beaux lieux, désolée et supliante, je

fus saisie douloureusement et je ne pus retenir mes larmes; le souvenir de Sulpicie, de nos entretiens, de mes espérances si cruellement déçues, se retracèrent si vivement à mon esprit, que j'aurais eu envie de retourner sur mes pas, si l'on n'avait pas déjà aperçu et reconnu notre litière. Comme j'étais absorbée dans mes réflexions, notre conducteur avançait dans l'allée de platanes: à l'instant même, je reconnus avec une extrême émotion Agathoclès, qui venait seul au-devant de nous. — O dieux, mon frère! cet Agathoclès qui me fut si cher, qui me l'est encore, que je n'avais pas revu depuis cette visite où je le quittai avec le sentiment de lui appartenir bientôt, et qui appartient à présent à une autre femme! — Il fallut renfermer tout ce que j'éprouvais au fond de mon cœur. Il nous reçut avec une joie trop naturelle pour pouvoir être une feinte, il me nomma *son amie, son excellente amie*, et dès qu'il nous eut établis dans une place ombragée, il alla

chercher sa femme : elle vint d'abord. J'avais été impatiente de la voir, et son approche redoubla ma pénible émotion. J'eus bien de la peine à reconnaître dans l'heureuse compagne d'Agathoclès cette Théophanie triste, malheureuse, abattue, dans un deuil profond, et presque défigurée ; j'avais devant moi une figure charmante, pleine de vie et de fraîcheur, et qui malgré sa dévotion austère, sait fort bien faire valoir ses avantages. Une étoffe des Indes, très-claire, laissait voir son bras plus qu'elle ne le cachait, et là où les manches cessaient, de très-beaux bracelets en relevaient encore la forme et la blancheur; sa taille, remarquable par sa souplesse et la grâce de tous ses mouvemens, ne paraissait que plus belle sous cet habillement simple, léger et du meilleur goût. Ses yeux qui m'avaient déjà frappée, même lorsqu'ils étaient pleins de larmes, n'ont rien perdu à devenir rayonnans de bonheur. Ses traits, sans être réguliers, vont bien à sa physionomie, ses dents

sont belles, et je fus forcée de convenir que l'ensemble de cette figure avait quelque chose de bien séduisant. Son teint a peu d'éclat, mais au premier moment où l'émotion l'animait, elle me parut charmante, et j'excusais Agathoclès de ne lui avoir pas été infidèle : mais ses manières sur-tout ont un charme indéfinissable, c'est un mélange si heureux de noblesse et de simplicité, une si grande modestie, un calme qui vient de l'ame, de la paix, de la conscience, et n'ôte rien à la sensibilité de son cœur ; elle eut avec nous les attentions les plus soutenues et la conversation la plus aimable. — Mais combien elle aime Agathoclès ! On voit dans son regard, on entend dans le son de sa voix quand elle lui parle, qu'elle n'existe que pour lui. Heureuse, mille fois heureuse mortelle ! Agathoclès, aussi, a beaucoup gagné, son œil brille de tout le feu de la jeunesse et du bonheur, et son sourire qui, si tu te le rappelles, sied si bien à sa bouche entr'ouverte, et que nous nous plaignons de voir trop

rarement, est à présent son expression habituelle, et l'embellit singulièrement.

L'entretien tomba bientôt sur Sulpicie, dont Théophanie me demanda des nouvelles avec l'intérêt le plus prononcé ; l'amitié tendre avec laquelle elle en parla, acheva de lui gagner mon cœur ; de moment en moment ma répugnance s'effaçait, et je me sentais attirée vers elle. Je profitai d'un instant où elle s'était éloignée pour faire connaître à Agathoclès le but de ma visite, et, le remerciant de m'avoir délivrée de Marcius Alpinus, je lui remis en même temps l'acte de sa renonciation. Au premier instant, il voulut tout nier, et lorsque je lui dis comment j'étais instruite, il écarta ma reconnaissance avec noblesse et sentiment ; il fut étonné et attendri de voir ce papier entre mes mains, et ce qui parut lui faire le plus de plaisir là-dedans, fut la preuve de mon amitié pour lui et du pardon de son père ; il me conjura de garder cet acte, ou de le rendre

à son père, en lui disant qu'il s'en rapportait à lui seul et à sa parole, et qu'entr'eux deux aucune précaution n'était nécessaire. Je cédai à regret, parce que je crains encore le pouvoir des méchans sur le faible Hegesippus, et je me promis bien de ne lui rendre ce papier qu'à bonnes enseignes, et en exigeant qu'il fût déchiré devant moi; mais j'eus la petite mortification d'être convaincue qu'en leur rendant leurs richesses, je n'avais rien ajouté à leur bonheur, et qu'ils étaient bien plus heureux dans leur simplicité, que nous au milieu du luxe qui nous entoure..... Il faut même que je t'avoue que, depuis cette visite, notre belle maison de Nicomédie ne me plaît plus autant; j'y trouve trop de magnificence, trop d'esclaves, trop de meubles, trop de cérémonie, et trop peu de jouissances paisibles : le tableau de bonheur et de paix que j'ai vu à Synthium a décoloré ma vie. Serait-il donc vrai que c'est là l'élément dans lequel notre essence spiri-

tuelle peut le mieux se développer ? O Lucius, ces idées ne me quittent pas un instant depuis hier, et ce tableau de bonheur domestique avec un homme tel que..... Mais qu'ai-je donc ? pourquoi des larmes bordent-elles mes paupières ?... Adieu pour aujourd'hui, je ne puis plus écrire, de ma vie je n'ai été aussi attendrie, et cependant aussi calme. Adieu, cher frère.

Le lendemain.

Après avoir relu ma lettre, je m'aperçois que j'en suis restée au commencement de mon récit ; hier, il me fut impossible de le continuer aujourd'hui, mes sensations ont pris un autre cours, et je reviens à Synthium.

Théophanie rentra au moment où Agathoclès me rendait l'acte ; elle m'invita à venir prendre un bain qu'elle m'avait fait préparer, je la suivis. Toute la maison, le cabinet de bain, les ustensiles, les esclaves, les laines sont d'une propreté et d'une simplicité remarquable. Je passai une heure au

bain, et j'en sortis bien rafraîchie, et enchantée de l'effet que produisaient, à travers les grandes croisées, les rayons du soleil perçant le feuillage d'un bosquet attenant au cabinet des bains : l'heureuse épouse me conduisit ensuite dans son gynécée. J'ai souvent été à Synthium ; mais Sulpicie, toujours sombre, triste, occupée de sa passion malheureuse, ne m'avait montré que deux ou trois chambres et une partie des jardins : tout ce qui regarde l'économie d'une maison, tout ce qui la sortait un instant de la pensée de Tiridate, lui était à charge. A présent, conduite par un être complétement heureux, je voulus tout voir, et je trouvai tout charmant et dans un ordre parfait. Une femme très-intéressante, la mère d'Agathoclès, dont Théophanie, ainsi que lui, parlent avec une profonde admiration, a créé cette habitation délicieuse pour son fils, et dans l'espérance qu'il l'habiterait un jour avec Larissa : et voilà cet espoir réalisé. Pendant la grande

chaleur, nous nous retirâmes dans une salle de marbre en forme de rotonde; une ouverture dans la coupole y laisse pénétrer un jour tendre, sans être incommodé des rayons du soleil; une fontaine d'une eau vive et pure coule dans une niche agréablement décorée, et rafraîchit l'atmosphère : on ne s'apercevait pas dans cet asile de la chaleur presque insoutenable. C'est là que la table fut dressée : les mets étaient simples, peu nombreux, la plupart des productions de leur campagne, mais si bien assaisonnés, ornés de si belles fleurs placées avec tant de goût, que je n'avais fait de ma vie un dîner aussi délicieux. Tu connais le bon et zélé Quintus? Dans son enchantement d'une telle réception, il oublia dans quelle maison il était, et dès le commencement du repas il prit la coupe pour offrir une libation à Jupiter. Je lui fis un signe, Agathoclès le remarqua : Ne te laisse pas détourner, Quintus, lui dit-il, fais ce que tu crois être un devoir, et ne t'imagine pas que

nous en soyons fâchés. Ton Jupiter est un des astres que j'admire le plus souvent, dans l'éclat duquel on reconnaît le Créateur du monde, et tu le respectes lorsque tu sacrifies à cette belle étoile. Mais je compte aussi que tu ne te moqueras pas de nous, si nous remercions à notre manière celui qui nous protége et fournit à notre entretien. Alors Agathoclès et Théophanie se levèrent, les esclaves, tous chrétiens les entourèrent, se tenant à quelque distance; tous firent le signe de la croix sur le front et sur la poitrine; ils prièrent ensuite à voix basse, les mains jointes et le front baissé. Je dois t'avouer que je fus bien éloignée de trouver du ridicule dans cette cérémonie courte et pieuse. Ce fut pour mon cœur un spectacle ravissant de voir d'un côté Quintus offrant sa libation à Jupiter, de l'autre, Agathoclès à la tête de sa maison, adressant des actions de grâces à son Dieu: prier en commun cet être invisible dont l'existence ne peut être prouvée que par le sentiment et la con-

viction de ceux qui l'implorent; cette conviction leur donne un tel bonheur, que j'étais peinée de ne pas le partager, et de sentir mon cœur froid, tandis que le leur était brûlant de zèle et de reconnaissance.

Il s'éleva ensuite une discussion sur la religion entre Quintus et Agathoclès; celui-ci fit retirer les esclaves, et commença à combattre les idées de notre frère avec des armes trop supérieures: il nous représenta, sans se permettre la moindre dérision, le néant de nos divinités, tel que je l'ai toujours trouvé, et que tout homme sensé doit le sentir; le mal qui résulte du manque d'objets dignes de vénération chez un peuple qui n'est pas parvenu au degré de civilisation proportionné à ses facultés intellectuelles par une marche lente et graduelle, mais qui a été envahi par la volupté et le luxe des nations efféminées que sa valeur avait subjuguées. L'antique vertu de ce peuple se mêla tout-à-coup, et, sans qu'il y fût préparé,

avec les voluptés raffinées de l'Asie et de la Grèce ; il s'y accoutuma bientôt, et foula aux pieds avec insouciance tout ce qui avait été sacré pour ses ancêtres, bien meilleurs que lui. De là, passant à la religion des chrétiens, il nous démontra l'avantage d'avoir un modèle, ou un type de conduite tel qu'il se trouve dans leur législateur, et finit par nous prouver qu'une religion qui exhorte à des mœurs sévères, qui recommande une conduite pure et un patriotisme éclairé, doit nécessairement opposer des barrières insurmontables à la destruction d'un vaste empire.

Pendant cette conversation qui m'intéressa beaucoup, sans cependant la comprendre entièrement, le soleil s'était couché, la lumière de la lune, dans son plein, lui succéda ; elle s'éleva majestueusement derrière les cèdres. Nous voulûmes prendre congé de nos hôtes, mais ils nous pressèrent si amicalement de rester avec eux, et Théophanie mit tant de grâces dans ses sollicitations,

qu'il nous fut impossible d'y résister ; nous restâmes donc avec le doux sentiment d'être avec de vrais amis.—Toute mon aversion pour la femme d'Agathoclès avait disparu, je ne sais comment ; j'étais surprise moi-même de ne plus trouver dans mon cœur que de la bienveillance, de l'amitié, et la plus tendre reconnaissance pour celle qu'elle me témoignait ; j'éprouvais aussi un plaisir inexprimable du bonheur d'Agathoclès, qui me faisait aimer celle à qui il le devait. Nous parcourûmes les jardins, et la fraîcheur de la soirée, la douce clarté de l'astre de la nuit, le charme d'une intéressante conversation rendirent cette promenade délicieuse. Au retour, nous nous assîmes sous le portique, Théophanie apporta un luth, et me le remit entre les mains en me rappelant le plaisir qu'elle avait eu à m'entendre dans cette demeure ; elle me pria de chanter le même air qu'elle se rappelait très-bien : j'y consentis ; ce fut ensuite son tour : elle est très-bonne musicienne, et sa

voix douce et touchante pénètre au fond du cœur. Les heures s'écoulèrent ainsi rapidement: quand celle du repos arriva, on nous conduisit dans deux jolies chambres, dont les fenêtres étaient garnies d'orangers en fleurs. Un doux sommeil vint fermer mes paupières, et bientôt j'eus perdu pendant quelques heures le souvenir d'un jour mémorable pour moi sous bien des rapports ; je sortis des bras de Morphée restaurée par un sommeil bienfaisant, dont depuis bien des nuits j'avais été presque privée. Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à prolonger mon séjour dans cette maison d'amour et de paix, je ne voulus pas laisser plus long-temps mon père. Nous prîmes un tendre congé des aimables habitans de Synthium, avec la promesse d'y revenir bientôt, et j'arrivai à Nicomédie avec le cœur bien soulagé, mais rempli d'une foule d'idées et de sentimens dont l'impression ne s'effacera pas de sitôt. Quintus est presque amoureux de Théophanie; il dit que s'il rencontrait une femme

comme elle, il subirait bientôt le joug du mariage. Adieu, mon cher Lucius; je te désire aussi une Théophanie, mais elles sont rares ainsi que les Agathoclès.

LETTRE LXXXIVme.

AGATHOCLÈS A CONSTANTIN.

Synthium, août 303.

Ce n'est point au fils de César que j'écris, l'homme borné dans ses désirs n'a nul besoin de faveur; ce n'est pas à celui qui sauva mes jours, qu'importe au monde que le fils obscur d'Hegesippus vive encore? Constantin en eût fait autant pour tout autre que pour moi; mais je m'adresse à l'ami de mon cœur. Il m'a abandonné dans un moment d'humeur; depuis bien des mois, il paraît m'avoir oublié : mais moi je pense à lui à chaque heure de ma vie, et plus je suis heureux et plus je regrette qu'il n'en soit pas le témoin. — Heureux,

dis-je, non je ne puis l'être si j'ai perdu l'amitié de Constantin, et je viens demander à son cœur s'il est vrai qu'il me soit fermé pour toujours? Sois persuadé du moins que tu es le seul homme au monde pour lequel je sois capable de faire cette démarche ; je la fais, parce que je suis convaincu que si ton amitié n'existe plus, tu conserves pour moi toute ton estime. Qu'ai-je fait pour la perdre? J'ai préféré le bonheur aux richesses, ce choix est-il donc extraordinaire? Je ne me repens nullement de ce que j'ai fait, ma Théophanie est pour moi le premier des trésors; mais ton amitié, Constantin, est nécessaire aussi à mon existence, et même dans les bras de mon amie, de ma compagne adorée, je pense avec douleur que j'avais aussi un ami.

O Constantin ! cette douce et forte sympathie qui nous attacha l'un à l'autre dès le premier instant, cette harmonie de nos ames qui m'élevait au-dessus de moi-même, sont-elles donc disparues

pour jamais ! Ce rayon céleste qui nous embrasait dans les plaines de Carraé est-il donc retourné au ciel d'où il était descendu, après avoir enflammé mon cœur et développé dans mon ame le germe des vertus ? Sans doute cela devait être ainsi : cette amitié, cette liaison entre un prince et un sujet, était trop extraordinaire pour qu'elle n'eût pas un but nécessaire. Mais pourquoi, quand ton cœur est devenu de glace, le mien brûle-t-il encore d'un attachement aussi vif, aussi pur que dans les premiers temps où j'appris à te connaître et à t'aimer ? Je ne rougis pas de te l'avouer, non plus que de t'offrir le premier la main en signe de réconciliation ; ce qui pourrait me retenir dans une amitié ordinaire, ton rang et ta puissance, ne sauraient entrer en considération entre nous deux ; tu es pour moi seulement Constantin, celui qui m'a nommé son ami, qui défendit ma vie, et pour lequel j'aurais mille fois sacrifié la mienne.

Je vis à Synthium avec ma compagne,

ma douce Théophanie, qui gémit de me voir une peine qu'elle ne peut pas m'ôter. J'ignore où tu es, mais j'adresse cette lettre à Nicomédie au palais impérial ; dans huit jours je puis avoir une réponse ; s'il ne m'en vient point, tout sera fini, je saurai me résigner à t'aimer seul. Je supporterai ce malheur avec le courage qui m'aida dans plusieurs circonstances de ma vie : aucun mot ne sortira plus de ma bouche ; ni reproches ni prières ne te rappelleront un lien qui doit être brisé de part et d'autre, s'il est devenu trop pesant pour l'un de nous deux. — Mais nous sommes chrétiens, nous fûmes amis, peut-on jamais cesser de l'être ?

LETTRE LXXVme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Synthium, septembre 303.

Oui, ma Junia, mon bonheur s'augmente chaque jour par quelque circons-

tance imprévue, ou quelque surprise agréable. La vie que je mène est cependant simple, calme, et paraîtrait peut-être monotone aux yeux de bien des gens; mais elle renferme en elle-même une richesse de petits évènemens si nécessaires au cœur, que l'histoire intéressante de chaque journée se grave dans le mien en souvenirs immortels.

Nous avons eu dernièrement quelques-uns de ces jours qui ne s'effacent pas de la mémoire : j'étais loin de m'y attendre, et d'imaginer sur-tout qu'ils me feraient autant de plaisir; Calpurnie vint nous voir avec son frère Quintus : je ne puis te dire mon émotion lorsqu'Agathoclès vint dans ma chambre pour m'annoncer son arrivée; je sentis que ce que j'éprouvais se peignait sur ma physionomie; Agathoclès le remarqua et m'embrassa avec tendresse. Reçois Calpurnie avec bonté, me dit-il; c'est une personne du plus grand mérite, quoique ses opinions ne soient pas à l'unisson des nôtres. Je me remis promptement; il le

désirait, cela me suffisait : elle l'avait aimé, perdu, et perdu pour moi, cela seul disposa mon cœur en sa faveur : je sentais que je lui avais enlevé un bien trop précieux, pour ne pas chercher à la dédommager, au moins en quelque partie, par les attentions les plus prévenantes. Je descendis dans cette disposition d'esprit, et notre premier abord fut tel que j'aurais pu le désirer. Deux cœurs qui éprouvent le même sentiment pour le même objet, doivent se sentir à l'unisson, et se convenir, au lieu de se détester, comme cela n'arrive que trop souvent. Combien elle me parut différente de la première fois que je la vis ici avec Sulpicie! Elle est encore très-belle; mais sa beauté n'a plus ce brillant, cette légèreté, cette insouciance qui me révoltèrent alors : quelque chose de sérieux, de réfléchi est à présent répandu sur toute sa figure. Je crois même avoir observé chez elle un sentiment de tristesse qu'elle s'efforce de dissimuler. — Ah! Junia, lorsque je

vins à penser à la cause de cette intéressante tristesse ; lorsque je me rappelai ce que j'avais souffert quand je crus avoir perdu pour jamais un objet chéri ; lorsque je me dis que c'était moi qui le possédais à présent, et qu'elle en était à jamais privée, mon cœur se serra comme si j'avais des reproches à me faire, et j'aurais été capable de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon. Je crois qu'elle était aussi très-émue, et qu'elle s'efforçait de le cacher : sa voix tremblait, la mienne n'était guère plus assurée. Nous nous remîmes peu à peu, et nous fûmes enfin naturelles et amicales l'une avec l'autre, plus même qu'elle ne l'était avec Agathoclès. Mais lui, il était si content, si heureux, que j'en aimais mieux Calpurnie, de lui avoir procuré, par sa visite, cette douce sensation. Pendant plus de deux jours, depuis qu'elle nous eut quittés, nous ne pûmes parler que d'elle et du plaisir qu'elle nous avait fait éprouver. Son frère est aussi un jeune homme aimable ; mais elle

est plus liée avec Lucius, qui est resté à Rome. Agathoclès m'avoua qu'il respirait plus librement depuis qu'il avait la certitude que cette aimable amie lui pardonnait son mariage, ne s'en trouvait point offensée, et lui avait conservé toute son estime.

Hegesippus aussi continue à nous traiter avec une bonté, je dirai même une tendresse paternelle, qui s'augmente chaque jour : il est venu deux fois à Synthium. La nature et ses innocens plaisirs exercent son pouvoir irrésistible, même sur les hommes qui s'en croient le moins susceptibles; lui, qui détestait le séjour de la campagne, semble s'y plaire avec nous, et nous quitter à regret; peut-être aussi n'est-ce que l'effet du contraste et de la nouveauté!

Mais j'ai gardé pour la fin de ma lettre le récit de la joie vive et pure que la bonté divine nous réservait encore. Agathoclès ne pouvait supporter la pensée d'une brouillerie entre lui et Constantin : je voyais clairement que cette

idée, comme un ver rongeur, altérait sa félicité; son amitié ne pouvait plus soutenir cet absolu silence et cette froideur : il était sans cesse occupé à chercher un prétexte de faire les premiers pas, et, n'en trouvant point, il se décida à faire également des avances, précisément parce qu'il ne se sentait aucun tort : il écrivit donc au prince. Il était facile de remarquer combien il était inquiet et agité sur le résultat de sa démarche. Il avait fixé huit jours pour recevoir une réponse ou décider une rupture totale; mais, dès le soir du second jour, nous rentrions à la maison, après une longue promenade, lorsque nous vîmes Constantin sortir d'un bosquet, et courant, les bras ouverts, au devant d'Agathoclès. Tu juges comme il fut reçu! Les deux amis se tenaient pressés l'un contre l'autre, comme s'ils n'eussent plus été qu'un. Pas un seul mot n'interrompait cette scène touchante et les étreintes de la plus vive amitié. Enfin, Constantin détacha ses bras, qui

entouraient Agathoclès, et, joignant ses mains, il voulut prononcer les mots d'offense, de torts, de pardon demandé; Agathoclès lui mit la main sur la bouche: « Rien, rien de tout cela, lui dit-il; oublions le passé. Agathoclès et Constantin n'ont pu cesser de s'aimer: je ne suis pas rejeté de ton cœur, c'est tout ce que j'ai besoin de savoir pour être complétement heureux. » Ils s'embrassèrent de nouveau. Je vis des larmes dans les yeux d'Agathoclès, les miens en étaient inondés; mais qu'elles étaient douces! Mes mains s'étaient jointes involontairement, et, les yeux élevés vers le ciel, je remerciai intérieurement le Dieu de paix et d'amour, qui rapprochait ainsi deux cœurs si dignes l'un de l'autre. Je ne m'aperçus moi-même de mon attitude exaltée, que lorsqu'Agathoclès s'approcha de moi, en me serrant dans ses bras, et me disant: Bien, ma Théophanie, prie notre Dieu de me donner la force de soutenir tant de bonheur. Constantin s'avança aussi et me

serra la main avec tendresse. Placée entre eux deux et nos bras entrelacés, nous retournâmes à la maison. Constantin est resté trois jours avec nous, et j'ai vû enfin mon Agathoclès entièrement heureux. Junia, le bonheur de ta Larissa s'augmente chaque jour, j'ai l'espérance d'être mère. O Junia! il y aura donc encore un lien de plus entre Agathoclès et l'heureuse Théophanie! Le seul désir de mon cœur actuellement est de te revoir, et celui-là aussi sera exaucé : Agathoclès me promet de me conduire à Apamée lorsque je pourrai voyager sans crainte, et te présenter à la fois les deux êtres qui, seuls, partagent avec toi mes affections. Adieu, mon amie.

LETTRE LXXXVIme.

CALPURNIE A LUCIUS.

Nicomédie, septembre 303.

Que doit-il m'arriver encore? à quelles nouvelles peines suis-je encore destinée? Elles s'accumulent sur mon cœur et ne me laissent plus un instant de repos. Sulpicie est morte, sa malheureuse existence a cessé, et sa trop vive sensibilité a consumé sa vie. Depuis long-temps je prévoyais ce malheur, et je n'en ai pas été surprise, mais bien douloureusement affectée. Tu sais combien je l'aimais, et les peines que je me suis données pour garantir son cœur d'une impression dont je craignais les funestes effets. Tiridate m'a apporté lui-même cette triste nouvelle; il n'a pu supporter sans elle le séjour de son palais : on a cru qu'un voyage apporterait quelque distraction à sa douleur, et pour moi-même je

suis bien aise qu'il ait pris ce parti ; j'apprends de lui mille détails sur les derniers temps de ma pauvre amie, que j'ignorerais sans cela, et le soin de le consoler, de le distraire me fait du bien à moi-même. En vérité, je crois que j'en ai plus besoin que lui ; mon attachement pour celle que nous pleurons ensemble, était au moins aussi vif que le sien et d'une meilleure trempe ; jamais il n'a souffert la moindre altération, elle laisse un vide immense dans mon cœur ; j'aime Tiridate pour l'amour d'elle, parce qu'elle l'a aimé, et parce qu'il est malheureux ; mais ce n'est pas cette liaison, cette confiance intime qui depuis dix-neuf ans liaient mon cœur à celui de Sulpicie ; je la pleure et la regrette plus que je ne puis te le dire. Cette mort est venue troubler de nouveau ma tranquillité, qui, grâce à mes efforts, commençait à revenir. Agathoclès est marié, toutes les sensations agréables ou pénibles qu'il m'avait fait éprouver, devaient cesser ; de ce côté-

là mon cœur devait se taire, la raison l'exigeait, le sentiment trop vif qu'il m'avait inspiré devait faire place à une amitié paisible, et chaque souvenir du bonheur que j'avais perdu était autant de coups de poignard qui perçaient mon cœur, et qu'il fallait absolument écarter. Ma philosophie, ma fierté ou ma légèreté, comme tu voudras l'appeler, n'importe le nom, si l'effet est le même, m'avaient fait parvenir au but auquel je visais. La pensée que je l'avais perdu sans retour, de sa propre volonté, parce qu'il a cru qu'une autre femme le rendrait plus heureux que moi, et que peut-être a-t-il eu raison de le croire; cette pensée, dis-je, m'a délivrée tout-à-coup de mes regrets, j'ai joui de n'avoir plus cette inquiétude déchirante, cette incertitude qui tourmentait ma vie; l'énigme est devinée, le mot est *Théophanie*, il n'a jamais aimé qu'elle, et au moment où elle a reparu à ses yeux, toute autre image, toute autre sensation s'est dissipée comme la va-

peur légère du matin disparaît aux rayons du soleil : c'est ainsi que peu à peu j'ai fait disparaître aussi de mon cœur le sentiment douloureux qui le remplissait. Je me suis comparée à Théophanie sans l'ombre de partialité, et j'ai trouvé que l'homme qui était heureux avec elle ne l'aurait jamais été avec moi, et que moi-même je n'aurais pas été long-temps heureuse avec un caractère si différent du mien.

J'avais donc réussi à dompter l'irritation que ce mariage avait excitée dans mon cœur, je jouissais d'un calme bienfaisant, et je m'amusais à broder un voile pour Théophanie, qui depuis ma visite à Synthium m'avait comblée d'envois de fleurs et de fruits, lorsque tout-à-coup un grand bruit se fait entendre dans le vestibule qui conduit à ma chambre : la draperie de ma porte s'ouvre, je vois entrer un homme paré de tout le luxe oriental, suivi d'une foule d'esclaves richement vêtus, qui s'arrêtèrent dans l'antichambre. Je me levai aussitôt ;

à peine eus-je reconnu le roi d'Arménie, qu'il courut à moi, en s'écriant : elle est morte, Calpurnie ! ton amie n'existe plus !..... et je me trouvai dans les bras de Tiridate, et mouillée de ses larmes. Elle est morte, répéta-t-il avec un accent déchirant ! Il me quitte, se jette sur un lit de repos, cache sa tête dans les coussins et pousse des sanglots de désespoir. Je compris alors les motifs de sa visite, Sulpicie avait cessé de vivre, et son malheureux époux fuyait les lieux qui lui retraçaient son image ; mon cœur se sentit anéanti comme si je n'avais jamais prévu ce cruel évènement. La présence de Tiridate, le souvenir des jours où j'avais vu celui qui était plongé dans la douleur, entouré d'une multitude de jouissances, oubliant au sein de la volupté celle dont il était si passionnément aimé, et qu'il pleurait maintenant avec tant d'amertume ; la certitude de ne plus revoir ma Sulpicie, tout oppressa mon cœur au-delà de mes forces, un torrent de larmes vint enfin me sou-

lager. Lorsqu'il m'entendit pleurer, il se releva et s'approchant du siége où je m'étais assise, il s'y plaça près de moi : « Pleurons ensemble, me dit-il avec une expression de sentiment irrésistible, elle nous aimait si tendrement! » Alors seulement je le regardai avec surprise; l'expression de sa douleur donnait à sa noble figure quelque chose de si doux, de si sensible, que dans ce moment je compris la passion sans bornes de mon amie : ce feu si ardent qui brillait ordinairement dans ses yeux, était tempéré par un voile de larmes qui adoucissait son regard; les vives couleurs de son teint avaient pâli, sa voix, brisée par les sanglots, était beaucoup plus touchante. Représente-toi, si tu le peux, toute cette douleur qui n'avait rien d'affecté, ce deuil du cœur, avec un costume oriental des plus magnifiques; des diamans éblouissans ornaient sa ceinture et sa poitrine; son turban, d'une blancheur éclatante, rehaussé par des pierreries de toute beauté; sa robe pour-

pre se dessinant sur une veste blanche. Tout ce costume, si propre à faire ressortir la noblesse de sa figure, et formant un contraste si frappant avec son affliction, me faisait douter si je ne faisais pas un songe ; je restai comme pétrifiée, les yeux attachés sur lui. Il prit ma main : Ah ! Calpurnie, me dit-il, une fois déjà j'entrai chez toi inopinément à Rome lorsque je vins arracher ma Sulpicie à ses tyrans et assurer mon bonheur, et à présent, Dieux ! que me reste-t-il de ce bonheur pour jamais anéanti ? — Des souvenirs et l'amitié de Calpurnie, lui dis-je en tâchant de me remettre; il pressa ma main sur ses lèvres, et commença à parler de celle que nous venions de perdre; son chagrin avait retrouvé des paroles, il ne pouvait se lasser de raconter les progrès de la maladie, les dernières paroles, les derniers momens de Sulpicie. Sans cesse, me disait-il, nos deux noms s'échappaient de ses lèvres mourantes. Ah! Tiridate, ah ! Calpurnie, murmurait-

elle encore quelques instans avant d'expirer. Adieu! adieu pour jamais, vous que j'ai tant aimés !...... Pendant ce touchant récit mes larmes coulaient sans discontinuer, mais les siennes avaient cessé, et je vis avec plaisir que cet épanchement soulageait son cœur.

Depuis lors il passe chez nous tous les momens que son séjour à la cour (où Dioclétien l'a reçu avec toute la distinction possible) lui laisse libre. Nous fûmes hier avec mon père à Synthium; la présence de son ami, qu'il n'avait pas revu depuis son départ, a renouvelé sa douleur, et le bonheur d'Agathoclès et de Théophanie qui est en chemin d'être mère, a vivement retracé à son esprit tout ce qu'il avait perdu, une épouse chérie, et avec elle l'espoir d'un héritier de sa couronne. Le plaisir de voir son cher Agathoclès heureux, et une conversation intéressante parvinrent à le calmer : depuis lors je trouve que sa gaîté naturelle prend le dessus, et que sa douleur se dissipe. Je sais bien que des têtes

exaltées le taxeront d'une légèreté impardonnable; mais n'est-ce pas ainsi que doit être tout homme raisonnable? Il n'y a que des fanatiques qui puissent conserver obstinément une douleur éternelle pour un mal sans remède ; ils trouvent une espèce de gloire ou de volupté à être bien malheureux, ou du moins à le paraître. Tiridate a donné à sa femme pendant sa vie, et sur-tout dans sa maladie, des preuves incontestables d'attachement; il ne l'a pas quittée un instant, elle mourut dans ses bras, il a reçu son dernier soupir, et il en coûta bien des peines à ceux qui l'entouraient et qui l'ont suivi jusqu'ici, pour l'arracher des bras de sa Sulpicie après qu'elle eut cessé de vivre, et pour l'engager à soigner sa propre vie. N'est-ce pas tout ce que la sensibilité, l'amour et l'ombre de Sulpicie peuvent exiger? Le souvenir de sa passion pour elle et du temps qu'il a vécu avec elle ne s'effacera jamais de son cœur, mais son empire et ses relations avec les cours de Nicomédie et de Perse deman-

dent impérieusement qu'il ne s'abandonne pas à son chagrin, et qu'il fasse tous ses efforts pour le surmonter : son peuple doit désirer qu'un second hyménée lui donne un successeur au trône qui puisse assurer la tranquillité de l'empire; il ne doit pas agir comme un particulier. La balance avec laquelle on pèse les actions des hommes ne peut pas être la même pour un souverain, qui n'existe pas pour lui seul mais pour son peuple, et qui dispose du bonheur de millions d'êtres, que pour un individu qui n'a nulle influence et peut agir comme il lui plaît. Les amis du roi d'Arménie ne doivent-ils donc pas se réjouir de voir que son cœur reprend de lui-même sa douce tranquillité, et que ce que lui prescrit son devoir ne sera pas un trop grand sacrifice?

Depuis que Tiridate est ici, Nicomédie est redevenue un séjour animé et brillant. Auguste lui donne des fêtes splendides; plusieurs princes voisins arrivent de tous côtés pour y assister, ils y amènent leurs

filles, leurs sœurs, leurs nièces, dont la plupart sont très-belles, et il est facile de deviner leur motif. Un époux comme Tiridate serait à désirer, ne fût-il qu'un simple particulier; mais lorsqu'avec une figure aussi remarquable on peut encore offrir un trône et toutes les qualités brillantes du roi d'Arménie, il mérite bien les peines que toutes ces beautés se donnent pour obtenir la préférence. Jusqu'à présent Tiridate n'en distingue aucune, mais il ne cache point que la présence de mon père et la mienne augmentent à ses yeux le prix des fêtes qu'on lui donne : avec nous il est plus à son aise, et se dédommage de la gêne et de l'étiquette à laquelle il est soumis. Je mène donc une vie assez dissipée; l'Empereur ordonne, et mon père exige que je sois à toutes les fêtes de la cour.

Il y a plusieurs jours que cette lettre est commencée sans que j'aie eu le temps de l'achever : tu t'apercevras facilement de la différence de mon humeur au commencement ou à la fin de mon épître.

Cependant je pleure encore souvent ma Sulpicie, mais je crois plus honorer sa mémoire en m'occupant de celui qu'elle a tant aimé, qu'en m'abandonnant à des regrets inutiles, puisque rien ne peut nous la rendre. Adieu, mon cher Lucius.

LETTRE LXXXVII[me].

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, octobre 303.

Il est très-possible, mon cher ami, que nous nous revoyions bientôt, je suis sur le point de quitter Nicomédie avec ma femme et mes domestiques, et vraisemblablement pour toujours. Une mort presque subite vient de nous enlever notre bien aimé père; son âge avancé, une faiblesse qui s'augmentait chaque jour, nous avaient préparés depuis long-temps à ce fatal évènement, mais il ne nous en a pas moins été très-douloureux. Quoique l'homme se croie armé contre un malheur qu'il

prévoit, il y a cependant une grande différence entre une incertitude toujours mêlée d'espérance, et la réalité qui la détruit sans retour. Nous nous étions attachés à lui depuis qu'il nous témoignait l'affection paternelle la plus tendre ; il m'a béni de sa main faible et tremblante, il m'a nommé son cher fils, voilà le seul point où mon cœur se repose avec tranquillité ; il a même béni d'avance le précieux enfant dont ma Théophanie va me rendre père, et qui mettra le comble à notre bonheur. Il a cassé authentiquement le testament par où j'étais déshérité, et il a partagé d'une manière bien partiale pour son fils, entre moi et son neveu Leucipus, son immense fortune. Mon cousin est un homme excellent ; un mariage qu'il avait contracté contre la volonté de mon oncle l'avait privé de sa tendresse et de ses richesses : cette circonstance, celle d'une famille nombreuse, des malheurs de tout genre qu'il avait essuyés, m'ont fait me réjouir de partager avec un parent que j'aime, une

fortuné qui devient pour lui et pour sa famille une source de bonheur. La noblesse de son caractère s'est montrée dans cette occasion sous un bien beau jour ; il est venu chez moi pour refuser un héritage auquel il assurait n'avoir aucun droit. La seule volonté de mon père aurait suffi pour le lui donner même à mon détriment complet ; et si une renonciation en forme aux biens de mon père, que j'avais signée, n'avait pas été retirée et anéantie par l'amitié de Calpurnie, c'était moi qui n'aurais plus eu aucun droit à faire valoir. Mon père était bien le maître de disposer de sa fortune ; je dois le remercier également et de m'en avoir rendu une partie, et d'avoir fait le bonheur de mon cousin : j'ai en lui à présent un ami dévoué, et n'est-ce pas le plus précieux des biens ?

Si je retourne en Europe, mon premier soin, cher Phocion, sera de te chercher, toi, mon plus ancien ami, si sûr, si sincère, et dont je suis privé depuis si long-temps : quel que soit le détour

qu'il me faudra faire, je veux te voir et te présenter ma Théophanie. Les intérêts de nos frères chrétiens me conduiront par la Dace et Norique, peut-être jusqu'en Bretagne, auprès de César Constance : les créatures de Galérius conduisent les provinces qu'il domine d'après le sens et les ordres de leur maître contre les chrétiens. Constantin a profité de la faveur où il est maintenant auprès de Dioclétien, qui le traite avec beaucoup de distinction, pour en obtenir un édit qui ordonne d'observer des mesures de douceur dans les informations sur les chrétiens, et défend sévèrement toute espèce de vexation arbitraire. Cet ordre est principalement pour les provinces où Galérius gouverne : celles qui sont sous le sceptre du rude Maximien ne sont guère plus heureuses. Ce n'est qu'en Espagne et en Bretagne où le cœur humain et sensible de Constance protége les malheureux persécutés. Une grande quantité de familles s'expatrient pour se retirer auprès de lui dans cet asile tran-

quille ; et comme on n'aime pas l'émigration, qui prive à la fois un pays et de ses habitans et des richesses qu'ils emportent, il en résulte des voies de fait, des disputes, des injustices qui aigrissent toujours plus les esprits et les disposent à une révolte qui n'attend qu'un prétexte plausible pour éclater : tout est dans une fermentation sourde, tous les esprits se préparent intérieurement à une guerre sanglante et terrible; les temps de paix sont passés, et le silence qui règne encore n'est qu'une illusion effrayante ; le calme n'existe qu'en apparence : du momoment où Dioclétien, qui dépérit à vue d'œil, aura fermé les yeux, nous verrons se renouveler les mêmes horreurs qui ont eu lieu avant son règne. Tels sont les pressentimens qui remplissent depuis long-temps mon ame ; et si je réfléchis sur la marche des évènemens, je ne vois pas la moindre chose qui puisse me faire croire que je me suis abusé : mais je doutais d'abord d'un moyen de sauver le genre humain, j'en ai actuel-

lement le consolant espoir, et je vois un sauveur qui me rassure. Phocion, je te le dis, la religion chrétienne doit devenir générale, elle doit avoir un chef qui la relève, la soutienne et la répande; les anciennes formes doivent être détruites, le siége du gouvernement transféré ailleurs, et le pouvoir des Prétoriens, qui, semblable à un volcan, nous menace à chaque instant et cause tous les maux de l'empire, doit être anéanti.

Entre tous les individus qui sont en scène sur le grand théâtre du monde, le seul qui pourrait introduire cet heureux système et opérer tous ces changemens, est Constantin; c'est visiblement lui que la Providence a choisi à cet effet, et qu'elle a orné de toutes les vertus et de toutes les qualités nécessaires pour réussir. Nous nous sommes souvent entretenus de ce plan et des grandes idées qu'il renferme; déjà bien des choses sont concertées, arrangées, préparées, et je pars d'ici avec le cœur plein d'espoir, pour me rendre sur les lieux où

les évènemens doivent se passer. L'intérêt d'empêcher que nos frères ne soient tourmentés sur leur croyance, n'est qu'une affaire secondaire, qui doit voiler le véritable but de mon voyage et de mes démarches; il faut réunir les esprits, préparer mille choses importantes en secret, afin qu'au moment de la catastrophe, qui ne paraît pas très-éloignée, Constantin ait entre les mains tous les moyens, des armées, des trésors, et sur-tout des amis; et qui en mérite plus que lui? Il ne faut rien donner au hasard, mais réunir sur un seul point toutes les forces : c'est le seul moyen de réussir et d'affermir le plan sublime que nous avons formé.

Phocion, tu n'es pas encore chrétien, et je te livre le secret du bonheur des chrétiens, c'est te dire combien je t'estime et te juge incapable de nous trahir. Tu seras des nôtres une fois, et celui qui fut mon instituteur chéri et révéré sera instruit par moi dans les saintes vérités qu'il est si digne de connaître :

c'est à un futur chrétien, c'est à mon ami que j'ouvre en entier mon cœur, et je n'ai rien à craindre..... Adieu, avant peu je serai dans tes bras.

LETTRE LXXXVIIIme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, octobre 303.

Cinq mois viennent de s'écouler dans une félicité parfaite, et telle que peu de mortels l'ont éprouvée; j'en ai joui avec délices sans interruption; je n'ose me plaindre, si elle s'altère en partie, et si j'aperçois des nuages obscurcir l'horizon, et rendre peut-être l'été de ma vie semblable à son printemps. Mon beau-père vient de mourir; ce fut la première atteinte à notre bonheur; il avait accordé à mon époux le plus entier pardon, et il lui témoigna la plus touchante tendresse dans ses derniers momens: il a cassé son premier testament,

et n'a privé son fils que d'une partie de ses richesses en faveur d'un parent pauvre et malheureux; Agathoclès le soutenait depuis long-temps de tous ses moyens, sans que jamais Leucipus ait pu découvrir le nom de son bienfaiteur. Hegesippus a donc réuni sa volonté aux vœux de son fils, heureux de partager son bien-être avec un cousin qu'il regarde comme un frère. Mais est-ce les biens de la terre qui font le bonheur? Ah! comme j'étais bien plus heureuse à Synthium, que dans ce palais somptueux; cependant mes inquiétudes ont déjà commencé dans notre villa. Depuis quelque temps, l'humeur d'Agathoclès devenait sombre et sérieuse, Constantin était souvent chez nous, ils s'entretenaient des objets les plus intéressans; j'admirais la grandeur de leurs projets et leur volonté prononcée pour le bien, mais mon cœur tremblait en secret du trouble et des dangers que ces plans entraînaient nécessairement après eux; je frémissais que la chaîne des évènemens

et l'activité naturelle de l'esprit d'Agathoclès ne vinssent détruire notre félicité; je ne pouvais voir autre chose dans ces grands plans, et lorsqu'ils en parlaient ensemble, il me semblait entendre le chant du cygne. Je cachais avec soin mes tristes pressentimens, mais nos cœurs correspondant trop bien pour que chaque pensée, chaque sentiment ne nous soit pas commun, il me devina bientôt et blâma avec douceur des craintes qui qui partaient, me dit-il, d'un principe d'égoïsme qui me faisait préférer mon bien-être et ma tranquillité au bonheur de l'humanité : il me fit sentir qu'avant d'être épouse j'étais citoyenne de Rome et chrétienne. Je reconnus la vérité de tous ses argumens, mais je ne pus m'empêcher de trembler encore à l'idée d'un avenir orageux.

Enfin, il fut décidé qu'Agathoclès partirait pour l'Europe, et qu'il irait même jusqu'en Bretagne; il m'annonça son voyage tout en cherchant à me consoler par sa tendresse. Je l'assurai que

je ne pouvais supporter l'idée de me séparer encore de lui, et je lui dis que je l'accompagnerais jusqu'aux colonnes d'Hercule; qu'aucune privation, aucune fatigue ne me seraient aussi cruelles, que d'exister loin de lui, au milieu de toutes les commodités de la vie, auxquelles sa présence seule mettait du prix à mes yeux. Il céda enfin à mes instances après m'avoir représenté tout ce que j'aurais à souffrir dans ce pénible voyage. Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes, je lui dis que la seule souffrance insupportable pour moi était d'être séparée de lui, et que j'étais convaincue que cet effort, s'il l'exigeait, me coûterait la vie. Il me serra sur son cœur, et m'avoua que son plus ardent désir était de m'emmener avec lui; qu'il n'avait cédé qu'à des inquiétudes pour ma santé, dans un moment où ma grossesse me rendrait encore un voyage plus pénible; qu'il avait cru de son devoir de ne rien me cacher de ce qui m'attendait en l'accompagnant, mais que, puisque je l'assurais

que je courais plus de dangers encore en restant seule, il préférait ceux que sa tendresse et ses soins pouvaient adoucir. O Junia! quels maux, quelles incommodités ne pourrai-je pas surmonter pour le voir, pour vivre sans cesse auprès de lui, veiller aussi à sa sûreté, et s'il court des dangers, les partager avec lui?

Notre voyage était donc arrêté, et le jour du départ était même fixé lorsqu'un évènement auquel nous étions préparés sans le croire aussi prochain, vint nous retarder. La reine d'Arménie, cette bonne et trop sensible Sulpicie, que je n'ai connue que pour la pleurer, est morte à Ecbatane, il y a environ deux mois, je l'ai pleurée sincèrement; mais quand je me représente combien elle était peu heureuse, quoiqu'ayant atteint le but de ses désirs, je ne puis la regretter pour elle-même. Elle s'est consumée dans ses propres flammes. Jamais ici-bas elle n'aurait trouvé le cœur qu'il fallait au sien, et bien certaine-

ment ce n'était pas celui du léger Tiridate. D'abord, après que sa femme fut expirée, il quitta l'Arménie et vint ici pour se distraire de son chagrin, très-violent au premier moment, dit-on, mais qui n'eut que la durée de l'éclair, et jamais homme n'a réussi plus promptement à se distraire et à se consoler.

La belle Calpurnie, amie intime de son épouse, fut naturellement la première personne qu'il vit en arrivant ici. Elle pleura avec lui, elle écouta ses plaintes; leur attachement pour celle qu'ils avaient perdue réunit leurs ames. Est-ce leur faute, si ce lien est devenu plus fort que la douleur, et l'a remplacé enfin par l'amour? Je dois convenir que la nature, au moral comme au physique, semble les avoir créés l'un pour l'autre: si Calpurnie est la plus belle des femmes, Tiridate est sans contredit le plus bel homme que j'aie vu de ma vie; ses manières, son costume magnifique contribuent aussi à relever sa superbe figure, et à lui donner une dignité vraiment

royale, il est impossible de ne pas l'admirer; cependant, je crois que si j'étais encore dans toute la fleur de la jeunesse, avec le cœur libre, et que j'eusse à choisir entre Agathoclès et Tiridate, la figure intéressante du premier, sa douce pâleur, ce regard un peu sombre, mais où l'on voit la profondeur de son génie, m'auraient plu davantage que les formes colossales, le regard ardent et les vives couleurs du roi d'Arménie; cette expression de gaîté et de désir de jouir de la vie m'aurait bien moins séduite que la douce tristesse d'Agathoclès. Calpurnie a pris le parti de les aimer tous les deux, mais je ne puis comprendre que deux hommes aussi différens l'un de l'autre sous tous les rapports, aient pu se succéder si promptement dans son cœur et y exciter des sentimens aussi vifs. Mais qui peut approfondir le cœur humain, et rendre raison de ses contradictions et de ses inconséquences? Il n'y a rien à dire là-dessus : on ne peut pas blâmer quelqu'un, parce que nous ne

comprenons pas sa manière d'agir ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Calpurnie me sait fort bon gré, à présent, d'avoir épousé Agathoclès, et qu'elle est très-flattée d'être l'objet du choix du beau Tiridate, et de devenir reine d'Arménie.

Dès la première visite qu'ils nous firent ensemble, il me parut très-vraissemblable qu'elle le consolerait de sa perte, et que, de son côté, l'amour du roi la dédommagerait de l'amitié de Sulpicie. Je communiquai mes remarques à Agathoclès, il n'avait rien observé ; les hommes ne voient jamais aussi vite et aussi bien que nous les choses de ce genre. La nature nous a donné un tact parfait pour tout ce qui regarde l'amour ; nous le découvrons bien plus tôt qu'eux, et chez nous et chez les autres. De tout autre homme qu'Agathoclès, je croirais que sa vanité s'est refusée à croire qu'il peut être aussi vite remplacé, mais il n'en a point sur lui-même, et il ne croit pas du tout que Calpurnie l'ait aimé. Dès leur troisième visite, il

ne me resta plus de doute; Tiridate parla à son ami de notre bonheur, de nos espérances de paternité avec tant de feu et d'exaltation; il nous répéta si souvent que son peuple lui demandait à grands cris un successeur, des devoirs d'un souverain qui doit dompter sa douleur, et faire taire ses regrets quand le bien de ses sujets l'ordonne, qu'il nous fut aisé de comprendre où il en voulait venir; et depuis quelque temps Calpurnie est traitée par Auguste, par l'impératrice et par la femme de César, avec une attention toute particulière. Bientôt se répandit la nouvelle, que Dioclétien voulait célébrer la vingtième année de son règne, et la victoire sur les Perses, par un triomphe solennel à Rome, où il n'a point été, je crois, depuis qu'il est empereur. On fait de grands et magnifiques préparatifs, le César d'Occident est invité à s'y rendre aussi, et Tiridate a trouvé nécessaire de déclarer publiquement son intention d'épouser Calpurnie avant le départ de la cour : c'est du

moins le prétexte qu'il a pris pour excuser la promptitude de son second mariage. Il a demandé formellement au proconsul la main de sa fille; celui-ci donna son consentement si vite, qu'il fut aisé de voir que tout était déjà arrangé entre eux : Tiridate vint ensuite le communiquer à mon mari, et le prier de différer son voyage en faveur d'un évènement aussi intéressant. Tout en applaudissant à son choix, Agathoclès parut surpris d'une aussi grande précipitation; le roi s'excusa d'un ton léger, sur le désir de son peuple, sur le prochain départ de Dioclétien, et finit par lui dire qu'il croyait ne pouvoir mieux honorer la mémoire de Sulpicie, qu'en donnant sa place à l'amie qu'elle avait si tendrement aimé. Agathoclès sourit en pensant que si cette amie avait été moins belle, Tiridate n'aurait sûrement pas eu l'idée de rendre cet hommage à Sulpicie; il témoigna ensuite à son ami l'intérêt qu'il prenait à son bonheur et à celui de la future reine d'Arménie, et con-

sentit à rester quelque temps pour en être le témoin. Je ne vois pas sans inquiétude le bruit, les plaisirs, les fêtes somptueuses que ce mariage occasionnera, ma douce tranquillité sera bien troublée : une nouvelle époque de ma vie va commencer, car mes circonstances m'ont toujours éloignée du grand monde et fait vivre dans la retraite; mais Agathoclès désire que je paraisse aux noces de son ami, Calpurnie me le demande comme une preuve d'amitié, et je me soumets à leur volonté, mais non sans chagrin, Junia, je te le répète; le temps de mon paisible bonheur est passé. Adieu, porte-toi bien, aime toujours ta Théophanie.

LETTRE LXXXIXme.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, octobre 303.

Que diras-tu, mon cher Lucius, lorsque tu liras cette lettre? Je suis *promise* et

très-près de me marier. — Toi, Calpurnie? et avec qui, au nom de tous les Dieux de l'Olympe? — Ne le devines-tu pas? Il m'est impossible, je te le jure, de te raconter exactement comment cela m'est arrivé, je ne le sais pas bien moi-même : toute cette affaire a été si prompte, si inattendue, que je crois quelquefois que ce n'est qu'un rêve, et cependant c'est ce qu'on appelle un mariage d'inclination.

L'as-tu nommé? — Eh bien, oui, c'est lui, c'est Tiridate, et ta sœur sera sous peu de temps reine d'Arménie. J'aurai de la peine dans les commencemens à me faire à ce titre, et plus encore aux formes, à l'étiquette d'une cour orientale; cependant je ne doute pas de réussir, et je suis d'avance convaincue que j'aurais autant de noblesse et de dignité comme reine, que j'avais de grâce comme citoyenne romaine, ou que j'en aurais comme matrone de Nicomédie, si telle eût été la volonté des Dieux; mais ils ont voulu que je fusse d'abord la con-

fidente, puis l'amie, puis l'amante, et enfin l'épouse du prince le plus noble et le plus aimable, et il faut bien leur obéir. Il est certain, Lucius, que le rôle de confidente est le plus dangereux pour une jeune personne chargée de consoler un malheureux beau et jeune : la compassion est le plus traître de tous les sentimens, et celui que l'on plaint du fond de son cœur est déjà à moitié aimé. Chaque jour nous attachait plus l'un à l'autre, et nous ne pouvions plus nous passer, moi de le plaindre, lui d'exciter ma pitié : nous pleurions ensemble la perte de Sulpicie, elle nous était commune, et l'analogie de notre douleur nous rendait nécessaire le besoin de nous la communiquer. Il m'entretenait des premiers temps de son amour, du charme d'être aimé de ce qu'on aime, de l'impossibilité de vivre sans ce bonheur quand on l'a goûté une fois, de tout ce que Sulpicie lui avait dit de moi, et combien elle avait désiré que les deux êtres qu'elle avait le plus aimés fussent

unis aussi d'une éternelle amitié : peu à peu il changea ce mot dans ses récits, et il y substitua celui d'un *éternel amour*, et je crus obéir à ma Sulpicie en l'écoutant et en y répondant. D'autres circonstances se réunirent pour accélérer sa résolution de former un nouveau lien; le départ subit de Dioclétien exigeait une prompte déclaration, son absence pouvait durer une année, et Tiridate ne pouvait pas abandonner tout ce temps-là son royaume, et ne supportait pas plus l'idée d'y retourner seul que celle de me quitter. Tu connais les rapports des princes alliés avec la cour de Rome, et la situation de l'Arménie à l'égard de la Perse ; il est absolument nécessaire que le trône soit assuré à Tiridate et à ses descendans d'une manière irrévocable. Dioclétien lui demanda de faire un nouveau choix avant son départ ; il suivit le voeu de son cœur et me demanda formellement ma main. Aurais-je pu la lui refuser ? et quel motif alléguer ? la précipitation de ce nouveau lien?

—Ah! je le connaissais, depuis deux ans, bien mieux que si c'était moi qu'il eût aimée tout ce temps-là ; j'avais pu le juger sans prévention, et il n'avait eu aucune raison de dissimuler son caractère, un peu léger peut-être, mais franc, généreux et sensible, digne d'être l'ami d'Agathoclès ; et ce seul mot fait son éloge. Que je ne l'aime pas avec la passion que des têtes exaltées croient nécessaire au mariage ; mais moi je crois et je sens que j'aime de reste et plus qu'il ne faut pour être heureuse, qu'il le mérite par mille qualités essentielles et brillantes, et par un extérieur qui me plaît : n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour le bonheur ? Mes prétentions sur les perfections des hommes ont toujours été très-modérées; on peut, dans la jeunesse, rêver des contes milésiens, mais dans le monde les choses vont autrement. Le mariage est, à mon avis, une chose trop sérieuse pour s'en occuper long-temps, car alors on ne se marierait plus ; et que deviendrait le monde?

Ce n'est pas d'ailleurs une bagatelle que d'être reine, et ce mot flatte agréablement l'oreille, quand même ce n'est que d'un petit royaume. Il n'y a que deux Augustes et deux Césars, et les Augustes sont toujours un peu vénérables. Quelle ambition désordonnée aurait une femme qui, libre de choisir entre Dioclétien, maître du monde, ou Tiridate, roi d'Arménie, préférerait le vieux Empereur au beau jeune prince orné de toutes les grâces?

Mon sort est donc irrévocablement décidé. — Dieu ! quand ma main trace ce mot et que je réfléchis bien sérieusement à ce que je vais devenir, il me prend un affreux saisissement ! Se marier, remettre le destin de sa vie entière entre les mains d'un homme, le suivre dans des pays lointains, où il commande en maître, où pas une ame n'ose appeler de ses arrêts... vraiment, Lucius, si j'avais fait plus tôt ces réflexions, telles qu'elles me frappent dans ce moment, il est plus que probable que j'aurais ro-

fusé ; heureusement pour Tiridate que je m'en avise trop tard : il n'y a plus moyen de rétrograder, mon mariage est annoncé publiquement, Auguste l'a communiqué lui-même à sa cour. Tiridate est ivre de joie, il m'aime avec passion, et j'en suis fâchée : combien cela durera-t-il ? comment ferai-je pour me préserver du sort de Sulpicie, et comment puis-je espérer de l'éviter ? car je n'ai nulle envie, je te l'avoue, de mourir d'amour et de désespoir. C'est à m'en garantir que je vais employer toutes les forces de mon esprit; j'ai pour moi l'expérience de Sulpicie, et assez de calme dans le cœur pour conserver du pouvoir et sur moi et sur Tiridate. Mon sort dépend de moi seule, personne en Arménie ne prendra mon parti et ne peut me protéger; je dois donc être tout pour moi et me protéger moi-même. Il faut pour cela conserver ma raison, mon sang-froid, ma fermeté; je dois garder avec soin la souveraineté de mon propre cœur si je veux régner sur le sien; aussi

long-temps qu'il espère, qu'il désire, qu'il craint, tout me sera facile. Mais quelque sage et prudente que je puisse être, il viendra cependant un temps où le charme de la nouveauté et l'ennui de l'habitude détruiront tout mon ouvrage; jusqu'à ce moment il faut lui inspirer une estime sans borne pour mon caractère, une admiration fondée sur mon esprit, et une confiance entière dans mon cœur : alors l'amie ne perdra aucun des droits qu'avait l'amante, et, s'il est infidèle, ce ne sera pour moi qu'un jeu sans conséquence, et que je veux bien tolérer, sûre d'avoir toujours la bonne part et qu'il ne trouvera point de Calpurnie.

Jamais je ne me mêlerai des affaires et de la politique de son Empire, au moins jamais directement. Cherche-t-il les conseils d'une amie, veut-il verser ses peines dans mon cœur : eh bien! je partagerai fidèlement ses soucis, et je viendrai à son secours. Je ne perdrai point de vue ma sphère rétrécie, mais

lui ne doit point oublier non plus que j'ai quitté ma ravissante patrie, que j'ai sacrifié le bonheur de vivre au sein d'une famille respectable, dont j'étais chérie, pour le suivre dans ses montagnes et devenir la femme d'un *tyran barbare*, comme s'exprimait le père de Sulpicie. J'ai eu aussi avec notre père un entretien à ce sujet, et jamais je n'oublierai les conseils vraiment paternels qu'il m'a donnés. Il se réjouit beaucoup du sort brillant que je vais avoir, et de me savoir l'épouse d'un homme tel que Tiridate; cependant je sens très-bien que l'idée de renoncer à la société d'un enfant bien aimé, auquel il était habitué, doit lui faire beaucoup de peine: ce sentiment pénible s'empare alors aussi de mon cœur, et je ne sais comment je pourrai me passer de le voir tous les jours. Mais ce n'est plus le moment de me laisser aller à de telles idées : à moins que je n'eusse voulu vivre en vestale dans la maison paternelle, il fallait bien la quitter un jour, et comme je ne con-

nais aucun homme qui me plaise plus que Tiridate, je préfère de la quitter avec lui.

Aucun! point de fausseté ni avec moi-même, ni avec mon frère; ce que j'éprouve pour Tiridate est bien différent du sentiment qui inondait autrefois mon cœur : il se peut aussi que cette différence ait sa source plutôt dans le genre de relation que dans les personnes mêmes. Autrefois j'étais incertaine, agitée par le doute, mon imagination toujours tendue entre la crainte et l'espérance, et mon cœur et ma tête dans un état d'exaltation. A présent, au contraire, tout est clame, positif, mes sensations sont d'une nature plus tranquille sans être plus froides ou plus faibles. Que cela soit ou ne soit pas, je ne veux pas me laisser aller à éplucher toutes les ramifications de mes sentimens passés et actuels, cela ne sert à rien, et il n'en peut résulter que du mal. Agathoclès sera témoin de notre mariage; j'ai inspiré à Tiridate l'idée d'exiger de lui de différer un voyage

qu'il est près d'entreprendre, sans que le roi ait deviné mes motifs : et quels sont ils ? Je ne sais encore moi-même quelle espèce de jouissance mon orgueil y trouve : quoi qu'il en soit, je le désire, et j'envisage sa présence dans cette occasion comme un de mes plus grands plaisirs.

Adieu, mon cher frère. Mon genre de vie est à présent très-dissipé, tu peux en juger à la lecture de cette lettre. Avant que je quitte Nicomédie pour m'éloigner davantage de toi, je t'écrirai sûrement encore. Tiridate t'embrasse en frère, et gémit, ainsi que moi, que tu ne sois pas avec nous. Point de bonheur parfait en ce monde, est un axiome qu'on ne saurait trop se répéter. Adieu.

LETTRE XC^me.

CONSTANTIN A AGATHOCLÈS.

Salone (*), janvier 304.

Lorsque nous nous séparâmes à Byzance, toi, pour te rendre à Athènes, auprès de ton ami, avec ta charmante Théophanie, et moi à Rome, pour être témoin du triomphe d'Auguste, je ne croyais pas que les évènemens dont nous nous entretenions comme d'une chose encore éloignée, reprendraient aussitôt leur puissante influence, et nous forceraient à accélérer nos plans et nos projets; ils auraient exigé sans doute plus de maturité et une réflexion plus ap-

---

(*) Un village, en Dalmatie, peu renommé, qui porte encore ce nom; c'est tout ce qui reste du palais superbe que Dioclétien y avait fait bâtir, et où il passa les derniers temps de sa vie.

profondie; mais cela ne dépend pas de nous, et le temps approche où nous devons agir. Tu connais la manière dont Galérius supporta l'espèce de dédain que lui manifesta Dioclétien, en l'excluant ainsi que mon père de son voyage à Rome, et d'assister à son triomphe, tandis que Maximien fut invité à s'y rendre. Tiridate ne fut pas mieux traité. D'après la manière distinguée dont Dioclétien l'avait reçu, approuvé son second mariage avec la fille du proconsul Pison, et donné, à l'occasion de ses noces, les fêtes les plus superbes, le roi d'Arménie se mit en devoir de suivre Auguste à Rome, pour être témoin d'une pompe à laquelle sa valeur, dans la dernière campagne contre les Perses, lui donnait le droit d'assister. Il se faisait un bonheur de conduire sa nouvelle épouse dans sa première patrie avec tout l'éclat de sa nouvelle dignité, et la belle Calpurnie n'y eût pas été insensible; mais un ordre d'Auguste obligea Tiridate à partir pour Ecbatane, et renvoya Galé-

rius à Smyrne (1). Les anciens usages qui attribuaient aux seuls empereurs tout le mérite des victoires faites sous leur règne, fournissaient à Dioclétien un prétexte plausible, mais ne satisfaisaient point l'amour-propre de l'orgueilleux César, qui ne savait que trop et sentait profondément que son bras seul avait gagné les lauriers dont Dioclétien voulait se parer à Rome : je le vis supporter avec un calme et une souplesse vraiment inouie cette mortification; mais je me doutai bien que cette tranquillité apparente serait le signal de l'orage qui allait éclater, et la preuve que Galérius était sûr de son fait, c'est la facilité avec laquelle il sut cacher son dépit sous les dehors d'un courtisan soumis, malgré son rang et ses prétentions à un pouvoir supérieur.

Je te communiquai déjà alors mes

---

(1) Smyrne était alors la capitale de la partie de l'Empire où commandait Galérius, connue sous le nom d'Illyrie.

craintes ; tu parus ne pas voir les choses comme moi, et je te renvoyai à l'avenir: c'est à cette époque que j'arrivai avec Auguste à Ostia, après une traversée des plus heureuses. Tu me permettras de passer sous silence les fêtes, les réjouissances, son entrée triomphale, et tout ce qui s'ensuit : assez de crayons seront en mouvement pour en tracer le récit, et tu pourras facilement en être instruit, si tu ne l'es déjà. D'abord après, Dioclétien, irrité de l'importunité et des débauches du peuple de Rome, quitta inopinément l'ancienne capitale du monde, qu'il ne voyait que depuis quelques jours. Nous partîmes à la fin de décembre et au milieu des Saturnales; mais Dioclétien fut atteint à Aquilée d'une faiblesse subite, qui fut suivie de symptômes dangereux; il fut obligé de s'arrêter, et comme la saison était très-rude, il ne put continuer son voyage qu'à très-petites journées. Il était impossible de se rendre à Nicomédie, et il choisit un séjour plus tranquille et un

climat plus doux; il se fixa à Salone, où l'on travaille déjà depuis long-temps à construire pour lui un palais magnifique, ce qui me confirme dans mes soupçons, remarquant sur-tout l'activité avec laquelle on s'occupait à finir l'arrangement de cette somptueuse demeure. C'est donc ici que nous sommes actuellement, et comme Dioclétien me témoigne toujours plus d'intérêt (peut-être par des motifs secrets), et qu'il paraît éprouver un grand plaisir à m'avoir auprès de lui, tu sentiras qu'il m'est impossible de le quitter, et je prévois que je ne retournerai à Nicomédie qu'avec Auguste.

Nous avons appris ici que Galérius a célébré à Smyrne les fêtes de la vingtième année du règne de Dioclétien avec une magnificence et une pompe qui doivent flatter Auguste; mais son caractère altier, dissimulé, et sa haine invétérée ne me laissent aucun doute sur ses projets: une nouvelle circonstance la confirme encore. Le premier médecin de Dioclétien était au service de Galé-

rius, qui l'a cédé dernièrement à l'empereur, pour lui témoigner son respect, sa soumission, et son désir qu'il pût le soulager. Je viens d'apprendre que cet homme, entièrement dévoué à César, en tire encore une pension considérable : je pense que, d'après tous ces détails, tu jugeras, ainsi que moi, que la crise n'est pas éloignée.

Tu peux bien penser que je ne perds de vue aucune des circonstances qui peuvent nous guider. Mon esprit tranquille, mon peu d'exaltation qui fut si souvent le sujet de tes plaisanteries et de celles de Théophanie, m'est d'une grande utilité dans ces temps-ci ; il ne faut rien négliger, rien presser, juger tout à sa juste valeur, et plus les évènemens nous entraînent, plus il faut conserver de sang-froid et de présence d'esprit, et ne jamais perdre de vue le seul point dont tout dépend.

Mon père fut extrêmement blessé d'avoir été négligé par Auguste, et d'avoir à supporter ce qui n'aurait dû frap-

per que Galérius ; cependant, par des motifs plus nobles que ceux de César, il a su se faire violence, et s'est conduit dans cette occasion en homme d'esprit et en prince sage.

Les fêtes ont été aussi célébrées à Eboracum avec autant de pompe que dans les autres grandes villes de l'Empire ; mais point de basse adulation, aucune joie immodérée n'a obscurci la conduite de mon père. Il m'a écrit, sa lettre est remplie d'inquiétude à mon égard, il connaît les intentions perfides de Galérius, il est instruit de la mauvaise santé de Dioclétien, il craint une catastrophe décisive, et ma présence dans un pays sous le sceptre de César, inondé de ses créatures, lui cause de vives alarmes.—Pour moi, je suis assez calme, parce que je connais la nature des dangers que je cours, et les moyens que j'ai en main pour m'y soustraire ; mais en même temps je conçois qu'à une telle distance et sans nouvelles positives il doit être en peine de moi. Il me mande

qu'il va m'envoyer l'instituteur de ma jeunesse, mon bon et fidèle Florianus, à qui je suis attaché comme tu l'es à ton cher Phocion, et qui me donnera, soit de vive voix, soit par des papiers dont il est le porteur, des nouvelles et des conseils indispensables dans ma situation, et qui ne peuvent être confiés à des lettres dans l'état de crise où nous sommes. Je me réjouis beaucoup de le revoir après une si longue absence; mais je crains qu'il n'ait beaucoup changé. Tu connais l'histoire de la passion qui a troublé sa vie, si belle et si tranquille autrefois. Voilà un motif de plus de me féliciter de cette froideur de mon cœur que vous me reprochiez, et dont je trouve que je dois me réjouir. Florianus pouvait être le plus sage et le plus heureux des hommes, et qu'est-il maintenant ? Seulement une preuve de plus de la fatale influence de la passion de l'amour, si l'on se laisse aller à boire une seule goutte de sa coupe empoisonnée, même dans l'âge mûr. Cependant, combien de vertus et

de grandeur d'ame il lui reste encore après son naufrage ! Si tu le vois à Laureacum, comme je n'en doute pas, félicite-toi d'avance de faire la connaissance d'un homme excellent sous tous les rapports, et de le nommer ton ami; il le sera sûrement, l'est même déjà, car il te connaît par mes lettres. Salue de ma part Théophanie, et reçois l'assurance de toute mon amitié.

LETTRE XCIme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Laureacum, mai 304.

Depuis six mois je suis dans une autre partie du monde, loin, bien loin de toi, mon amie, et de ma patrie. Le climat n'est point ici comme sous le ciel de l'Asie mineure, on ne respire point cet air suave et balsamique nous apportant, au travers des bosquets verdoyans, le parfum de mille fleurs; le ciel n'est

pas toujours serein ici comme à Nicomédie ; une nature âpre, sauvage, mais non moins ravissante, m'entoure ; elle ne m'est pas aussi étrangère qu'à mon Agathoclès, j'y fus déjà habituée sur les bords du Borysthène ; mais ce pays est loin de manquer d'attraits, il y en a aussi aux grandeurs d'une nature inculte et au silence qui règne dans les contrées solitaires ; un esprit porté à la réflexion, à une douce mélancolie, peut s'y plaire plus que dans les riantes contrées où le ciel verse à pleines mains ses bienfaits sans exiger le travail de l'homme.

Ces provinces, qui ne sont pas depuis long-temps sous la domination romaine, portent par-tout l'empreinte d'une nature agreste, et qui ne sera rendue fertile qu'à force de peines : il viendra sans doute un jour où le froment et les pampres décoreront ces collines fertiles ; mais à présent le pauvre habitant en retire à peine ses premiers besoins. Tout le pays est couvert de montagnes, à l'ex-

ception de la contrée qui s'étend au-delà du grand fleuve, et qui est moins montueux. Laureacum est situé dans une plaine où coule l'Anasus (1), dont le cours bruyant et resserré entre des bois et des rochers, formant différentes belles cascades, vient enfin s'étendre tranquillement dans la plaine ouverte de tous côtés; plus bas on voit le grand fleuve, le Danube, dans lequel l'Anasus se jette. Quelle image, Junia ! Il ne jouit que peu de temps de son cours paisible : ses ondes sont à peine réchauffées par les rayons du soleil qu'elles se confondent avec les eaux d'un fleuve immense, qui le prive à l'instant de son existence et de son nom.— Hélas ! combien de mortels ont le même sort. Lorsque le malheur cesse de les poursuivre, lorsque leurs justes désirs sont accomplis, et que leur course pénible n'est plus entravée, la mort est là, prête à les attein-

(1) Actuellement la rivière d'Enns, qui se jette dans le Danube.

dre, à les arracher du sein de leur bonheur d'un instant; mais c'est pour leur en donner un plus durable dans une autre vie.

Agathoclès a fait avec moi plusieurs courses dans les contrées sauvages d'où sort l'Elæsus et plusieurs autres petites rivières qui se jettent aussi dans le Danube : une route à peine praticable remonte le cours de ces eaux, et montre au voyageur les vallons d'où elles sortent, le chemin qu'elles ont pris pour s'étendre sur la terre, et les profondeurs dans lesquelles elles se frayèrent un cours pour parvenir enfin, de rocher en rocher, dans la plaine, ne laissant sur leurs bords qu'un étroit sentier où l'on ne marche pas toujours sans danger; de temps en temps des bois immenses, où la hache du bûcheron n'a jamais pénétré, vous reçoivent sous leur ombre hospitalière. Au milieu du printemps, les sommités des montagnes couvertes d'une neige éternelle, vous disent leur prodigieuse élévation; des torrens se précipitent de

ces hauteurs avec un bruit effrayant. Alors, tout-à-coup un vallon délicieux s'offre aux yeux fatigués de toutes ces horribles beautés; au milieu des bosquets naturels et des rochers menaçans, une source d'une eau pure et limpide forme une nape argentée, où les chamois viennent se désaltérer, et les oiseaux aquatiques se jouer sans la moindre crainte. Aucune trace d'homme ne se montre, on n'entend que le bruit des feuilles, le murmure des eaux, et quelquefois le cri d'un animal sauvage; on est seul avec la nature, qui nous protège par sa force toujours agissante, et l'idée d'un Dieu créateur et conservateur vient encore embellir nos sensations : son auguste présence nous paraissait plus visible encore dans ces sanctuaires élevés; les chênes centenaires étendent au loin leurs branches et forment un temple bien plus digne d'admiration que ceux élevés par la main des hommes; tout y respire la grandeur, la simplicité, le recueillement et la puissance. Ces objets influent

naturellement sur notre ame, et je sens que je suis bien plus sérieuse ici qu'à Synthium; le ciel est souvent triste et nébuleux; les brouillards qui s'élèvent des rivières et des bois s'envolent en formant les figures les plus extraordires, s'arrêtent au milieu des montagnes, le soleil ne peut plus les dissoudre; peu à peu elles se réunissent et forment une masse obscure et grisâtre qui cache l'azur du firmament, ou se répandent en longues pluies sur la terre encore froide. Des jours tels que ceux-là *assombrissent* aussi notre esprit sans que nous en sachions nous même la raison; mais de plus les évènemens journaliers ne doivent pas contribuer à nous égayer. Il s'est passé des scènes horribles, de tous côtés on entend le récit de persécutions cruelles contre les chrétiens, il semble qu'on se fasse un devoir d'abuser de la force et de la puissance; on ne parle que de la cruauté, de l'esprit de parti, et des peines, des vexations, des tourmens, des exécutions même que l'innocence

et la faiblesse ont à souffrir de leurs bourreaux. De tels tableaux ne sont pas faits pour nous réjouir, ni nous tranquiliser, lors même que nous vivrions dans le plus beau pays du monde; ce sont donc les hommes, ce sont nos semblables qui nous font aimer ou haïr cette terre! un couple heureux, tel que nous, le serait en habitant un désert, si du moins nous pouvions fermer notre cœur sur les maux de nos frères.

J'ai fait ici la connaissance d'une jeune personne vraiment intéressante, et qui me convient parfaitement; elle ne m'était pas tout-à-fait étrangère : c'est cette Valérie, fruit d'un amour secret de Dioclétien, née et élevée en Bretagne. Je me ressouviens de t'avoir écrit une partie de son histoire, telle que Constantin me l'avait racontée. Une douleur profonde est répandue sur son beau visage, dont la blancheur éclatante est très-rarement animée par un léger coloris : de grands yeux bleus se meuvent lentement sous de longs cils de soie, et

la couleur de ses yeux et celle plus foncée de ses cils, réfléchit agréablement sur la blancheur de son teint. Sa taille, haute et déliée, n'annonce aucun orgueil ; sa tête charmante, ornée de cheveux bonds naturellement bouclés, retombe constamment sur sa poitrine, dans une attitude penchée, abattue, dont la grâce est indéfinissable ; toute sa contenance, tous ses mouvemens annoncent le chagrin qui la minent : elle ressemble à un beau lys que l'orage a frappé, et dont les feuilles retombent vers la terre. Elle m'intéressa dès la première fois que je la vis. Depuis deux ans, elle n'a eu aucune nouvelle de son instituteur, de son ami : il lui a défendu de lui écrire ; ses ordres sont pour elle une loi ; elle respecte sa volonté aussi ponctuellement que les apôtres suivaient celle de notre Seigneur : son image, son souvenir sont gravés dans ce jeune cœur, qui lui appartient en entier. La religion, l'amour, les vertus exaltées, tout le feu d'un premier et uni-

que sentiment embrasent son ame, et se peignent dans tout ce qu'elle dit : chrétienne fervente et zélée, elle est aussi attachée à la doctrine de notre Seigneur qu'aux conseils de son ami.

Ses parens d'adoption l'ont amenée ici par l'ordre de son père. Depuis qu'elle a quitté son île chérie, dont elle ne parle que les larmes aux yeux, sa vie s'est passée d'un lieu à un autre, faisant par-tout des séjours très-courts. Elle s'est résignée au sort malheureux qui la poursuit : depuis que plusieurs tentatives de s'échapper ont été découvertes, elle en a conclu qu'une force supérieure veille sur elle, et ne permet pas une fuite, qu'elle est à présent trop faible pour entreprendre. Du reste, elle aime ses parens adoptifs, qui l'ont affligée bien malgré eux, et forcée, contre leur propre inclination, de suivre les ordres de son père. Puisqu'elle ne peut pas vivre pour son Florianus, elle préfère encore rester avec ceux qui ont toujours pris soin d'elle. Elle me disait

l'autre jour que le sentiment qu'elle éprouvait pour eux, et la crainte de les affliger, la préservaient du désespoir. Je vois dans l'avenir des évènemens de bien grande importance pour elle, dont elle ne se doute pas encore : Agathoclès sait que Florianus est en chemin pour venir ici, et se rendre ensuite à Salone, auprès de Constantin. Je suis incertaine si je dois l'apprendre à Valérie, ou bien avertir ses parens de la retirer d'ici avant l'arrivée de Florianus. J'éprouverais une peine bien douloureuse en la perdant : je me suis habituée à sa douce société ; nous nous convenons, et je suis sûre qu'elle m'est extrêmement attachée.

Je ne te parle plus de mon bonheur domestique, tu sais qu'il est aussi complet qu'il est possible de l'imaginer ; un charmant petit garçon de deux mois resserre encore nos liens. Agathoclès, ma chère Junia, est aussi bon père que tendre époux et fidèle ami : quand je le vois presser notre enfant contre son

cœur, il ne me reste rien à désirer pour cette vie, que de prier Dieu de me conserver le bonheur dont il daigne me faire jouir dans toute sa plénitude. Adieu, mon amie.

LETTRE XCIIme.

AGATHOCLÈS A CONSTANTIN.

Laureacum, juin 304.

Si la Providence (ainsi que j'en suis convaincu) crée de temps en temps des hommes doués de plus de force, de vertus et de moyens que le commun des mortels; s'il leur est donné de pouvoir supporter les orages et les coups de la foudre avec la même fermeté que les rochers des montagnes, c'est pour servir à leurs frères de protecteur est de modèles; c'est pour nous inspirer ce courage si nécessaire dans les épreuves de cette triste vie. Mais combien cet homme remplit mieux encore ce but lorsque le

sort l'a appelé à gouverner, et que la vocation à laquelle il est destiné par son rang, se montre d'abord dans le pouvoir qu'il a sur lui-même! Comment dirigera-t-il les autres, celui qui ne sait pas se vaincre et dominer ses penchans? Mais toi, mon cher Constantin, je te connais cet empire; depuis le premier moment où nous nous rencontrâmes, tu t'es toujours montré tel à mes yeux, et je ne doute pas que tu ne surmontes la profonde douleur que le récit que j'ai à te faire produira dans ton ame.

Nous attendions depuis quelque temps ton ami le centurion Cneius Florianus; le hasard voulut que sa jeune amie, Valérie, se trouvât ici avec ses parens d'adoption. Instruit de leur passion mutuelle et des obstacles que la volonté d'Auguste et les vertus de Florianus y opposent, je crus devoir communiquer à Asinius Ponticus la nouvelle de l'arrivée de ton ami, lui laissant la liberté d'agir d'après ses devoirs; il m'approuva, me remercia, et fit en secret

tous les préparatifs d'un voyage. Mais Florianus arriva quelques jours plus tôt qu'on ne l'attendait, et le préfet de cette ville, Aquilanus, entièrement dévoué à Galérius, le fit saisir au moment de son arrivée, comme étant un espion émissaire de Constance : on lui enleva les lettres qu'il avait pour toi et pour Dioclétien, adressées à Salone. Je fis inutilement tout ce qui était en mon pouvoir pour faire sentir au préfet son injustice et le danger pour lui-même d'une démarche aussi illégale, espérant l'engager par là à rendre la liberté à son prisonnier, qu'il ne me fut pas même permis de voir. Mais le calme avec lequel le préfet me parla, et sa sécurité, me firent bientôt craindre qu'il ne fût sûr de son fait : je vis clairement qu'il n'avait agi que d'après des ordres supérieurs; et ce qui m'avait paru de sa part imprudence et dureté, ne fut plus à mes yeux qu'une mesure concertée depuis long-temps pour connaître nos secrets et se venger de toi; mais Florianus avait

eu la présence d'esprit de cacher dans son sein les lettres les plus importantes. Il demanda à me parler, on le lui refusa obstinément. Asinius Ponticus, qui ne voyait plus de danger pour Valérie, puisque son instituteur était si soigneusement renfermé, resta à Laureacum, et chercha tous les moyens possibles pour sauver son ancien ami, ou du moins pour lui parler, mais sans aucun succès. Valérie vivait entre la joie d'être réunie dans le même lieu avec son Florianus, et le chagrin de ne pas le voir; entre l'espérance et l'abattement, mais cependant n'ayant encore aucune crainte. Florianus voyant qu'il n'avait plus nul espoir de remettre ou de faire passer dans tes mains et dans celle d'Auguste les lettres qu'il avait conservées, prit le parti de les anéantir. Il parvint avec beaucoup de peine à atteindre la lampe qui éclairait sa prison, et à les brûler pendant le temps où il n'était pas enchaîné : mais il fut découvert, et le chagrin d'Aquilanus en apprenant qu'il

avait eu l'art de lui soustraire des papiers, l'irrita au point que, sans vouloir rien écouter, il le fit traîner devant un tribunal, sous les motifs les plus absurdes. Il était composé des ennemis les plus acharnés des chrétiens, et le président, digne adjoint du préfet, avait déjà prononcé la sentence avant que l'accusé eût comparu; sans lui laisser dire un seul mot pour sa défense, il fut condamné à mort.

Je volai chez Aquilanus, je mis tout en œuvre pour sauver la vie de ton ami, ou pour obtenir au moins un délai jusqu'à ce qu'un messager que je t'avais expédié fût de retour. Soit qu'Aquilanus craignît ce retour, soit qu'il eût des ordres positifs de Galérius, il se refusa à toutes mes instances, en me faisant des protestations de respect, et du regret qu'il éprouvait de ne pouvoir concilier son devoir avec mes désirs : je le quittai profondément affligé et presque sans espoir. Le second jour, il me fit appeler, et commença par m'accabler

de propos bas et flatteurs, qui me révoltèrent, parce que je n'y vis qu'astuce et perfidie ; il me dit ensuite que, par considération pour moi, et par l'estime qu'il ne pouvait refuser à son prisonnier, dont la noble conduite le touchait sensiblemeut, il voulait avoir recours au dernier moyen qui lui restait pour le sauver, quoiqu'il dût convenir qu'il risquait beaucoup et que sa condescendance pouvait lui être très-fatale. J'ai appris, me dit-il, que le centurion Florianus est chrétien ; qu'il abjure une religion en horreur à Galérius, ainsi que ceux de cette secte le font journellement, j'espère alors que César me pardonnera en faveur de ce sacrifice, et que je ne serai pas victime de ma bonne volonté pour l'homme à qui vous vous intéressez.

Tu sais, sans que je te le dise, ce que j'ai répondu. Je quittai Aquilanus avec horreur, mais sans aucune crainte sur ce que ferait ton ami. — Et il a agi comme tel, et comme toi ou moi nous

agirions en pareille occasion ; il n'eut pas sans doute un seul moment le désir de conserver sa vie au prix de son ame. Elle n'avait plus d'ailleurs aucun attrait pour lui ; mais il voulut que sa mort eût quelque utilité pour ses frères, et pour cela il eut l'air de souscrire en apparence à cette ignomineuse condition ; il trompa son persécuteur, et il offrit de paraître publiquement sur le Forum, le jour qu'on l'exigerait, pour y sacrifier aux Dieux.

Le bruit de sa soumission et de cet évènement inattendu courut dans Laureacum et dans les environs, il parvint aussi jusqu'à nous et à la triste Valérie ; nous ne le crûmes pas, et nous supposâmes quelque chose du projet de Florianus. Pour Valérie, elle était persuadée de sa mort, elle avait à notre insu, en donnant tout ce qu'elle avait d'or et de pierreries, gagné les geoliers de Florianus pour entrer un instant auprès de lui ; elle lui avait parlé, il l'a chargée de plusieurs choses pour toi que je te

communiquerai telles que je les aurai reçues de cette angélique et si malheureuse fille, lorsqu'elle pourra prononcer une parole : à présent...... Mais je reprends mon récit.

Le grand jour arriva.... Il faut que je te dise encore que les cruautés de Galérius et de ses créatures ont eu ici des suites très-fâcheuses pour le christianisme; un grand nombre de nos frères ont préféré perdre leur vie plutôt que de trahir leur foi; mais plusieurs (ô Dieu! pardonne cette apostasie à des gens grossiers et abrutis encore par l'excès du malheur), fatigués des tourmens de toute espèce qu'on leur faisait souffrir; effrayés des exécutions cruelles dont ils étaient les témoins, embrassèrent le seul moyen qui leur restait pour y échapper, et, sans calculer que pour une vie d'un instant ils perdaient peut-être une éternité de bonheur, ils ont fait abjuration et sacrifié aux Dieux. Aquilanus, en homme adroit, avait calculé que l'exemple d'un

homme que son rang, ses moyens, ses connaissances, et son mérite élevaient si fort au-dessus des autres, en entraînerait beaucoup après lui. Ton respectable ami avait deviné ce qu'on attendait de lui, et conçu son plan en conséquence. Une quantité immense de chrétiens étaient présens; Florianus parut avec tous les ornemens de son rang militaire, et sa figure imposante et noble avait quelque chose de frappant, tous les yeux étaient fixés sur lui; la pitié, l'amour, la curiosité, l'admiration, le mécontentement, le triomphe, se peignaient sur tous les visages, d'après l'idée que chacun avait de lui. L'autel d'une divinité fut allumé sur une estrade élevée, le centurion en monta avec dignité les marches, le prêtre s'avança et lui présenta un encensoir et des parfums; mais, au lieu de le prendre, il le repoussa de la main, et se retournant du côté de la multitude, sur laquelle il dominait, il commença avec une voix haute et sonore à parler avec l'éloquence

la plus persuasive ; il fit sentir la nullité des Dieux de l'Olympe, et prononça avec onction et chaleur des louanges à l'Eternel : il parla du Sauveur des hommes avec le sentiment et la persuasion d'un apôtre, et comme s'il eût été immédiatement inspiré par l'un d'eux; il finit par attirer l'attention générale, en parlant de la mort qu'il allait souffrir avec joie pour une telle cause, et des récompenses qui attendaient ceux qui savent résister et persister. Sa noble attitude, son regard et son bras élevés vers le ciel, où l'on aurait dit qu'il voyait déjà les anges prêts à poser sur sa tête la couronne immortelle, ne s'effaceront jamais de mon esprit ni de mon cœur. Dès les premiers mots, le préfet lui avait ordonné de se taire; mais le peuple, entraîné par son éloquence et désirant de l'entendre, imposa à son tour silence au magistrat, et ton ami, sans se laisser déconcerter, continua son discours, en recommandant à ses frères la persévérance. Alors les prétoriens s'avancèrent

avec fureur, un tumulte horrible s'éleva; le préfet, hors de lui, craignant que sa victime ne lui fût enlevée, donna ordre de le mettre à mort. La garde se saisit du prisonnier; le peuple chercha, mais en vain, à le délivrer. Pour ne pas perdre de temps et ne laisser aucun moyen de le sauver, les soldats l'entraînèrent sur le pont, et le précipitèrent dans les eaux écumeuses et rapides de l'Anasus, considérablement augmentées par la fonte des neiges et d'abondantes pluies, et qui bientôt eurent englouti leur proie.

C'est ainsi qu'a fini la vie de ton excellent ami, constamment dévoué à la vertu et à notre sainte religion, et qui n'eut pas d'autre but dans ses derniers instans. Il quitta ce monde avec la conviction intime d'avoir donné un exemple salutaire, qui doit fortifier les ames faibles dans la persévérance à la vraie foi. Je n'ajouterai rien de plus; ce que je pourrais dire encore ne ferait qu'affaiblir l'impression que ce récit, aussi simple que véridique, doit produire sur ton

ame : il est heureux maintenant, et mille fois heureux ceux qui obtiendront une mort telle que la sienne !

Il paraît que dans les courts instans où il a vu Valérie, il lui a inspiré son noble courage, et relevé son ame abattue ; une espérance céleste brille dans son regard au travers de ses larmes. Théophanie est sans cesse avec elle. Adieu.

LETTRE XCIIIme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Laureacum, juin 304.

Je viens de passer des jours bien tristes, ma chère Junia ! Depuis que j'ai quitté Noricum, il ne s'est pas écoulé une seule semaine sans que j'aie été témoin, ou de la cruauté de nos persécuteurs, ou de la faiblesse et de l'égoïsme de lâches apostats, dont l'abominable conduite blessait profondément notre cœur ; il était déchiré aussi des tourmens que souffraient

ceux qui restaient fidèles : ainsi, de toute manière, nous avons vécu dans la douleur, et le plus triste évènement vient de nous frapper encore. Florianus, l'ami de Constantin, le vertueux amant de ma pauvre Valérie, est mort victime de la haine : il a été pour ses frères l'exemple le plus sublime, et pour la plus sensible des femmes un sujet de larmes éternelles. La copie d'une lettre d'Agathoclès à Constantin, qu'il m'a permis de faire pour toi, te mettra au fait de tout ce qui regarde celui que nous pleurons : mais il faut que je te parle de son amie, devenue à présent la mienne, et dont la triste situation m'occupe uniquement.

Elle n'apprit l'arrivée de son ami que par la nouvelle de son arrestation : son premier mouvement fut pour le bonheur de le sentir près d'elle : après trois années passées dans les regrets les plus amers, la Providence les réunissait dans le même lieu. Sûre de son innocence, ne lui connaissant aucun ennemi, elle n'é-

prouva d'abord nulle crainte; elle crut ne trouver aucune difficulté de pénétrer jusqu'à lui, et ce bienfait, pour lequel elle aurait sacrifié le reste de son existence, lui parut le plus grand que le ciel lui pût accorder. Je la vis heureuse pendant quelques instans; ils furent courts et chèrement payés. Elle apprit bientôt que le préfet avait donné les ordres les plus sévères pour que personne ne pût parler au prisonnier: il m'est impossible de te décrire l'état où fut alors Valérie, j'ai craint que sa vie ou sa raison ne succombassent à tout ce qu'elle éprouvait: amour brûlant, vénération exaltée, désir ardent, craintes mortelles, et la conviction, enfin, d'une éternelle séparation, agitaient tour à tour son cœur. Toute son activité, toutes ses démarches pour rendre la liberté à son ami, furent inutiles; elle ne parvint ni à gagner les gardiens, ni à tromper le préfet, et ne put même obtenir la permission de le voir en présence de témoins. Alors, un calme sombre remplaça sa vivacité, on

voyait qu'elle méditait un projet ; Dieu sait où cette jeune personne si douce, si timide, prit le courage, ou, pour mieux dire, la témérité de l'exécuter. Quoi qu'il en soit, elle entre un soir dans ma chambre, pâle, défigurée, fondant en larmes, et regardant de tous côtés pour s'assurer que nous étions seules ; elle se jeta dans mes bras, et me dit en poussent un cri douloureux : Je l'ai vu, je lui ai parlé. Ah ! Théophanie, laisse-moi mourir, car lui aussi doit mourir ! Je la calinai par les plus tendres caresses ; elle put me raconter ce qu'elle avait osé pour se faire ouvrir les portes de la prison. O Junia, représente-toi cette faible et tendre Valérie, telle que je te l'ai dépeinte : déguisée en homme, un poignard dans une main, une bourse pleine d'or dans l'autre, elle pénètre, au risque de sa vie, chez un des geoliers : Choisis, lui dit-elle en lui mettant la pointe du poignard sur la poitrine ; tu meurs à l'instant si tu me refuses de me laisser voir Florianus, et peu m'importe de te suivre

au tombeau : tout cet or est à toi si tu consens. Un courage si extraordinaire brillait dans ses yeux, animait son action, qu'elle en imposa à cet homme; il détourna le poignard, prit la bourse, et la conduisit à la prison en lui donnant deux heures pour y rester. — Dieu! quel moment, après trois ans et dans de telles circonstances! Elle était près du désespoir, mais l'esprit de Florianus la fortifia, la soutint, lui redonna des espérances pour une autre vie, si elles étaient perdues pour celle-ci. Si près de sa fin, il se crut permis de laisser encore une fois parler son cœur, de jouir encore une fois de la tendresse incomparable de sa jeune amie; il lui répéta pour la dernière fois ce qu'il s'était interdit pendant trois ans de prononcer, son amour sans borne, son malheur de l'avoir perdue, ses vœux ardens pour la revoir encore, et son bonheur qu'ils fussent exaucés, même dans un tel moment. Il lui fit jurer sur la sainte croix de ne pas attenter à sa propre vie, et d'attendre pour le rejoindre

dans les demeures célestes, le moment marqué par la bonté de Dieu. Il lui confia les secrets dont il était chargé; pendant le peu d'instans qu'il leur fut permis de rester ensemble, ils vidèrent jusqu'à la dernière goutte la coupe du malheur et celle aussi de la félicité, car ils s'étaient revus, et Valérie sentit ce triste bonheur dans toute sa plénitude. Le geolier vint la reprendre; Florianus n'était pas sans crainte que cet homme barbare ne la sacrifiât à sa sûreté, car il y allait de sa vie si Aquilanus avait su qu'il avait introduit quelqu'un auprès du prisonnier: une somme double de la première, lui fut promise si le *jeune homme* rentrait chez nous, et Florianus estima assez Agathoclès pour le charger de la payer. Enfin elle s'arracha de ses bras avec la persuasion de ne jamais le revoir, et ce fut dans cette disposition qu'elle arriva chez moi. Jamais je n'oublierai l'impression que j'ai ressentie de son récit; un sentiment d'horreur s'empara de moi à l'idée que je pourrais être dans

une telle situation, disant à mon Agathoclès le dernier adieu. Cette pensée s'empara de moi avec une telle force, qu'elle ne m'a plus quittée depuis lors; de temps en temps un frisson affreux me saisit, je crois voir mon bien aimé enchaîné, conduit au supplice, une sueur glacée couvre mon front, et je me sens prête à défaillir. Sans avoir le plus léger motif de crainte, mon imagination est frappée, et ces images terribles me suivent jusque dans mon sommeil : mes rêves, jadis si doux, et qui doublaient mon bonheur, ne sont plus qu'un tissu de malheurs les plus effrayans; ô ma Junia! pourvu que ce ne soit pas des pressentimens! Je n'ose en parler à Agathoclès, il n'y verrait que les visions d'une faible femme, mais je t'assure que j'ai plus d'une raison d'être en peine de l'avenir. La mort héroïque de Florianus, ses dernières exhortations aux chrétiens, l'effet merveilleux que l'on remarque déjà dans la conduite de nos frères, leur mépris pour cette vie, tout cela réuni a jeté

une étincelle dans l'ame d'Agathoclès, dont l'effet peut être terrible, et déjà plus d'une fois son admiration pour Florianus m'a paru tout près du désir de mourir comme lui.

Le jour de sa mort, je l'ai vu pour la première et pour la dernière fois; le cortége passa devant notre maison avec une grande solennité; il marchait à côté du préfet, sans être enchaîné et décoré des marques de sa dignité. Dans la maturité de l'âge, mais plein de force et de vigueur, sa figure était belle, imposante et noble; ses yeux brillaient du sentiment de sa propre valeur : il les portait tantôt sur la foule qui les accompagnait, tantôt sur ceux qui étaient autour de lui, avec qui il paraissait s'entretenir de choses indifférentes. Une couple de fois je le vis élever son regard vers le ciel, et à l'instant même il prenait une expression divine, qui me persuada qu'il se regardait déjà comme un de ses habitans, et qu'il allait sacrifier sa vie à sa conviction, et je ne me trompais pas; mais je

compris à merveille en le voyant, que, malgré son âge, il eût inspiré une aussi forte passion dans un cœur tel que celui de Valérie.

Peu de temps après, Agathoclès, témoin de cet affreux et cependant beau spectacle, rentra et m'apprit qu'il venait de périr dans les flots de l'Anasus. Je voulus courir auprès de la malheureuse Valérie et je ne pus la trouver. Dès que le préfet fut rentré dans son palais, elle y alla, et son or obtint ce qu'il refusait à ses supplications, la permission de chercher les restes de son ami dans l'Anasus, et de lui rendre les honneurs de la sépulture.

La rivière, considérablement accrue par les pluies, s'était élevée à une très-grande hauteur, entraînant tout ce qui se trouvait sur son passage; aucun batelier ne voulait se risquer sur ces eaux en tourmente; mais tout n'est-il pas possible à l'amour et à l'or? La promesse d'une grande récompense lui procura deux hommes; elle entra elle-même dans la

nacelle : ils forcèrent les ondes écumantes et trouvèrent bientôt près du pont le corps de Florianus accroché par ses vêtemens à des broussailles. Lorsque les hommes le déposèrent dans le bateau aux pieds de Valérie, elle ne versa pas une larme, aucun soupir même ne vint soulager ce cœur oppressé et serré par une douleur si violente : elle le fit déposer chez ses parens et resta deux jours à côté de lui dans le même état d'une espèce de stupeur, jusqu'au moment où quelques chrétiens vinrent rendre les derniers devoirs au saint martyr de notre religion. Depuis l'entrevue qu'elle eut avec lui, Valérie, d'après les ordres de son ami, avait cherché et trouvé un site convenable à cet effet. Non loin de Laureacum s'élèvent différentes collines ombragées par des bois taillis; derrière une de ces hauteurs elle avait découvert une vallée tranquille où serpentait une source d'eau limpide et pure comme la vie du défunt : c'était là qu'elle avait résolu de l'enterrer secrètement. Cette source pré-

cieuse dans une contrée où il y en a peu la décida au choix de ce lieu : elle voulut qu'il pût encore répandre sa bénédiction, même après des siècles, sur ceux qui viendraient le visiter au lieu de son repos, et que le pélerin qui viendrait prier sur sa tombe pût se désaltérer et se rafraîchir.

Elle accompagna les restes de son ami dans ce lieu solitaire : les chrétiens qui l'accompagnaient, du nombre desquels était Agathoclès, le rendirent à la terre en l'arrosant de leurs larmes. Lorsque la cérémonie fut achevée, et qu'une simple croix plantée sur le tombeau eut indiqué la place où reposait son bien-aimé, Valérie sortit de l'état d'exaltation où elle était depuis sa mort, et tout son courage l'abandonna : elle jeta des cris de désespoir, et tomba enfin évanouie sur la tombe. Les soins que l'on prit pour la ranimer furent sans effet, on la rapporta à Laureacum dans cet état d'insensibilité : elle revint à elle, mais avec une fièvre ardente accompagnée de délire. Une maladie qui nous fit croire à tous que bientôt

elle serait réunie à son ami, plongèrent ses parens et ses amis dans une profonde affliction. Peu à peu cependant la jeunesse fut la plus forte et dissipa cet orage : elle fut rendue à la vie ; sa santé se remet, mais son cœur ne guérira jamais, et je l'aime assez pour la plaindre de vivre encore. Elle est beaucoup avec nous, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour adoucir ses peines : mais que peut l'amitié sur un tel chagrin et sur une personne telle que Valérie ? Je suis persuadée, Junia, que survivre à ce qu'on aime uniquement, est la plus affreuse peine que l'ame humaine puisse éprouver : j'en fus bien près moi-même lors de la blessure d'Agathoclès, et je crus ou plutôt j'espérai bien n'y pas survivre. Prie Dieu que j'en sois désormais à l'abri et que j'expire avant lui : il a plus de force que moi pour supporter un tel malheur. — Mais que fais-je ? il n'est pas bon de se laisser abattre par des craintes imaginaires pour l'avenir, tandis que les maux présens exigent tout

notre courage pour soutenir nos frères malheureux et persécutés. Puisse la paix reposer sur ma Junia!

Saint Florian est une des images les plus révérées en Autriche, près de Enns, autrefois Laureacum : toute l'histoire ci-dessus est confirmée par la légende. Non loin de la place où, d'après la tradition, le corps du saint repose, se voit actuellement le couvent des chanoines de Saint-Florian. Au pied des monticules coule une source d'une eau renommée par sa salubrité, la seule qui existe dans les environs. Le couvent est remarquable par sa belle architecture, mais plus encore par son respectable chef, homme distingué sous tous les rapports, et dont les antiques vertus et la piété éclairée retracent l'image du saint ami de Constantin, qui donna son nom à ce chapitre. [*Note de l'Auteur.*]

LETTRE XCIV^me.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Laureacum, août 304.

Depuis le bonheur que j'eus en te revoyant à Athènes, cher Phocion, une

chaîne d'évènemens aussi importans que fâcheux n'ont cessé de traverser mes jours : les lettres que je t'ai écrites, quoiqu'assez rares, t'auront instruit suffisamment de ma situation; je n'ai donc rien de nouveau à t'apprendre, elle est encore la même exactement, et je ne vois pas quand et comment elle pourra changer : j'ai dans ce pays beaucoup à faire et à préparer pour Constantin et pour mes frères. Peut-être que l'époque des grands évènemens et d'une réforme générale, est plus prochaine que nous ne le croyons. Dioclétien est encore malade à Salone, où Constantin le soigne avec un amour vraiment filial. Galérius augmente journellement ses forces, soit en secret, soit ouvertement. Il est impossible à Constantin d'en faire autant dans les circonstances où il se trouve, sans exciter des soupçons, n'étant que le fils d'un César et non pas César lui-même; il faut donc agir pour lui en silence, et tout doit être préparé par son père et ses amis : on a déjà fait beaucoup, mais notre

tâche n'est rien moins qu'achevée, et j'espère qu'il en résultera un bien infini pour le bonheur de l'humanité.

Toi, mon ami, tu n'entres pas dans nos idées, tu penses différemment; je ne chercherai point à combattre tes opinions, moins encore à les juger, mais je sens que mon cœur se soulage en te détaillant les motifs qui me font agir, et en l'ouvrant en entier au sage instituteur de ma jeunesse. Tu es convenu, dans tes lettres, qu'une religion est en général nécessaire à l'homme, et que cette nécessité est fondée en quelque sorte sur sa nature, parce que, même dans un état d'ignorance complète, il montre des principes contraires à son bonheur. Mais toi, tu ne laisses qu'à l'esprit le soin de chercher le Dieu créateur de tout ce qui existe, celui qui tient la foudre et les vents dans sa main, qui donne à ses créatures tout ce qui est nécessaire à leur existence; tu es persuadé que les notions que la simple raison suggère par la contemplation de la

nature, suffisent pour donner à l'homme l'idée d'un Être supérieur, et d'une continuation d'existence après la mort, et par conséquent pour l'amener au degré de culture nécessaire à son bonheur et à sa moralité, et que toute autre révélation est pour le moins inutile.

Je ne parlerai point de cette hypothèse, puisque l'histoire ancienne ou moderne ne nous offre aucun exemple d'un peuple qui se soit contenté d'une religion de cette espèce, je te prie seulement d'observer combien, dans une nation qui se dit policée, vertueuse, instruite, est petit le nombre de ceux dont l'ame est assez élevée, pour n'avoir besoin que de leur propre conscience, pour être, avec ce seul et faible secours, non seulement entraînés d'abord au bien, mais pour y persister constamment. Et ne serait-ce pas un rêve que d'espérer de voir arriver l'humanité entière à un si haut point de culture?

Est-ce que les hommes, même dans une république platonique, ne seraient

pas soumis et abandonnés aux erreurs des sens et des passions, aux illusions de l'amour propre et des vaines recherches, à l'influence et à la puissance des élémens, et aux révolutions de la nature ? Que peuvent les systèmes des philosophes contre le pouvoir du malheur ? que peut la raison, si souvent égarée, qui ne possède que des suppositions sur les points les plus importans, contre la force terrible du doute, lorsqu'il a commencé à saper par les fondemens la tranquillité de notre ame ?

O Phocion ! pense à toi-même, à ton sort.... ma main tremblerait en rouvrant une ancienne blessure, qui peut-être saigne encore : pense-s-y bien, et lorsque tu désires que le genre humain se perfectionne seulement par la raison et les sophismes, rappelle-toi l'heure fatale où le Destin s'appesantit sur toi et déchira ton cœur : ah ! combien les systêmes des philosophes furent insuffisans pour te rendre le calme ! ce fut alors que le doute cruel s'empara de ton es-

prit, parce qu'il était assez éclairé pour reconnaître le vide et la nullité de tout ce que tu avais respecté, et que tu ne trouvas rien à mettre à la place.

Non, Phocion, non, cela n'est pas possible. Cette créature faible, impuissante, soumise à tant de maux, à tant d'erreurs, ne peut pas avoir reçu de la Providence le soin de pourvoir seule à son bonheur et à sa tranquillité. Pense à toutes les sectes qui se succédèrent l'une à l'autre, renversant tour-à-tour celle qui venait de lever la tête, et paraissant ainsi désavouer authentiquement ce que les siècles précédens avaient inventé et regardé comme sacré. Pense aux assemblées du Sénat, à chaque rassemblement entre des hommes, quelque petit qu'il soit, où chacun défend sa croyance par des axiomes puissans, où chacun se vante d'avoir la sagesse et la raison de son côté : serait-ce donc au milieu de tant d'avis opposés, que nous devons chercher et trouver ce qui est si nécessaire à notre tranquillité?

Non, Phocion, il y a quelque chose de plus sûr pour nous conduire à la vérité, et que Dieu a donné à tous les hommes, aux sauvages aussi bien qu'à l'habitant fortuné des superbes cités de l'Asie, à Caligula, à Néron aussi bien qu'à Socrate, s'ils avaient voulu l'écouter: il ne diffère chez les hommes que par l'éducation et les habitudes qui l'étouffent ou le développent; en un mot c'est le sentiment, ou, pour me servir d'une expression métaphysique, c'est le cœur, siége de nos sensations et de notre volonté. Les mortels, en eux-mêmes, sont tous égaux, tous fuient le mal et cherchent le plaisir, tous ont le désir du bonheur et de la tranquillité: tels que les eaux qui tendent toujours à revenir à leur niveau, malgré les obstacles qu'elles rencontrent, tous aiment et haïssent de la même manière, seulement avec la différence que les uns s'y livrent ouvertement, les autres en secret; les uns avec véhémence, d'autres avec faiblesse, d'après les mœurs et le

degré de civilisation qu'ils ont atteint ; mais personne ne trouve autour de soi sur la terre de quoi remplir uniquement son cœur, et lui donner ce bonheur constant après lequel il soupire. Oui, Dieu a gravé ainsi dans le cœur de tous les hommes le vrai principe de la religion en nous donnant l'amour et le désir du bonheur. Nous devons chercher Dieu par la pensée, et croire en lui avec une foi agissante et vive, quoiqu'il ne se montre à nous que par des moyens spirituels et hors de la portée de notre faible intelligence ; la raison ne doit aider qu'à confirmer par l'expérience ce que notre sentiment intérieur nous dit : notre foi consiste dans l'immortalité de notre ame, dans la conviction de l'existence d'un Dieu créateur et puissant, dont la bonté paternelle n'est jamais en défaut, et qui destine des récompenses à l'accomplissement de nos devoirs les plus doux, comme aux sacrifices les plus pénibles, et dans l'amour que nous devons avoir pour notre prochain. Il faut

convenir que tous ces dogmes ne sont pas les résultats d'une recherche subtile, mais celui d'un sentiment vif, d'une conviction intime qu'aucune théorie ne saurait ébranler, parce qu'elle émane de Dieu même, qui l'a gravé dans notre cœur.

Lorsque le printemps donne aux chrétiens le ravissant spectacle du réveil de la nature, qu'elle se relève de son long sommeil d'hiver dans toute sa parure, que tout renaît à la vie, il n'est point entraîné par la sensualité, il n'éprouve point une impulsion coupable, il ne célèbre pas les fêtes de la veillée de Vénus par des chants et des danses voluptueuses; mais la renaissance de la nature lui donne l'idée de celle qui l'attend au-delà du tombeau; l'immortalité se présente à lui, comme les premiers rayons du soleil s'élevant derrière les montagnes, et dans tout ce qui le ranime il sent la présence de son auguste maître; chaque nouveau printemps réveille dans son cœur la force et l'espérance; sa foi en devient plus vive par les exemples

sans nombre qu'il a sous les yeux, et les argumens de sa raison viennent alors confirmer la voix de son cœur.

Je pourrais te donner encore bien d'autres preuves renfermées dans nos saints mystères, si un tel sujet n'était pas trop étendu pour une lettre. Si je ne réussis pas entièrement à te convaincre, je désire au moins te montrer les motifs et les principes qui me font agir, afin que si je succombe dans mes travaux, ton amitié puisse au moins me donner le témoignage que ma volonté était bonne. Adieu; puisse la céleste lumière éclairer aussi un jour et ton esprit et ton cœur!

LETTRE XCV^me.

VALÉRIE A THÉOPHANIE.

Byzance, octobre 304.

On m'a séparée de toi, Théophanie, de la seule personne au monde qui comprenne mes sentimens, pour m'amener

dans les bras d'un père qui ne m'a jamais vue, et que je n'appris à connaître que par le redoutable effet de sa puissance, qui détruisit pour toujours mon bonheur.

Je t'écris dans ce moment pour tâcher de calmer mon extrême émotion. L'Empereur, après avoir passé plusieurs mois à Salone, où sa santé s'est faiblement remise, est enfin arrivé hier ici, où l'on m'avait traînée pour l'attendre, loin des lieux qui renferment tout ce que j'ai de plus cher. Je dois lui être présentée demain : un mélange de sentimens contraires remplit mon cœur.... Ah! Théophanie, oserai-je t'avouer que la crainte, et même la répugnance sont les plus prononcés.

Pourquoi ? oh ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissée dans mon heureuse obscurité et dans mon île chérie ? Retenu par un doux lien, il vivrait encore.... et moi.... quelle mortelle eût jamais été plus fortunée ? Patrie révérée dont tout me rappelle la verdure si fraîche, les eaux

si limpides, et ces brouillards légers voilant par mille formes bizarres l'éclat trop vif du soleil qui dévore ces contrées : pourquoi vous ai-je quitté rivages adorés de la Tamise ? Là, j'étais si heureuse ! ici, tout pour moi est triste et sombre. A quoi me sert d'être fille d'un empereur ? à quoi me sert la splendeur du ciel de l'Asie ? Je veux vivre sous un ciel couvert de nuages, sous l'ombre d'immenses forêts, là où un seul être changea pour moi en paradis la nature entière, dans cette simple maison, sans ornemens, sans luxe, dont sa présence faisait un temple, où j'étais aimée, où j'aimai de toutes mes facultés, où mon ame entière attachée à ses lèvres n'eut plus de pensées que les siennes, et mon cœur plus d'autre sentiment que ceux qu'il m'inspirait. Si je ne dois plus vous revoir, lieux chéris, pleins de souvenirs, ah ! du moins qu'on me laisse vivre auprès de la colline où il dort sous le gazon ; c'est là qu'est ma patrie, nulle part le monde ne m'en offre une.

Ah! Théophanie, j'étais autrefois bien heureuse; personne que toi, peut-être, ne peut se faire une idée de la félicité dont je jouissais près de lui; tout en moi était harmonie, paix et jouissance pure : telles étaient mes sensations. — Tu me comprends, n'est-ce pas? Tu sens comme moi ce que je ne puis expliquer.... Mais non, cette faculté ne t'est pas donnée; tu ne peux aimer Agathoclès comme j'aimais Florianus; il ne fut pas ton instituteur, tout ce que tu es n'est pas son ouvrage; ce n'est pas lui qui t'éclaira d'une céleste lumière, ce n'est pas sa bouche qui te dévoila les mystères du salut éternel, son esprit ne t'a pas ouvert les portes du ciel, et à présent.... Adieu, Théophanie, je n'ai plus rien à ajouter, car je n'ai plus rien à espérer ni à penser; ma vie, mon existence morale a cessé avec la sienne.

Deux jours plus tard.

L'HEURE tant redoutée est passée, et je respire plus librement. O nature! ô

religion ! quelle puissance sur la terre égale la vôtre? *O mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Un jour, à Eboracum, j'étais assise à côté de Florianus, écoutant le récit du pardon de nos péchés; ses yeux répandaient un feu divin qui pénétrait dans mon ame. Lorsqu'il en fut à la mort si touchante de notre Sauveur, et qu'il répéta ces paroles si sublimes : *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, l'expression de sa figure, le son de sa voix, avaient quelque chose d'inspiré qui me saisit involontairement, et me rendit présent tout ce qu'il venait de me peindre; je voyais, je sentais que lui aussi saurait pardonner. Tremblante d'amour, enflammée de piété, je me levai; il m'empêcha de tomber à ses pieds, mais je m'emparai d sa main, je la pressai de mes lèvres, je la serrai contre mon cœur : « O mon maître ! ô mon guide ! lui dis-je à voix basse, pardonne à ta pauvre Valérie, elle t'aime plus que sa vie, plus que tout... »

O Théophanie, avec quelle tendresse il reçut cet aveu échappé à mon cœur! avec quelle force il me fit sentir que Dieu seul et son fils mort pour nous devaient être aimés par-dessus tout! — O Théophanie! et c'est d'un tel homme dont j'ai été aimée, c'est un tel homme que j'ai perdu!

Avant-hier, je ne discontinuai pas de m'humilier devant Dieu, et de lui demander un cœur filial et de la patience pour soutenir l'épreuve qui m'attendait. Fatiguée, inondée de larmes, je parvins vers le matin à fermer les yeux : un rêve agréable, le premier de ce genre que j'aie fait depuis sa mort vint sécher mes paupières ; je le vis comme s'il était encore vivant, et tel que je le voyais en Bretagne. J'éprouvai une de ces sensations singulières qui n'appartiennent qu'aux songes ; j'avais cependant la conviction qu'il était mort, et je n'en éprouvai pas moins la joie la plus pure et la plus douce, de le voir ainsi devant moi, mêlée cependant d'une sorte de

crainte. Je courus dans ses bras, tremblant que ce ne fût qu'une illusion; mais ce n'était point une ombre, c'était bien lui-même. Il me serra sur son cœur, j'en sentais les battemens; il m'entourait de sa main droite, il éleva la gauche au ciel, et de cette même voix inspirée qui me fit tant d'impression à Eboracum, et qui retentit encore dans mon ame, il prononça ces divines paroles : *O mon père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* En finissant, je vis sa figure, comme brillante de gloire, se dissiper insensiblement, et n'être plus qu'une lueur éclatante. Pénétrée profondément de cette espèce de vision, je me réveillai, et long-temps après j'en conservai encore l'impression. Mes larmes coulèrent par torrens sur la perte de mon ami. Lorsque tout-à-coup je pensai à l'entrevue du lendemain, à cet homme redoutable que je devais nommer mon père, à tout ce que j'avais souffert par lui, à ce que je souffrirais peut-être encore, la voix divine de Florianus se fit

entendre encore une fois à mon cœur, en répétant les paroles de notre Sauveur. Au même instant, le voile tomba de mes yeux, et je me trouvai comme métamorphosée; je pouvais pardonner, excuser; je sentais même la faculté d'aimer celui qui jusqu'ici m'a fait trembler. L'Empereur ne connaissait point mes relations, mes penchans lorsqu'il me fit sortir de Bretagne; il avait mon bonheur à cœur; il a cru me rendre heureuse: hélas! il y a si peu de monde qui sache rendre heureux les autres à leur manière! L'homme prend volontiers ses souhaits pour règle générale, et s'il avait connu les miens, combien ils auraient paru chétifs et misérables, à lui dont dépend le bonheur du monde entier! une cabane, et y voir quelquefois Florianus, m'aurait suffi.

C'est là ce que je pensais, ou plutôt c'est ainsi que l'ange qui m'était apparu avait disposé mes esprits, en prononçant ces paroles sublimes. Oui, Théophanie, il fut, il est encore mon ange tutélaire;

pour me conduire sur le chemin du salut, il prit la figure de mon ami, il est retourné aux cieux, où je le retrouverai, si je suis digne de le suivre. Oh! laisse-moi cet espoir consolant; lui seul peut me soutenir et me donner la force de remplir mes devoirs. Dès que mes idées eurent pris ce cours, je me sentis soulagée; avec une entière soumission, je dirais même avec une agréable impatience de voir enfin celui à qui je tenais par des liens si sacrés, je me laissai couvrir de pierreries et d'étoffes magnifiques qu'il m'avait envoyées, et je suivis mon conducteur. Elevée dans l'obscurité et la retraite, éloignée de tout ce qui pouvait me donner une juste idée des grandeurs de ce monde, je me les étais figurées comme au-dessus de mon imagination. Lorsque plus tard mon sort fut si cruellement traversé, et que je fus lancée si fort malgré moi hors de ma sphère tranquille, il se joignit un sentiment de crainte à l'idée que je me formais des souverains de la terre, qui

me paraissaient autant de juges sévères et redoutables. O Théophanie ! quelle différence entre la réalité et ces images trompeuses de mon imagination ! Sur un lit de repos magnifique, était couché un vieillard, décrépit par les maux plus que par les années ; son attitude accablée, son regard éteint, son visage sillonné par la souffrance, ne laissaient pas imaginer que ce fût le souverain de tant de milliers d'hommes : il est vrai que la pourpre enveloppait ses membres tremblans et décharnés, mais il semblait que l'on n'en voyait que mieux la faiblesse humaine. Est-ce donc là le maître de la terre ? me demandai-je à moi-même ; ô Providence ! que sont les rois devant ton trône éternel ? Un sentiment que je ne pus définir, succéda rapidement à celui-là ; ce n'était plus la crainte, c'était la plus tendre pitié, c'était la voix de la nature ; mes yeux se remplirent de larmes, et j'avançai quelques pas. Il se releva à l'aide de deux personnes qui étaient à côté de lui, et il me tendit la main. « Viens, mon enfant,

me dit-il doucement; approche, Valérie, pour que je puisse te voir à mon aise. Le son de voix doux et paternel que j'entendais pour la première fois, écarta le reste d'embarras que j'avais encore; je courus à lui, je tombai à ses genoux, et je pressai fortement sa main sur mes lèvres; j'étais trop émue pour pouvoir parler : mon père paraissait l'être aussi, mais bientôt après il se remit, et m'ordonna de me lever. Il me regarda alors attentivement, et dit à un jeune homme d'une figure charmante, qui était à côté de lui, de lui donner quelque chose qui était sur une table : c'était un portrait, et vraisemblablement celui de ma mère, que je ne connus jamais et à qui j'ai coûté la vie; cette idée me saisit, et mes pleurs recommencèrent. Il regardait alternativement mes traits et le portrait, et paraissait aussi fort ému. Un de ceux qui le soignaient me fit un signe; je compris que je devais me faire violence, parce qu'une trop grande émotion pourrait être nuisible au malade; je fus donc

obligée de faire rentrer mes larmes dans mon cœur. Mon père posa le portrait, et me questionna avec bonté sur les particularités de ma vie, et avec un ménagement que je n'oublierai jamais, évitant avec soin tout ce qui pouvait me rappeler mon malheur. Enfin, il me présenta d'une manière significative le beau jeune homme comme mon compatriote, en me disant que c'était le prince Constantin; ah! je l'avais présumé d'avance, et j'avais désiré de ne pas me tromper. Dès-lors, je fus plus à mon aise, je trouvais sur cette terre encore un cœur que j'intéressais sûrement, qui me comprendrait, dont tous les sentimens sont à l'unisson des miens; non, l'amie, l'élève de Florianus, ne peut pas être indifférente à Constantin.

C'est ainsi que finit cette première entrevue avec mon père, et bien mieux que je ne l'avais espéré. Je dois à présent, d'après ses ordres, me rendre tous les jours chez lui, aussi long-temps qu'il restera à Byzance, le suivre ensuite à

Nicomédie, et ne plus le quitter. Adieu, Théophanie, je vais me préparer pour aller à la cour : la fille d'un Empereur ne peut pas, comme l'heureuse fille d'un simple particulier, se jeter dans les bras de son père sans autre préparation.

LETTRE XCVI[me].

CONSTANTIN À AGATHOCLÈS.

Nicomédie, mars 305.

Après un voyage aussi long que désagréable, je suis enfin arrivé ici avec Auguste, il y a quelques semaines; son état est inquiétant, quoique sans danger pour le moment. Ses médecins, ou plutôt son médecin, le même que Galérius lui a cédé, a déclaré qu'il n'y avait qu'une vie tranquille, éloignée de toutes les affaires, qui pût le rétablir. Je ne décide point s'il a puisé cette assurance dans la profondeur de son savoir, ou dans la politique de Galérius. Ce dernier nous a

suivi depuis Smyrne, pour ne pas perdre un instant, être présent par-tout, et donner à ses actions, comme à ses paroles, une apparence de certitude qui en impose; il a annoncé à la cour de Milan les mauvaises nouvelles de la santé de Dioclétien, et Maximien soutient, avec ce dernier, une correspondance habituelle. Salone n'est pas inutilement arrangé avec une pompe royale, j'en ai la conviction; sa situation entre des pentes douces, proche de la mer, en a fait, sans contredit, l'endroit le plus délicieux de toute la Dalmatie. Dioclétien a montré la prédilection la plus prononcée pour ce séjour, et il a pressé, autant que sa situation le lui a permis, l'achèvement du palais, qui a tout-à-fait le caractère d'une retraite paisible où l'on veut se retirer après les orages et les fatigues d'une vie utile et glorieuse. Je vois tout ce qui va arriver, comme si une voix intérieure me le disait : Dioclétien va déposer les rênes du gouvernement, soit par sa propre volonté, soit à demi

forcé par les circonstances : il dira que c'est par philosophie et pour vivre plus tranquille ; mais cet astre si glorieux pendant tant d'années ne veut pas que l'Univers voie son couchant moins brillant que son midi, et renoncer au sceptre du monde est encore un moyen d'étonner. Son gendre, Galérius, prendra le titre d'Auguste, et voudra gouverner bien plus despotiquement encore. Le bruit de cet évènement s'est répandu tout-à-coup de tous côtés ; des messagers ont été envoyés par-tout pour préparer sourdement les esprits à cette étrange nouvelle. Tout s'agite, tout est en fermentation ; l'ambition, la vanité, l'envie, semblables aux trois Furies, sortent de leurs antres ténébreux ; la curiosité se tourmente en suppositions, en attentes, et la foule oisive de la cour et de la ville s'en réjouit comme d'un spectacle intéressant qui doit lui procurer un passe-temps et des distractions. Depuis que ce bruit est devenu général, et que personne ne le désavoue, Galérius agit comme s'il

était déjà le seul maître; il pourrait bien se tromper cependant; le titre d'Empereur d'Orient ne renferme pas celui de souverain de la terre : tous les Augustes ne sont pas des Dioclétien; un génie tel que le sien avait en lui-même des droits incontestables, indépendans de toutes les circonstances; il est allé aussi loin qu'il est possible à un mortel; et l'on ne peut nier que la nature ne crée quelquefois, mais rarement, des ames privilégiées, faites pour guider, protéger, s'élever au-dessus de tout, vaincre tous les obstacles, et soumettre le monde entier à leur irrésistible empire: telle était celle de Dioclétien, mais tel n'est pas Galérius.

J'ai appris ce que mon père avait préparé en secret pour moi et les efforts inouis de ta fidèle amitié et de ton zèle sans exemple, par les lettres que Vipsarius de Laureacum m'a remises de sa part, et par les nouvelles verbales que la charmante Valérie m'a données comme un dernier legs de notre défunt ami.

J'ai vu cette intéressante personne à Byzance, au premier coup-d'œil j'ai reconnu une compatriote : une figure aussi svelte, un teint aussi blanc, des cheveux blonds, des yeux bleus caractérisent les beautés de ma patrie; tout annonce en elle une insulaire de la Bretagne, tout, jusqu'à cette expression de sensibilité profonde, et cette douce mélancolie, suite de ses malheurs. Elle est extrêmement malheureuse : la premiere prière qu'elle m'adressa comme à titre de frère, puisque nous avons eu le même instituteur, fut, lorsqu'elle aurait le bonheur de mourir, de faire transporter ses restes à Laureacum, et de les déposer auprès de ceux de notre cher et respecté Florianus; elle paraît n'avoir que cette seule idée et n'être susceptible d'aucune autre consolation. Sa présence, sa tristesse ont rouvert les blessures cruelles de mon cœur; je ne pouvais m'empêcher de chercher à la voir, à l'entretenir, et je sortais d'auprès d'elle si triste, si abattu, si dégoûté de la vie, que je sen-

tis enfin qu'il était absolument nécessaire de sortir de cet état, et de chasser de mon imagination les images douloureuses dont j'étais obsédé, et dont les funestes effets influaient sur ma conduite; je serais bientôt devenu incapable des grands objets qui doivent à présent m'occuper et fixer toute mon attention. Valérie, qui m'inspire autant d'estime et d'intérêt qu'elle le mérite, me rendra justice, j'espère, et ne croira pas que le souvenir de notre ami me soit moins cher et moins présent si j'évite les occasions d'en parler, ou si j'en parle avec un calme dont elle est si éloignée, et si je la vois plus rarement.

Il paraît que ses charmes et ses vertus ont entièrement gagné le cœur de son père; on dit qu'il veut la garder auprès de lui dans sa solitude de Salone, et que c'est d'après cette résolution qu'il l'a rapprochée de lui et l'a reconnue publiquement pour sa fille: c'est encore une nouvelle preuve que son plan de résigner l'empire est depuis long-temps dans son ame, et qu'il a tout arrangé en secret à

cet effet. C'est ainsi que l'homme sage et prudent nous donne un exemple que nous devons imiter; il faut aussi préparer lentement et mystérieusement ce qui doit décider notre sort et celui du monde entier. Les difficultés doivent exciter le zèle, nos puissans adversaires nous obligent à ouvrir les yeux et à déployer toutes les forces, toute l'activité, toute la sagesse dont nous sommes capables. Galérius n'est pas moins actif, je le sais très-bien, mais l'évènement montrera lequel aura pris les mesures les plus efficaces et les meilleurs moyens pour réussir.

La première fois que tu m'écriras, donne-moi des nouvelles des légions que mon père a en Bretage; plusieurs légions romaines se sont réunies dans les Gaules à celles du pays; elles sont à présent dispersées, mais on peut compter sur leur fidélité pour les rassembler, si cela devient nécessaire. Il faut penser à tout, ne rien laisser au hasard, et, en cas de malheur, nous assurer une honorable re-

traite qui n'ait rien de commun avec la fuite, et nous laisse le temps de reparaître avec de nouvelles forces. Mon séjour en Italie n'a pas été inutile. On travaille aussi dans l'Empire de Maximien, sous ses yeux et sans qu'il sans doute, au grand plan dont le succès doit changer la face du monde. Le Sénat de Rome n'est plus ce qu'il était jadis; depuis long-temps sa gloire a disparu : pourquoi devrions-nous, par faiblesse ou par ménagemens inutiles, conserver un ètat de choses qui n'est plus qu'une ombre, qui tombe de lui-même en décadence, et que l'esprit de sagesse a abandonné! L'empire de Rome est parvenu au point où il doit finir et renaître à une nouvelle vie, qu'il tombe et se relève bientôt glorieusement sous une autre forme, et qu'une nouvelle ère commence dans l'univers.

Mais pour détruire de fond en comble les anciennes habitudes, il faut absolument que le siége du gouvernement soit transféré ailleurs. Tes vues sur Byzance sont très-sages, j'ai réfléchi sur les lieux

mêmes à tout ce que tu m'as écrit sur ce sujet; aucune ville ne convient aussi bien que Byzance pour être la capitale du monde, par sa position; deux empires se touchent à peu près, et la mer offre des moyens assurés et faciles d'entretenir des relations avec le troisième, mais un empire..... une capitale.... un souverain..... un Dieu.... Agathoclès, tout doit se renouveler, rien ne doit rester de l'ancien ordre de choses; il ne faut laisser aux réfractaires ni objet de comparaison, ni point d'appui, ni aucune trace de ce qui existait avant ce bouleversement général. Etonnés, confondus, ils doivent d'abord contempler en silence cette nouvelle création, et lorsqu'ils seront revenus à eux-mêmes, l'ordre actuel sera si bien établi, qu'ils ne pourront plus espérer de le changer, et finiront par s'y accoutumer: ce n'est que de cette manière qu'on peut espérer d'étouffer le germe des malheurs passés, de changer les lois vacillantes, et les maux incalculables d'un pouvoir partagé. Dès

que la forme du gouvernement sera écrasée, viendra le tour du paganisme; ses autels et ses divinités mensongères seront renversés pour jamais, et un nouveau culte, celui du seul et vrai Dieu, celui des chrétiens, se répandra sur la terre épurée.

Tel est le tableau grand et sublime qui s'offre à mes yeux, et je crois de mon devoir le plus sacré d'employer toutes mes forces pour accomplir les desseins auxquels je suis appelé par l'Eternel. Adieu, mon ami.

LETTRE XCVIIme.

TIRIDATE A CONSTANTIN.

Armida ou Diarbekir, mars 305.

Les grands évènemens qui se préparent à Nicomédie, et qui peuvent avoir des suites importantes, m'ont engagé à me rendre en Bithynie, où je compte arriver dans huit jours.

La faveur et la puissance du césar Galérius ont jusqu'ici protégé et soutenu mes droits; il se peut que le futur Auguste conserve les mêmes intentions, mais il est possible aussi que la politique ou quelque autre motif l'indispose, et je crois qu'il est à propos, de toute manière, que je sois présent à la grande catastrophe qui changera peut-être la face de l'univers. Quoi qu'il en soit, je n'ai nul besoin, je crois, de te recommander les droits incontestables d'un prince sur le trône de ses ancêtres; ta façon de penser, ton équité et ton amitié me sont de sûrs garans que tu ne les méconnaîtras jamais, et que tu les respecteras. D'après cette certitude, je puis t'assurer avec sincérité, que je regarderais comme un bienfait du sort, si, au milieu des changemens qui vont arriver, tu obtenais une place qui te mît à même de soutenir l'Empire romain, et de lui assurer par ta sagesse la tranquillité dont il a joui sous le règne de Dioclétien.

Ma chère Calpurnie m'accompagne,

l'espoir de revoir sa famille et ses amis remplit son cœur de la plus douce joie. Nous sommes déjà à Armida, comme tu le verras par la date de ma lettre, et par conséquent sur les frontières de l'Empire. Du moment que Calpurnie et mon fils, qui est aussi avec moi, seront remis des fatigues du voyage, nous nous remettrons en route, et j'espère que, sous peu de jours, nous pourrons t'assurer, tous les deux, combien nous t'aimons.

LETTRE XCVIIIme.

AGATHOCLÈS A CONSTANTIN.

Laureacum, mars 305.

Un homme dont je connais la fidélité te remettra cette lettre; elle contient tout ce que tu désires savoir, et ce que ton père te fait dire. Tout est prêt, tu peux compter sur les légions gauloises, espagnoles et britanniques, que ton père a disposées en ta faveur. Je n'ai pas été

moins actif ici, à Naricum, dans la Pannonie et dans la Dace, et j'espère que tu seras content de moi. Les chrétiens sont liés à toi par la haine qu'ils ont pour leur persécuteur Galérius, et par le rapport d'opinions : le reste suit l'exemple de la multitude, et ils se fondent sur l'espoir de la réussite, ayant à leur tête un jeune héros dont les hauts faits aux plaines de Carraé, et dans les montagnes de l'Arménie, sont parvenus jusqu'à eux. Du moment que Dioclétien aura déposé la pourpre, et que Maximien, de force ou de gré, l'aura imité, ton père et Galérius seront Augustes, et toi, fils du César d'Occident, son légitime successeur : qu'importe que Galérius nomme pour le sien un Marcius Alpinus, qui, dans cette espérance, lui fait une cour servile? tu n'as rien à craindre; l'esprit du temps, qui penche insensiblement à rejeter le paganisme pour reconnaître une religion divine, est de ton côté; il combat pour toi avec force, il entraîne l'humanité entière dans

tes intérêts : les anciens usages résisteront vainement au pouvoir de la vérité, et à l'attrait qu'un changement a toujours sur la multitude. Oui, Constantin, le beau plan que nous avons si souvent médité ensemble s'accomplira, mon esprit s'arrête avec orgueil sur la pensée d'y avoir contribué ; mes peines, mon temps, ma vie même, je les sacrifierais avec joie, et rien ne me paraîtrait difficile pour en assurer la réussite.

Depuis que j'ai vu mourir le digne Florianus, la couronne du martyre est constamment présente à mon imagination, non pas celle qu'ou affronte souvent par un zèle mal entendu et par une fausse idée de la religion, mais une mort volontaire pour le bien de l'humanité, pour assurer, pour accélérer le grand ouvrage d'où dépend le sort à venir du monde entier, pour amener par ma fermeté, des ames au seigneur : voilà le genre de mort qui s'offre sans cesse à moi, comme le premier des bonheurs.

Tu sais comme j'aime ma Théophanie,

et tout ce que le fils qu'elle m'a donné doit être pour moi; tu connais quels sont mes principes et mes devoirs de père, tout ce que je pourrais te dire là-dessus, serait superflu; mon bonheur terrestre est attaché à ces deux êtres chéris, je suis assuré d'être heureux tant que je les conserverai, et sans eux, aucune grandeur, aucune puissance, fût-ce le sceptre du monde, ne pourrait toucher mon ame. Malgré la force de ces attachemens, je me suis examiné sévèrement dans mes heures de solitude, et aussi lorsque je serrais ma femme et mon enfant contre mon cœur : j'ai été forcé de sentir qu'il existe encore un plus grand bien que la vie même la plus heureuse, et que les sentimens les plus doux, et des devoirs plus sacrés, pour lesquels, s'il le fallait, je renoncerais à tout. Peut-être que je suis trop présomptueux, et malheur à moi si j'osais défier le sort de m'abattre; mais je crois que j'aurais le courage de sacrifier mon bonheur terrestre, si je voyais avec conviction l'uti-

lité de ce sacrifice ; je le crois, mais je prie la Providence de ne pas me mettre à une si rude épreuve. Ah ! Constantin, si j'y étais appelé, mon cœur se briserait en quittant ma Théophanie et mon fils, plutôt que par le coup mortel ; je n'ose me laisser aller au cours de ces idées. L'ame sensible de ma femme n'a que trop vu ce qui se passait dans la mienne lors de la mort de Florianus ; elle me comprend si bien qu'elle n'a besoin ni de paroles, ni de la plus légère allusion pour savoir ce qui se passe en moi ; nos cœurs sont de la même trempe, ils sont unis par un lien si fort et si serré, que l'un ne peut recevoir une impression sans que l'autre en soit averti au même instant. Cette parfaite ressemblance fait à présent notre plus grand bonheur, mais combien elle rendra malheureux celui qui sera appelé à survivre à l'autre!

Toi, mon Constantin, tu es assez heureux ou assez sage pour ne point connaître ces sensations. Appelé par la Providence à de hautes destinées, à

une place éminente, elle t'a doué de toutes les qualités propres à faire le bonheur de ceux qui dépendront de toi; j'en suis si persuadé, que je n'ai rien à te recommander que la prudence qui t'est si nécessaire pour voir et pour éviter les dangers qui te menacent, si Auguste est décidé à abdiquer; pense que ton plus grand ennemi sera maître absolu dans le pays que tu habites, que tu es encore son premier sujet, et qu'il aura en main tous les moyens que la haine, la vengeance et le pouvoir suprême lui donnent pour détruire tout ce qui peut s'opposer à ses desseins, et que rien ne lui sera sacré. Assure-toi d'un moyen de fuite, et dispose de moi et de tout ce qui m'appartient pour accomplir le vaste plan que nous avons formé. Adieu.

LETTRE XCIXme.

CONSTANTIN A AGATHOCLÈS.

Byzance, mars 305.

Tout est décidé, Dioclétien dépose la pourpre ; personne ne sait ce qui a pu l'engager à exécuter si promptement un plan dont sa mauvaise santé lui avait donné l'idée, mais que la moindre lueur de mieux lui faisait renvoyer. Galérius a de longs et fréquens entretiens avec lui, et sans doute il a su hâter cet évènement désiré. La curiosité, la crainte, l'espérance attirent ici beaucoup d'étrangers : le roi d'Arménie est arrivé depuis quelques jours avec sa Calpurnie, qui vient de lui donner un héritier. Je te préviens que s'il restait au fond de ton cœur la moindre étincelle d'un ancien attachement, tu dois t'armer de tout ton courage ; elle est plus belle encore sous son riche costume oriental, qui la rend éblouissante. Elle a eu l'art de fixer

le volage Tiridate, qui en paraît toujours plus enchanté; mais il ne voit pas sans des craintes bien fondées l'évènement qui se prépare. Que peut-on espérer de la faveur d'un homme tel que Galérius, qui est capable de sacrifier à ses intérêts ou à ses passions non seulement le bonheur d'un allié, mais celui de tout un Empire? Je vais prendre mes précautions, ton amitié fraternelle m'en impose le devoir; je suivrai tes conseils, et je puis te dire que tous mes arrangemens sont pris. Du moment où Dioclétien descend du trône et en remet les rènes à Galérius, Nicomédie n'est plus pour moi un asile assuré. Mais, je t'en prie, ne tarde pas à venir, il faut que tu sois présent à ce jour mémorable; tu resteras ici pour veiller à mes intérêts si ma sûreté personnelle exige que je quitte le voisinage de Galérius. Les lettres incluses contiennent toutes les mesures que tu auras à prendre pour moi sur ta route pour te rendre ici; je suivrai la même pour aller en Bretagne auprès de mon

père, qui m'en sollicite, et qui m'a préparé des affaires importantes. Je te conjure donc d'accélérer autant que possible ton départ de Laureacum pour venir à Nicomédie avec Théophanie et ton enfant; il me tarde de te revoir. Adieu.

LETTRE C^me.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Byzance, avril 305.

Me voici bien près de ma chère patrie, vis-à-vis de moi est la Bithynie, bientôt mes pieds en toucheront le sol, bientôt mes yeux verront les murs de Nicomédie, de cette ville où j'ai retrouvé mon Agathoclès et le bonheur. — Pourquoi donc ce saisissement douloureux que j'éprouve en y rentrant? Ah! j'y ai bien souffert, et peut-être suis-je appelée à y souffrir encore? Mon cœur est rempli d'angoisses sur l'évènement prochain de l'abdication de Dioclétien; Constantin nous mande

qu'il est fixé au premier de mai, et presse Agathoclès d'en être le témoin. Je ne puis penser sans frémir au plan aussi sublime que téméraire qu'il a conçu: le bonheur d'Agathoclès, et par conséquent le mien, dépend trop du sort de son ami pour que je puisse être tranquille; je vois dans le lointain des figures sombres et menaçantes, je sais que l'ambition et la vengeance fermentent en silence. —Dieu seul sait comment tout ceci se terminera, puisse-t-il écarter ces terribles images!

Ah que j'étais heureuse à Synthium! pourquoi n'ai-je pu y rester toujours doucement occupée de mes devoirs d'épouse et de mère? Je reconnais sans doute la beauté du but que Constantin et Agathoclès se sont proposé, j'admire leur persévérance, j'approuve leurs mesures, mais je crains que mon tranquille bonheur ne s'écroule au milieu de ce grand combat.

Une autre circonstance ajoute encore à mes inquiétudes; le moment approche

où, pour la seconde fois, je vais devenir mère, où je vais être entre la vie et la mort. Crois-tu que je serai aussi heureuse que je l'ai été ? Ce pauvre enfant qui n'a pas encore vu le jour, et celui qui ne sait pas encore parler, ne doivent-ils point perdre leur mère ? Me séparer d'eux et de leur père est la seule chose qui m'effraie. Non, Junia, il me semble que sans eux je ne puis pas même être heureuse dans l'éternité. Cependant si Dieu veut disposer de moi, je m'y soumets avec résignation, contente d'être sûre de ne pas survivre à mon Agathoclès; tu serais alors la mère de mes enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge où ils ne seront plus un embarras pour leur infortuné père. Une femme doit-elle se plaindre de mourir en donnant la vie à un citoyen, à un chrétien ? Et si c'est une fille, ô ma Junia ! élevée par toi, elle consolera un jour son père, elle lui tiendra lieu de sa Théophanie.... Je veux donc tâcher de voir arriver sans effroi l'instant marqué par la nature,

pourvu toutefois qu'il n'arrive pas au moment où mon Agathoclès courrait quelque danger où je ne pourrais le secourir : ô Dieu, éloigne-les de lui, je supporterai tout.

Adieu, ma chère Junia, je t'écrirai de Nicomédie incessamment et d'une manière détaillée. Notre voyage ressemble à une fuite, tant il est précipité. On vient de m'avertir que le vaisseau qui doit nous porter sur le rivage de Bithynie est au moment de mettre à la voile. Adieu encore une fois.

LETTRE CIme.

MARCIUS ALPINUS A SCRIBONIANUS.

Nicomédie, avril 305.

Les dez sont jetés, le Destin lève sa main redoutable sur la tête du plus dangereux ennemi de Galérius.... Mais point de métapohres, elles expriment mal les pensées qui se pressent en foule dans mon

esprit ; je veux te raconter avec clarté ce qui se passe ici. Le mois passé, Dioclétien, faiblement remis de sa maladie, s'est présenté pour la première fois au peuple, qui eut peine à le reconnaître; sa santé est entièrement détruite, ses forces l'ont abandonné, ce n'est plus que l'ombre du grand Dioclétien ; il reconnaît qu'il n'est plus propre aux affaires qui exigent des bras et un esprit vigoureux, et il est au moment d'abdiquer. Le monde ne verra dans ce spectacle que l'effet d'une profonde philosophie et une noble indifférence pour ce que les hommes estiment le plus, les biens et le pouvoir ; les uns craindront, les autres espéreront d'après le parti auquel ils sont attachés. Galérius triomphe, tous ses projets ont réussi et l'ouvrage de plusieurs années de peine et d'intrigues secrètes, est enfin parvenu à sa maturité, et ton ami Scribonianus touche enfin au but de ses désirs. Maximien abdiquera en même temps que Dioclétien ; le faible et sensible Constance n'est pas à craindre ;

Galérius reste donc seul maître du monde entier, et de nommer le successeur qui lui conviendra... si un seul homme, un seul, est mis de côté : sa naissance, et plus encore son orgueil et sa témérité en font un ennemi redoutable, quoiqu'il ait caché jusqu'ici ses prétentions et ses projets sous l'apparence du calme et de l'indifférence : il est très-fin, très-adroit, très-prudent, et cependant l'or et la corruption nous ont livré tous ses secrets ; il faut qu'il tombe si Galérius veut régner paisiblement, et il tombera puisqu'il est entre les mains d'un ennemi aussi puissant, qui sera dans peu de jours le souverain du monde. Constantin tombera, et avec lui jusqu'au dernier reste de la secte abominable qu'il protége ; toutes les mesures sont prises, il ne peut nous échapper. Il est temps à présent que tu agisses et que tu contribues aussi au plan dont nous recueillerons les fruits.

Nous savons positivement que l'on a fait en Calcédoine des préparatifs secrets pour le voyage, ou plutôt pour la fuite

de celui que Galérius veut et doit anéantir : un vaisseau qui s'y trouve, se tient prêt à mettre à la voile, et la maison d'un chrétien nommé Clément, chez lequel les chrétiens se rassemblent depuis l'édit lancé contre eux, doit lui servir d'asile jusqu'au moment de s'embarquer; nous savons encore qu'un nombre de chevaux sont toujours sellés dans les écuries de Constantin. Lorsqu'il en sera temps, je t'enverrai un messager en toute hâte pour te prévenir : toi, comme préfet de Calcédoine, tu feras entourer la maison où se forment des assemblées défendues, et tu arrêteras, sans distinction, tout ce qui s'y trouvera; tu paraîtras surpris d'y trouver un personnage aussi important, sans avoir l'air d'avoir appris son arrivée; et lorsqu'il te sommera de rendre la liberté au fils du César d'Occident, tu t'excuseras sur les ordres que tu as reçus d'arrêter tout ce qui serait dans cette maison; avec beaucoup d'égards et de respect, tu lui promettras d'envoyer un exprès à Nico-

médie pour faire part aux autorités d'un cas aussi extraordinaire, tu le feras en effet, et nous aurons soin du reste.... Non jamais il ne reverra ni la Bretagne ni le rivage de l'Europe. Conduis tout avec adresse : oh ! si son ami, mon ennemi mortel, l'odieux Agathoclès pouvait s'y rencontrer aussi ! si je pouvais assouvir ma vengeance contre celui qui m'a ravi la seule femme que j'aie aimée, et sur qui j'avais des droits par les peines qu'elle m'a données! s'il pouvait aussi tomber entre tes mains, compte alors doublement sur la reconnaissance du futur Auguste et du futur César. Ton ami pour la vie.

LETTRE CII^me^.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, 1er. mai 305.

Le grand évènement qui tenait le monde en suspens vient d'être terminé.

Ce matin, les habitans de Nicomédie, une quantité d'étrangers que la curiosité ou leur intérêt personnel avaient attirés, la cour entière, les prêtres, les militaires, les autorités, se sont réunis en grand costume sur une vaste plaine non loin de la ville; on avait arrangé une place pour Augusta, l'épouse de César, pour sa fille, pour moi, et les principales femmes de la ville, d'où nous pouvions tout voir sans être incommodées de la foule. Le premier objet qui frappa mes yeux fut Théophanie et une jeune personne à ses côtés, charmante malgré sa pâleur; c'est une fille naturelle de Dioclétien, qu'il a reconnue et qu'on nomme Valérie. Théophanie et moi nous nous saluâmes comme d'anciennes connaissances; elle était, tout comme moi, impatiente de ce qui allait arriver; mais, suivant son habitude, elle prenait tout au tragique, et ne voyait que malheur dans l'avenir. Comment peut-elle ainsi s'abandonner à la tristesse, elle si heureuse, la compagne

d'Agathoclès, à qui elle a donné un fils, qui a un an et demi, et elle est très-proche de devenir mère une seconde fois? Pendant que nous parlions ensemble de nos enfans, le char d'Auguste arrivait lentement, accompagné d'une multitude de cavaliers; Galérius, Constantin, Tiridate, Agathoclès étaient du nombre. Je n'avais pas vu le dernier depuis près de deux ans, je suis mariée suivant les vœux de mon cœur, et cependant je le sentis battre plus fortement lorsque je le vis s'avancer sur un superbe coursier, descendre assez près de nous, et nous saluer en allant prendre la place qui lui était assignée. Quand je rencontrai ses regards attachés sur moi avec ce sourire qui l'embellit si fort, les dernières années de ma vie s'effacèrent de ma pensée, j'allais me croire à Rome; mais il regarda aussi Théophanie avec tendresse, et lui fit de la main un signe amical; mais Tiridate était près de lui, il fallut bien revenir à Nicomédie et à Ecbatane. Quel pou-

voir cet homme aurait eu sur mon cœur ! mais il l'a dédaigné, et je l'ai donné à un autre, qui en sent mieux le prix.

Cependant le char d'Auguste arriva à la tribune préparée pour lui, soutenu par deux licteurs ; il monta les marches avec peine, puis il tint au peuple un discours composé avec art ; il rappela les bienfaits multipliés dont il l'avait fait jouir depuis le commencement de son règne, la paix qu'il avait assurée pendant tant d'années, puis le triomphe remporté sur les Perses ; il s'arrêta plusieurs fois, je ne sais si c'était par faiblesse ou pour voir l'effet de sa harangue. Elle n'en fit aucun, pas une voix ne se fit entendre pour le remercier et lui demander de les gouverner encore ; personne ne paraissait avoir d'autre intérêt que celui de la curiosité. Enfin il vint à parler de sa mauvaise santé, et de l'impossibilité où il se trouvait de supporter les grandes occupations dont il était chargé ; il fit connaître son projet de se retirer et de remettre les rênes du gouvernement à

un bras plus vigoureux. — Il s'arrêta encore. — Même silence. Alors il appela Galérius et le présenta au peuple comme Auguste ; en même temps il ôta son manteau de pourpre, il en revêtit le nouvel empereur et quitta la tribune. Tout-à-coup des acclamations de joie se firent entendre, mais elles ne furent pas générales, et on ne put juger si c'était l'abdication ou le choix du successeur. Galérius se mit à l'instant même à la place de Dioclétien, celui-ci remonta sur son char avec sa fille ; ils se rendirent avec rapidité à la ville, où tout était prêt pour aller à Salone.

C'est ainsi qu'a fini le beau règne de Dioclétien, et je dois avouer que cette dernière scène n'a pas augmenté mon estime pour le genre humain : en général j'ai fait plusieurs expériences très-fâcheuses dans ce genre depuis que le sort m'a appelée à être l'épouse d'un roi, et mes idées sur les hommes sont devenues plus justes et mieux fondées.... Que la plupart sont méprisables ! par

quels indignes motifs ils sont conduits ! Ne serais-je pas plus heureuse si je n'avais pas eu l'occasion de reconnaître ces tristes vérités? Il y a cependant des états mitoyens, également éloignés des vices des grands et de ceux de la populace, où, dans une heureuse médiocrité, on peut perfectionner son être et acquérir des vertus. Tel aurait été mon sort si j'avais été l'épouse de...... d'un simple particulier dont l'ame élevée aurait agrandi la mienne, et développé mes facultés morales. — Je ne suis pas malheureuse; mais puis-je empêcher que des souvenirs ne viennent déposer quelques fleurs fanées à côté de ma couronne, et me donnent une tristesse qu'il ne dépend pas de moi de surmonter ? — Je suis heureuse, mais combien Théophanie l'est plus encore! Adieu, mon frère.

LETTRE CIII^me.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, 2 mai 305.

Le grand évènement est arrivé : hier matin, Dioclétieu a renoncé publiquement et solennellement au pouvoir ; il a décoré Galérius de la pourpre, et Constantin est parti d'ici la nuit passée ; il ne pouvait quitter plus tôt sans exciter des soupçons, et peut-être que demain c'eût été trop tard. Gâlérius a déjà fait des démarches pour s'assurer de sa personne ; mais les mesures prises pour la fuite de Constantin sont toutes extrêmement sages, et j'attends avec impatience de Calcédoine le messager qui doit m'apporter les nouvelles de son embarquement. Depuis Byzance tout est préparé, rien ne l'arrêtera ; il peut arriver en toute sûreté à Lutèce, où il espère trouver son père ; s'il n'y est pas, il se rendra de là en peu de temps à Ebora-

cum. Constance, comme second Auguste, nommera Constantin César : de cette manière le premier degré sera franchi, et le reste dépend de la sagesse et du bonheur.

Le lendemain.

Le messager de Calcédoine n'est point arrivé, trente mortelles heures se sont écoulées, il pourrait être ici depuis longtemps. Mon ame est remplie d'inquiétudes et d'affreux pressentimens! Qu'est-il arrivé? qu'avons-nous à craindre? Je ne ferai point partir cette lettre que je ne puisse te dire quelque chose de positif. — Dieu veuille que ce ne soit rien de fâcheux!

LETTRE CIV^me.

MARCIUS ALPINUS A SCRIBONIANUS.

Nicomédie, mai 305.

L'oiseau va se jeter dans nos filets, c'est à toi à avoir soin de les tendre. Le messager qui te porte cette lettre part

deux d'heures avant Constantin. Il s'imagime avoir attrapé Auguste : nous lui laissons le plaisir de se délecter quelques instans de cette orgueilleuse présomption. Une tentative simulée pour s'emparer de sa personne a accéléré son projet : l'arrêter ici au milieu des troupes dont il est l'idole, n'était pas sans danger ; toi, tu l'arrêtes sans le savoir, et tu nous l'envoies avec une forte escorte, mais sous le plus grand secret ; car le peuple l'aime et l'armée lui est dévouée. Adieu en toute hâte. — Pense que tout dépend de ta prudence.

LETTRE CV.

THÉOPHANIE A PHOCION.

Nicomédie, mai 305.

Tout, tout est perdu, Phocion ! Qu'allons-nous devenir, mon mari, moi, nos enfans ? Constantin a été arrêté à Calcédoine, et ramené ici enchaîné dans le

palais de Galérius. Un fidèle esclave a apporté cette nouvelle à mon Agathoclès. Je l'ai vu pâlir, trembler, et, sans répondre une parole à tout ce que je lui demandais, il s'est renfermé dans sa chambre : il y a une demi-heure au plus qu'il est rentré chez moi, consterné et troublé plus que je ne l'ai vu en ma vie. Il m'a serrée dans ses bras, puis son fils, avec un cri douloureux ; il est resté ensuite quelques minutes la tête cachée dans ses mains, comme s'efforçant de se calmer ; puis il m'a remis cette lettre pour toi, en me chargeant de la fermer, de t'avertir de ce qui se passe, et de te l'envoyer. Il s'est levé pour sortir, sans vouloir me dire où il allait ; aucune prière n'a pu le retenir. O mon Dieu! que va-t-il faire ? J'ai rempli ses ordres ; mais tu vois comme ma main tremble en finissant cette feuille. — Je ne puis continuer. Adieu.

LETTRE CVI^me.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, mai 305.

QUELLES horribles choses se commettent ici! Il ne faut que se rapprocher des murs de cette malheureuse ville pour être jeté dans un tourbillon de maux, de tourmens et d'angoisses. O mon frère! mon cœur n'a que trop pressenti le malheur qui nous menaçait lorsqu'il battit si fort en revoyant Agathoclès! Que n'ai-je pas déjà souffert pour lui! et quelles peines m'attendent encore! La rivalité et la haine entre Galérius et Constantin vient d'éclater publiquement. Le prince, accusé d'avoir attenté à la vie d'Auguste, mais averti du danger qui le menaçait, a pris la fuite; il a été arrêté à Calcédoine, ramené à Nicomédie, et renfermé dans une étroite prison. Agathoclès apprend cette nouvelle; il s'arrache des bras d'une épouse

adorée, de son bonheur domestique, gagne à force d'or les gardes, mécontens d'ailleurs de voir leur chef, qu'ils aiment, dans les fers et condamné à la mort; il les détermine à le laisser pénétrer un instant auprès de son ami, et cet homme vraiment héroïque et généreux engage Constantin à s'évader dans ses habillemens, en le laissant à sa place, c'est-à-dire voué à une mort certaine et cruelle. Comprends-tu que Constantin ait accepté cet étonnant sacrifice? J'ignore par quels motifs Agathoclès a su le persuader; mais il y a consenti, et peut-être est-il déjà à Byzance. La rage de Galérius ne connaît aucune borne. Il a fait publier, sous peine de la vie, que personne ne hasardât de lui parler en faveur d'Agathoclès, qu'il déteste à présent bien plus que Constantin. L'exécrable Marcius, qui jouit auprès de lui de la plus haute faveur, et qu'il veut, dit-on, nommer César, en lui donnant sa fille pour épouse, l'excite et l'anime encore contre

notre malheureux ami, dont la perte est jurée. C'est ainsi que le mortel le plus vertueux que j'aie connu sera victime de son amitié exaltée et de la méchanceté. — Il ne nous reste aucun espoir de le sauver.

Avant-hier il était encore chez moi si heureux, si content, que mes jours de bonheur, au commencement de notre connaissance, se retracèrent involontairement à mon esprit : et aujourd'hui, Dieux! aujourd'hui! ah! qu'est-ce que la vie, et les sentimens et la prévoyance des mortels?

Tiridate fut le premier instruit de cette affreuse nouvelle : Agathoclès lui envoya le soldat qu'il avait gagné pour le laisser entrer dans la prison, et lui fit recommander sa femme et son enfant. Jamais Tiridate ne m'a paru aussi intéressant qu'au moment où, anéanti par la douleur et les larmes dans les yeux, il vint m'apprendre l'action sublime et le danger de notre ami, me disant d'aller à l'instant même préparer

la pauvre Théophanie au coup terrible qui l'attendait, et de ne pas l'abandonner. Je tombai dans les bras de mon Tiridate; nos larmes se confondirent : nous nous promîmes mutuellement de faire l'impossible pour le sauver, ou pour adoucir du moins par notre amitié dévouée le sort affreux de ce couple infortuné. Tiridate, bravant et le courroux et la défense de Galérius, courut au palais : à force de supplications, il obtint de voir son ami dans la prison; mais il dut prêter un serment terrible de ne rien tenter pour le sauver. Pendant cela, je me rendis chez la malheureuse Théophanie ; je la trouvai déjà préparée à tout par l'inquiétude mortelle que lui donnait l'absence d'Agathoclès. Il était sorti depuis plusieurs heures sans lui dire où il allait, et dans une agitation extrême. Lentement et avec toutes les précautions possibles, je lui fis deviner plutôt qu'entendre ce qui venait de se passer ; mais tous mes soins furent inutiles : dès qu'elle eut

pressenti la désespérante vérité, une pâleur mortelle couvrit son visage, ses traits se contractèrent; elle tomba dans mes bras sans connaissance : une heure entière s'écoula sans qu'elle donnât le moindre signe de vie; elle ne lui fut rendue que pour entrer dans un délire effrayant : et tel est l'état où je viens de la laisser pour t'écrire. Mon cœur est déchiré! Les médecins craignent beaucoup pour sa vie, sur-tout si la nature, ébranlée, annonçait l'époque de sa délivrance. Je suis décidée à ne point la quitter; peut-être est-ce la seule et dernière preuve que je puisse donner à mon infortuné ami d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE CVII^me.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, mai 305.

Les murs d'une prison m'entourent, une faible lumière perce à travers une

grille ; elle m'éclaire à peine pour tracer peut-être la dernière lettre que j'écrirai à mon meilleur, à mon plus ancien ami. J'ai écrit hier à ma femme : elle et mon enfant, bientôt mes enfans, sont les seuls objets que je quitte avec douleur, avec déchirement. Dieu qui créa mon cœur pour lui faire goûter le bonheur inappréciable de l'amour, qui me permit de le sentir dans toute son étendue, et qui m'appelle à y renoncer, connaît seul la grandeur de mon sacrifice et ce que j'éprouve.

J'en agis d'après la conviction de mes devoirs ; ni le remords ni le doute ne tourmentent point mon ame ; il n'y avait ni à choisir ni à hésiter : chaque voix, même celle de l'amour devait se taire : il n'existait que cette seule alternative, *lui* ou *moi*. Si Constantin mourait, il ne restait plus d'espoir pour sauver le genre humain ; le germe du bien général périssait avec lui, Galérius gouvernait le monde entier, et si le christianisme ne succombait pas entièrement,

son influence divine était au moins retardée de plusieurs siècles. Et que perd le monde par ma mort? rien, absolument rien. Il est vrai que le cœur de ma Théophanie sera déchiré; mais il s'anéantira peut-être avec le mien, et nous nous retrouverons dans les demeures célestes. Que sont deux cœurs, deux mourans, un couple heureux s'envolant ensemble vers l'Éternité, en comparaison du monde sauvé?

Je quittai ma femme sans lui dire mon projet, je ne le savais pas encore bien clairement moi-même, mais je sentais que je devais faire quelque démarche pour sauver mon ami, et que tout dépendait d'une prompte exécution. Je commençai donc par faire tous les arrangemens pour la fuite de Constantin, l'or m'ouvrit ensuite la porte de sa prison: je sentis alors le prix de ces richesses que j'avais une fois dédaignées. Je trouvai mon ami anéanti par intervalle, et cependant ayant, dans d'autres momens, un courage héroïque, et décidé

à tout risquer pour recouver sa liberté : je lui fis sentir que le nombre de ses gardes rendait la force inutile, que le seul moyen était de les tromper, et je lui dis le plan que j'avais conçu de prendre sa place. Il recula d'effroi, et il fallut bien du temps pour le persuader qu'un devoir plus saint, plus impérieux que son amitié pour moi, exigeait qu'il en triomphât; je lui rappelai la grandeur de nos vues, et combien de fois nous avions juré de sacrifier notre vie pour en assurer la réussite ; lui, devait, au contraire, dans cette circonstance, sacrifier sa mort et consentir à la mienne. Ces combats, son désespoir ne peuvent être exprimés; enfin il prit mon menteau, s'enveloppa dedans, me serra sur son cœur avec un mouvement passionné, et disparut. — Les portes se fermèrent avec fracas, et je me sentis comme si l'on m'eut enterré vivant; tout, tout était perdu pour moi, il ne me restait pas l'ombre d'espérance. L'image de Théophanie vint frapper mes sens, je

la voyais m'attendre en vain, je sentais tous les déchiremens de son ame, et je ne rougis pas de t'avouer que je fus bien près de me repentir de mon dévouement, et que l'état où j'étais, tenait de la fureur et du délire. — Je ne sais combien il dura, ni ce qui m'arriva ; peu à peu mes idées se confondirent, puis se perdirent complétement..... Fut-ce un sommeil, un évanouissement ? Je l'ignore, mais ce fut sûrement un effet de la bonté divine, qui suspendit ainsi le sentiment de mon malheur, et versa dans mon ame désorganisée quelques gouttes de la paix du ciel ; un rayon céleste vint dissiper l'obscurité qui m'entourait, ah ! vraiment céleste ; ni la sagesse humaine, ni la persuasion n'auraient pu produire un tel effet ; comme par miracle, le calme et les plus belles espérances inondèrent mon cœur. Depuis cette espèce de réveil, je suis tout-à-fait tranquille, je sais ce qui m'attend ici-bas, mais je me sens le courage nécessaire pour le supporter, et je sais

aussi ce qui m'attend au-delà du trépas qu'on me destine, une éternité de bonheur, que les tyrans de la terre ne pourront plus m'ôter. Ce n'est pas cependant pour en jouir plus tôt, pour obtenir la couronne du martyre, et effacer par là les péchés d'une coupable vie, que je renonce à la mienne, mais je meurs pour la foi, que je regarde comme le premier bien de l'homme, et parce que je suis convaincu que le bonheur de l'humanité demande qu'elle soit répandue sur toute la terre, et que ma raison me dit que Constantin est le seul qui réunisse toutes les qualités d'accord avec les circonstances, pour exécuter avec gloire ce projet, le plus grand qu'on ait jamais formé.

Tu vois donc que je dois bannir de mon esprit que je me suis sacrifié, ou par une vaine gloire, ou par une amitié trop exaltée, et que j'ai violé les devoirs de père et d'époux : non... J'aime, il est vrai, Constantin avec toute la vivacité que la reconnaissance, des senti-

mens réciproques, l'unisson de nos principes, et la conviction de son mérite peuvent exciter : mais quelle différence entre ces sentimens et celui que je ressens pour ces êtres angéliques qui sont si intimement liés à mon existence ! — O Théophanie ! sensible, bonne, éternellement chérie ! toi qui n'as vécu que pour m'aimer, me séparer de toi est bien plus difficile que de mourir, te perdre c'est déjà la mort la plus cruelle ! — Cependant il le faut, ma conscience me l'ordonne, et toi-même tu m'approuveras, quoique ton cœur soit déchiré.

J'ai écrit à Tiridate pour le prier d'avoir soin de Théophanie. — Dieu ! dans quel moment ! lorsqu'un second enfant, orphelin peut-être avant d'avoir vu le jour, allait resserrer encore nos liens. Combien je désirais une image de sa mère ! Si le ciel l'eut accordée à mes vœux, elle aurait porté le nom chéri de Larissa ; vœux insensés des aveugles mortels ! ce qui plaît à Dieu est le seul

qu'on devrait former. Tiridate servira de père à ceux que je quitte, jusqu'à ce que les circonstances aient pris une tournure plus favorable, et que Constantin puisse accomplir la promesse qu'il m'a faite en présence de l'Eternel, dans le moment auguste où il accepta mon douloureux sacrifice. J'espère que Galérius se contentera de ma mort, et n'entraînera pas mon infortunée famille dans ma perte; mais, s'il le veut, si Dieu l'ordonne, eh bien, que sa volonté soit faite : réunis dans son sein, la mort n'aura plus rien d'effrayant pour moi... Phocion, mon cœur est encore accablé d'une grande faiblesse, et je suis hors d'état de la surmonter; sont-elles donc toutes défendues à un mourant? Souvent je me surprends à former le désir que ma femme et les gages de notre amour me suivent au tombeau : ô Théophanie! je sais que ton cœur est de moitié de ce désir, et que sans Agathoclès tu seras toujours malheureuse! N'oserai-je donc te souhaiter le bienfait

de mourir avec moi? Mais c'est un vil égoïsme qui me suggère cette idée, et je dois la repousser. Non, ma Théophanie, supporte la vie pour soigner nos enfans, pour les former à l'exemple de tes vertus. — Je viens de lui écrire : tu juges bien que je lui parle un langage bien contraire à ce souhait, que mon cœur repousse en même temps qu'il le forme; ce n'est qu'à toi seul que j'en fais l'aveu; ma confiance entière en toi sera la même jusqu'à ce que le dernier coup soit porté : si cela m'est possible je t'écrirai encore une fois avant ce dernier moment. Tiridate a obtenu de me visiter, et par ce moyen je puis encore m'entretenir avec tout ce que j'aime. Adieu, peut-être pour toujours, d'un moment à l'autre l'arrêt peut être prononcé. Adieu, adieu, fidèle ami d'Agathoclès.

LETTRE CVIII^me.

AGATHOCLÈS A THÉOPHANIE.

De la prison de Nicomédie, mai 305.

Le bon et fidèle Tiridate m'a donné de tes nouvelles, et c'est par lui que tu recevras cette lettre, mon amie, mon épouse, mère de mes enfans, et ma sœur en Christ, noms sacrés et révérés qui doivent soutenir notre courage. Tu souffres, tu souffres cruellement, et tes souffrances sont mon ouvrage : j'aurais pu te les épargner, mais c'était ma volonté de me sacrifier pour sauver Constantin; et quoique je n'ignorasse pas la blessure mortelle que j'allais faire à ton cœur, j'ai eu la barbarie d'y plonger le poignard.

Tu le vois, Théophanie, je n'adoucis pas mes torts envers toi, et cependant je sais que tu me les pardonnes. Je ne parlerais pas ainsi à une femme ordinaire,

je ne présenterais pas la vérité à des yeux trop faibles pour la soutenir, je lui aurais laissé l'illusion que j'étais aussi victime du malheur ; elle aurait ignoré que c'est par ma propre volonté que je la quitte pour jamais et que je brise son cœur : mais toi, tu es digne de le savoir, et jusqu'au dernier moment, pensées, sentimens, sacrifices, tout nous sera commun. S'il y a quelque valeur à mon action, et sans doute il y en a à renoncer à toi, je veux que tu en partages et le mérite et la récompense : tu en as plus que moi, je ne fais que mourir, et tu supporteras la vie. Non, ma Théophanie, tu n'accuseras de ton malheur ni le Destin ni ton ami ; tu ne t'abandonneras ni en reproches ni en murmures ; tu t'affligeras, cela pourrait-il être autrement? mais avec résignation, et ton ame sera assez forte pour soutenir mon courage.

Nos projets te sont connus, je n'eus jamais aucun mystère pour toi, et même ce qui ne t'intéressait pas directement, les secrets les plus importans te furent

confiés comme à mon premier ami. Constantin lui-même, connaissant combien tu étais au-dessus de ton sexe, consentit que tu fusses le témoin de tous nos entretiens, et souvent un sage conseil, un trait de lumière furent notre récompense. Je te rappelle tout cela, Théophanie, pour te faire sentir la nécessité absolue des mesures auxquelles tu prenais un si vif intérêt : il s'agissait dans ce moment de faire triompher la vertu et la religion, ou de les laisser extirper du monde entier. Constantin était prisonnier, Galérius avait juré sa mort et ne pouvait lui faire grâce. Tu savais, et je le savais de même, qu'il n'y avait aucun moyen de le sauver que par une heureuse adresse : un sacrifice devait être fait, il fallait tromper les geoliers; l'or pouvait les engager à m'ouvrir la prison, mais ma fortune entière, eût-elle été du double, ne les aurait pas engagés à laisser échapper un prisonnier dont ils répondaient sur leur vie : tout cela était clair devant mes yeux, et chaque minute de retard augmentait le danger

et pouvait nous ravir Constantin. Je ne te découvris pas mon projet, parce que je n'étais pas encore parfaitement d'accord avec moi-même sur son exécution, et que, persuadé que tu m'approuverais, je ne voulus pas affaiblir mon courage par de déchirans adieux..... Je réussis, mais avec peine, et la résistance de Constantin faillit à rendre tous mes efforts inutiles ; je fus obligé de lui jurer qu'également je ne voulais pas lui survivre. — Il consentit enfin, et je ne te dirai rien de ce que j'éprouvai quand il m'eut quitté : ton propre cœur ne te le peindra que trop.

Des prières ferventes, une soumission filiale, une foi entière en celui qui mourut volontairement pour les hommes, me préservèrent du désespoir. Calme et fortifié, je me jetai sur le lit de Constantin, m'enveloppant de son manteau et feignant de dormir lorsque le geolier m'apporta mon souper. La fuite de Constantin ne devait, s'il était possible, être connue que le lendemain ; il fallait lui

donner assez d'avance pour qu'on ne pût l'atteindre, sans quoi le sacrifice devenait inutile et nous périssions tous les deux: lorsque je crus qu'il devait être à l'abri de tout danger, je me fis reconnaître au geolier, auquel il eût été difficile de me cacher plus long-temps. Il resta consterné; un mélange singulier d'effroi, de compassion, de colère et d'estime se peignaient sur tous ses traits. Il était obligé de faire son rapport à Auguste, et je l'exhortai moi-même à faire son devoir, et à dire, s'il le voulait, que j'étais entré sous l'habit d'un esclave en le trompant lui-même. Tu es perdu, me dit-il; je le savais, lui répondis-je, mais Constantin est sauvé. Depuis lors j'ai en lui une espèce d'ami, ou du moins un homme qui s'intéresse vivement à mon sort : c'est encore une consolation que le Seigneur m'envoie.

Tu sais tout à présent; j'ai versé ma justification dans le cœur que j'ai déchiré. Pourrais-tu désirer que j'eusse agi autrement? trouves-tu que le sacrifice de

notre bonheur terrestre soit trop considérable pour acheter la conservation de Constantin et l'avancement du christianisme? s'élève-t-il dans ton cœur une ombre de mécontentement ou de reproche contre moi? que m'aurais-tu conseillé si je t'avais demandé ton avis? Je connais ta réponse et je suis tranquille; je ne te prie pas de me pardonner ce que tu m'aurais engagé toi-même à faire: cependant, mon amie, tu es malheureuse au plus haut degré, ta vie est empoisonnée, jamais tu ne jouiras d'une heure de bonheur, le passé n'aura plus que des tourmens à t'offrir, et l'avenir n'existe plus pour toi ici-bas; il vaudrait mieux que tu mourusses avec moi: tu le désires, j'en suis sûr, lorsque, dans ton désespoir, tu te rappelles seulement que tu fus épouse et que tu oublies peut-être que tu es mère. Si je pouvais avoir encore une sensation agréable, ce serait sans doute de partir avec toi de cette terre. Cependant je t'exhorte à vivre, je te le recommande au nom de notre

amour, de nos enfans, de tes devoirs; de Dieu de qui nos jours dépendent : hélas ! il prolonge les tiens comme une épreuve, et ta vie en sera une continuelle. Je te connais, je ne crois point que tu te consoles, et je sais que ton amour et ton chagrin composeront ta triste existence : mais c'est ton devoir de la supporter, parce que Dieu te donne des enfans à qui tu dois servir à la fois de père et de mère, et que le moment viendra où il te demandera compte de leur bonheur. Pense que la religion te défend de quitter la place où tu peux encore faire quelque bien, et que le vrai chrétien, dans ces temps de calamités doit donner l'exemple de la patience et de la résignation.

Tu vivras donc, Théophanie, tu ne négligeras aucun moyen de conserver ton existence et une mère à nos enfans, jusqu'à ce qu'ils soient élevés et n'aient plus besoin de toi : alors Dieu, dans sa bonté, te réunira à l'époux que tu n'auras pas cessé d'aimer, une douce mort viendra te délivrer de la vie, et ton ami invisible,

ange tutélaire de nos enfans, te recevra dans le séjour de la paix, où la récompense de tes efforts t'attend. O Théophanie! pense à cet instant de félicité, où après avoir rempli tous nos devoirs en faisant des sacrifices innombrables, nous nous retrouverons pour ne plus nous quitter. Il arrivera ce moment, ne risquons pas de le perdre par une coupable impatience. A présent reçois mes adieux, ma chère Théophanie; ces feuilles ne seront pas les dernières que tu recevras de moi, j'espère pouvoir t'écrire encore une fois.... peut-être même te serrer dans mes bras : Tiridate travaille à me procurer cet inexprimable bonheur. Au milieu des tristes idées qui m'occupent, mon cœur tressaille de joie à la pensée de te revoir encore une fois, de prendre congé de toi pour quelques jours bientôt passés, et de donner ma bénédiction à mon fils.

LETTRE CIX^me.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, mai 305.

Le temps s'écoule lentement, les jours se succèdent, aucun n'apporte du secours ou de l'espérance. Galérius est furieux d'avoir été trompé ; il fit poursuivre Constantin, mais celui-ci, grâce aux soins de son ami, avait assez d'avance pour échapper, et nous savons positivement qu'il a dépassé Byzance, et qu'il est sur les frontières de l'Illyrie ; jusqu'à ce que les serviteurs du tyran soient arrivés là, il sera déjà dans la Gaule, ou peut-être même sur mer et en toute sûreté. Mais le malheureux Agathoclès ! toute la colère de Galérius retombe sur lui. Lorsqu'il apprit la fuite de Constantin, il fut hors de lui de fureur, écumant de rage et maltraitant tous ceux qui l'approchaient ; il prononça sur-le-

champ le jugement d'Agathoclès, et, je frémis de te l'écrire, il donna l'ordre de le livrer dans le cirque aux bêtes sauvages. Tout Nicomédie fut révolté de cette barbarie, mais principalement les Joviens, dont il était tribun; ils murmuraient hautement et donnèrent des marques non équivoques de leur mécontentement. Tiridate risqua ce que personne n'avait osé depuis la fuite de Constantin, il se rendit à Césarée où Galérius habite ordinairement, il lui représenta dans quelle disposition était le peuple, les menaces des Joviens, et les dangers que cette affaire pourrait avoir pour lui-même. Enfin il s'y prit si bien, que Galérius révoqua l'ordre cruel de le livrer aux bêtes, mais il fut impossible d'obtenir sa vie; la seule chose que Tiridate put encore extorquer, fut un délai de quelques jours et la permission de voir Agathoclès, en faisant le serment de ne pas chercher à le sauver; il demandait aussi que son ami pût revoir sa femme et ses enfans, mais

Galérius, sans le refuser positivement, lui imposa silence. Ah ! que l'homme apprend à être modeste à l'école du malheur ! comme ces faibles faveurs nous parurent importantes ! avec quel empressement je courus chez Théophanie pour lui donner cet espoir, et la consolation de pouvoir lui écrire par Tiridate, qui le verra tous les jours, et de recevoir de ses nouvelles ! ce fut pour elle un bonheur de penser qu'il ne serait pas seul. Depuis le jour fatal où je lui appris l'action sublime de son époux, je ne l'ai presque pas quittée, et j'éprouve moi-même un grand soulagement en employant tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour tranquilliser l'épouse d'Agathoclès, de cet ami si cher à mon cœur : hélas ! que peut la plus tendre amitié, les soins les plus dévoués, sur un chagrin tel que celui qui la dévore ? Je craignais pour sa vie ou pour sa raison, mais une lettre que je lui remis hier de son mari, produisit en elle un changement que je croyais impossible : dès

qu'elle aperçut son écriture, une vive rougeur se répandit sur ses joues, un tremblement général la saisit; elle pressa la lettre sur ses lèvres, sur son cœur, et ses regards élevés vers le ciel me dirent qu'elle adressait des actions de grâce à son Dieu; elle commença de lire, mais ses yeux se remplissaient de larmes, les premières qu'elle eût versées; la crainte qu'elles n'effaçassent les caractères tracés par Agathoclès l'arrêta, elle replia la lettre et donna un libre cours aux pleurs qui la soulagèrent; je ne l'en empêchai point, et j'en versai avec elle. Lorsqu'elle eut pu lire sa lettre, d'abord vite et ensuite lentement, elle se leva et prononça avec noblesse, dignité et une expression que je ne lui avais jamais vue : Il m'ordonne de vivre, je veux obéir à mon Dieu et à mon époux, je veux supporter la vie. Elle voulut alors sortir de sa chambre, je la soutins en lui demandant où elle voulait aller : Auprès de mon fils, me dit-elle, son père m'ordonne de vivre pour

lui, je ne veux plus le quitter. Elle pouvait à peine marcher, je la priai de rester tranquille, et j'envoyai chercher l'enfant; il arriva. La scène dont je fus le témoin ne s'effacera jamais de ma mémoire, elle fut aussi solennelle que douloureuse. Lucius, il faut que cette foi chrétienne soit un bien beau sentiment, puisqu'il inspire autant de courage. Depuis ce moment Théophanie s'arme d'une patience et d'une fermeté qui surpasse tout ce que j'ai vu, elle ne quitte plus son enfant, et le soigne autant que ses forces le lui permettent; elle suit tout ce que le médecin lui ordonne pour sa santé, elle parle davantage, et s'efforce même quelquefois de paraître prendre intérêt à d'autres choses. Hier nous parlâmes ensemble de Sulpicie, je continuai cette conversation qui semblait l'attacher; mais au milieu de l'entretien si un mot, une idée la rappelle à ses malheurs, elle se tait subitement et fond en larmes; son enfant seul peut la calmer.

Mais moi, je peux à peine me modérer quand je pense que tout ce désespoir est une suite de l'amour sans borne qu'elle a pour un époux qui donne sa vie pour sauver celle d'un ami, et sacrifie en même temps sa pauvre femme à cette exaltation. Tous les hommes, même les plus sages, abusent du pouvoir que notre faiblesse et notre trop grande sensibilité leur donnent; tous comptent notre bonheur pour rien, lorsqu'un autre intérêt, une autre passion les domine. L'amitié pour Constantin l'emportait donc dans le cœur d'Agathoclès sur son amour pour sa femme ? Voilà, si j'étais elle, ce qui endurcirait le mien sur le malheur de le perdre : mais elle pense bien différemment, elle admire un dévouement dont ils sont tous les deux victimes, et pas l'ombre d'un reproche n'échappe à son ame si cruellement déchirée. Un homme serait-il capable d'aimer ainsi ? en vérité, je ne le crois pas.

LETTRE CXme.

THÉOPHANIE A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, juin 305.

Je veux essayer de t'écrire : hier cela ne m'eût pas été possible, je n'aurais pu prendre sur moi de tracer ces mots : *Agathoclès doit mourir !* Je n'ajouterai rien de plus, Agathoclès est condamné à la mort, et moi je le suis à la vie; tu sais à présent toute l'étendue de mon malheur. Ceux qui m'entourent craignent que ma raison ne s'égare, je le vois bien; mais hélas! ce bienfait ne m'est pas plus réservé que la mort; je dois vivre, je dois sentir toute l'horreur de ma destinée ! Il le veut, que me reste-t-il à faire que de lui obéir ? Mourir pour ce qu'on aime, avec ce qu'on aime; ah! qui pourrait nommer grandeur d'ame ce qui coûte aussi peu de peine ? ce n'est rien, un instant douloureux suivi d'une

félicité éternelle.—Mais vivre sans lui !...
Oh ! tu peux m'en croire, Junia, c'est l'effort le plus pénible qu'on puisse exiger de l'amour. Mes enfans ont besoin de leur mère, me dit-on : ah ! c'est de leur père dont ils avaient besoin ; que pourra pour eux leur faible et malheureuse mère ? L'un n'a pas encore commencé la vie ; il verra le jour, peut-être, au moment où les yeux de son père se fermeront pour jamais ; né sous de tels auspices, quel sera son destin ? L'autre bégaye à peine le nom de père, et ne le prononcera plus, car il va perdre celui qui voulait le guider.—Oh ! si Dieu dans sa bonté avait voulu nous réunir tous dans son sein au même instant ; si nous pouvions lui dire : « Nous voici avec les enfans que tu nous avais donnés. »—Bonheur suprême ! Mais non, Dieu rejette un désir téméraire, *non point ce que je veux, mais ce que tu veux*, ô mon Dieu ! donne-moi la force dont j'ai besoin. Il m'accorde déjà des amis bien bons, bien sensibles ; Tiridate témoigne à celui que

je vais perdre, les sentimens de la plus tendre amitié; Calpurnie est toujours près de moi; je leur dois beaucoup, mais peuvent-ils me donner des consolations? Non, Dieu seul le peut, et le fera sans doute; à présent, tout mon être n'est que malheur. Telles doivent être les sensations qu'on éprouve au moment de la mort, lorsque les liens les plus tendres se brisent, et que notre ame est sur le point de quitter son enveloppe. Agathoclès était mon ame et ma vie, il me quitte, et je ne suis plus rien. Mes pensées, mes facultés, tout est renfermé dans ce seul mot : *il va mourir!* Je suis incapable de t'écrire aujourd'hui pourquoi il meurt, et par quel motif sublime il a sacrifié le bonheur de notre vie. Je ne voudrais pas même le confier à une lettre. Calpurnie et Tiridate croient qu'il s'est sacrifié pour Constantin, et le monde pense de même; mais il a eu un autre but, bien plus beau, bien plus grand, que tu devineras peut-être; et malgré les maux horribles

qui m'accablent, je dois louer et respecter sa conduite.

Il m'a écrit; cette lettre ne quittera jamais mon cœur; j'ai fait tous mes efforts pour lui répondre, et pour le récompenser de son amour pour moi et de son dévouement héroïque; j'ai comprimé tous mes sentimens douloureux, aucune plainte ne m'est échappée; mais, Junia, il fallait ensuite t'ouvrir entièrement ce cœur si déchiré. — Oh! si seulement il est content de moi, si l'idée qu'il m'a tranquillisée peut lui donner du calme, si j'ai pu parvenir à adoucir ses derniers momens....... O Dieu tout-puissant, les derniers momens d'Agathoclès! Il est si jeune, il était si heureux, si plein de vie et d'espérance! nous avions en perspective un avenir si doux et si long! il nous en a privés, et je n'ose m'en plaindre.

Adieu, ma Junia, adieu; oh! pourquoi n'es-tu pas avec moi? Que n'ai-je, dans ces affreux momens, une amie animée des mêmes sentimens, priant avec

moi le même Dieu ! Calpurnie est d'une bonté touchante, je l'aime tendrement, je sens tout ce qu'elle fait pour moi; mais elle n'est pas chrétienne et elle est reine; rien de sa part ne me le rappelle, mais je le sais, et l'amitié demande une égalité qui n'est plus entre nous.

J'ai appris hier qu'Appellès est dans les environs, il doit être à Nicée; Tiridate, qui prend un véritable intérêt à la femme de son cher Agathoclès, vient de lui envoyer un messager. Ah ! si Appellès venait me soutenir, fortifier mon âme, si je lui devais peut-être une plus grande consolation, la seule que je sois capable de sentir, combien je serais reconnaissante de ce bienfait et de l'amitié de Tiridate ! Conserve-moi la tienne, Junia, bientôt ce sera, avec mes enfans, tout ce qui restera sur la terre à la pauvre Théophanie.

LETTRE CXIme.

THÉOPHANIE A AGATHOCLÈS.

Nicomédie, 5 mai 305.

Oui mon seul ami, oui mon bien-aimé, je vivrai, tu ne dois pas t'être trompé sur ta Théophanie; tu le veux, ma religion me l'ordonne, et tu es son interprète. Ne crois pas que l'idée coupable de me délivrer moi-même du poids de la vie me soit jamais venue dans l'esprit; mais si j'ai souhaité de mourir avec toi, tu ne peux pas m'en faire un crime, et Dieu me pardonnera ce désir, soumis à sa volonté; mais je le comprimerai, puisque tu le veux, il pourrait devenir trop vif, et, par quelques négligences, me conduire à ce but, que je dois atteindre avec lenteur et patience. Non, je ne souhaiterai pas de mourir avant que notre fils, peut-être *nos fils*, soient élevés, et que j'aie pu graver dans leur

jeune cœur l'image de leur père; et si cet enfant que je sens tressaillir dans mon sein, était cette petite Larissa que tu demandais au ciel, combien ce devoir deviendrait encore plus sacré! Oui, mon Agathoclès, je veux m'armer de courage pour vivre et approuver ta conduite : tu ne m'auras pas en vain donné le titre dont je suis fière, de *ton premier ami*, je veux justifier ta confiance, elle m'élève au-dessus de moi-même, au-dessus du malheur, au-dessus de mon sexe. Oui, mon bien-aimé, tu as bien fait, tu as agi comme tu le devais et je ne m'en plains pas; mais tu sens comme moi ce que j'éprouve, tu me connais; ce cœur qui fut à toi dans tous les temps, ne peut pas avoir une pensée qui te soit cachée, lors même que, par une grandeur d'ame déplacée, je voudrais te cacher ce que je souffre, je ne le pourrais pas. Mais je te jure par notre amour, par nos enfans, par le saint nom du Dieu que nous adorons tous les deux, qui nous avait créés l'un pour l'autre, et dont je respecte la

divine volonté, même dans notre séparation, je te jure de supporter ma triste existence; j'attends de Dieu la force nécessaire, et j'y compte avec certitude; il ne l'a jamais refusée à la bonne volonté, à la soumission, et lui seul sait combien j'en ai besoin.

Il faut que je te fasse un aveu : un ardent souhait est encore caché dans mon cœur; je voudrais te revoir une fois, une seule fois sur cette terre, j'ai quelque chose d'important à te communiquer, quelque chose que je n'ose absolument pas confier à une lettre, non plus qu'à la personne la plus discrète. Je me rendrais volontiers dans ta prison sous l'habit d'un esclave de Tiridate, mais mon état ne me permet aucun travestissement; d'ailleurs, j'attends d'une heure à l'autre le moment de donner la vie à un être qui, né dans de telles circonstances, ne la conservera peut-être pas long-temps; les médecins exigent les plus grands ménagemens, et je leur obéis puisque j'accomplis tes désirs

en conservant mon existence. Il ne sera peut-être pas impossible d'obtenir de Galérius, sous telles conditions qu'il voudra, la permission que tu viennes revoir ta femme et tes enfans dont tu n'as pas pris congé. J'ai supplié Tiridate de s'intéresser en faveur de mon ardent désir; j'ai écrit à ma bonne Valérie de soumettre ma prière à Dioclétien, peut-être que son appui nous sera favorable : le père, le bienfaiteur de tant de Césars ne recevra pas un refus de celui qui lui doit le rang où il est monté et sa toute-puissance. Ne redoute pas cette entre-vue, elle n'aura aucune suite fâcheuse pour ma santé, et sera d'un bon effet pour ma tranquillité future. Je te promets que tu n'entendras aucune plainte, et que je cacherai mes larmes; je ne veux que te revoir encore une seule fois, fixer encore avec attention ces traits chéris, les graver dans mon cœur, entendre encore une fois les doux accens de ta voix, puiser dans ces derniers momens la force, le calme, le

courage dont j'aurai si long-temps besoin. Ne me refuse pas ma dernière prière, elle est aussi sacrée que celle d'une mourante; hélas! c'est bien plus que la mort, c'est la meilleure partie de moi-même qui m'abandonne sans retour. De cette entrevue dépend peut-être l'accomplissement d'une chose qui me tient autant à cœur que mon salut; si on te le permet, tu viendras donc, tu viendras sûrement, oh! oui, j'en suis persuadée. Mais encore une chose, mon bien-aimé, j'ai de fortes raisons de désirer que tu ne viennes pas sans t'être préparé dignement à recevoir la sainte communion, afin que tu puisses paraître devant ton Dieu, dépouillé de toutes les petites taches dont le cœur de l'homme n'est jamais exempt, malgré toute la pureté de ton ame. Ne cherche pas à pénétrer d'avance les raisons qui me font former ce désir, tu sauras tout, et j'espère que tu es persuadé que je ne puis rien te demander d'injuste, rien qui ne soit digne de toi, et de celle qui

se dit avec orgueil ta compagne et ton amie. Adieu, adieu.

LETTRE CXII^me.

VALÉRIE A THÉOPHANIE.

Byzance, mai 305.

O trop malheureuse amie ! ma compagne de douleur ! reçois cette lettre de mon père à Galérius, comme la seule chose qui soit en mon pouvoir de t'offrir ; ma tendre pitié et mes larmes te furent dévouées dès le moment où Constantin en fuite arriva ici, et vint secrètement chez mon père. Dieu ! quel monde ! quels hommes ! vaut-il la peine de vivre ? Ah ! qu'ils sont heureux ceux qui nous ont devancés au séjour de la paix ! Constantin parla à mon père de son ami avec toute l'éloquence du sentiment et de la reconnaissance ; il le pressa, le supplia à genoux de faire valoir son autorité pour que Galérius lui rendît la liberté. Il meurt pour

moi ! s'écria-t-il, avec un accent qui perçait mon cœur. Sa douleur n'était pas équivoque : et celle d'un homme aussi ferme, d'un héros tel que Constantin, fait bien plus d'impression que les larmes et les plaintes d'un être faible et ordinaire. Je ne pouvais cependant m'empêcher de penser : Pourquoi le laisses-tu mourir? pourquoi as-tu accepté ce sacrifice? le trône a donc pour toi plus de prix que l'amitié? C'est là ce qui cause tant de maux dans le monde, que le sentiment ait si peu de valeur. Ah ! si les hommes s'aimaient entr'eux comme ils le doivent, comme Jésus-Christ nous a aimés, comme il nous a ordonné de nous aimer les uns les autres, de cet amour qui sait tout supporter avec douceur, avec patience, qui ne pense jamais à soi, qui est toujours actif, cette terre serait déjà le séjour du bonheur; mais Constantin n'a en vue que sa grandeur future, et ce coupable égoïsme coûte la vie au meilleur des hommes, et le bonheur à la femme la plus digne d'en

jouir. Je pensais ainsi avec une amertume que je pus à peine cacher, et je me détournai de lui.

Mon père.... tu ne sais pas Théophanie combien il possède de sensibilité, méconnue peut-être de la multitude, dans la place importante qu'il occupait ! Il parut vraiment attendri des supplications de Constantin ; mais ô mon Dieu ! pourras-tu le croire? il déclara qu'il ne pouvait rien, ou du moins bien peu pour sauver Agathoclès : « Je ne suis plus Empereur, lui dit-il, et le nom seul, sans la puissance, ne peut rien sur un homme qui ferme son cœur à la reconnaissance. Constantin, profondément affligé, repartit comme il était arrivé. Je risquai alors de parler aussi à mon père ; mais il m'imposa silence, et je vis qu'il n'y avait rien à faire. Sur ces entrefaites, arriva une lettre du roi d'Arménie pour mon père, et la tienne pour moi ; Tiridate n'espérait pas sauver Agathoclès, il ne désirait qu'un délai et la permission,

pour son ami, de revoir encore une fois sa femme et ses enfans : cette fois, Dioclétien fut vivement ému, sur-tout à la lecture de ta lettre, que je lui remis : il écrivit sur-le-champ à Galérius la lettre que je joins ici, en me disant qu'il désirait ardemment qu'elle pût produire quelque effet. Je m'empresse de te la faire parvenir, le messager attend, et les préparatifs pour nous rendre à Salone sont achevés. Je n'ajoute rien de plus, pour ne pas retarder cet envoi ; de quelles paroles pourrais-je d'ailleurs me servir qui pussent rendre ce que je sens ? Ah ! tu sais si le cœur déchiré de ta pauvre Valérie, comprend et partage les peines du tien. Adieu, adieu.

LETTRE CXIII^me^.

APPELLÈS A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, mai 305.

Une lettre pressante du roi d'Arménie m'a invité à me rendre ici en toute hâte

pour procurer à ta malheureuse amie la seule consolation dont elle est capable, celle d'avoir auprès d'elle un homme de sa foi ; je l'ai trouvée extrêmement abattue, mais résignée à la volonté du ciel. Avant-hier, elle a mis au monde une fille ; la mère et l'enfant (que j'ai baptisée sous le nom de Larissa par l'ordre de son père) se portent aussi bien que les circonstances du moment le permettent, car nous n'étions pas sans craintes pour toutes les deux; mais Théophanie ne néglige rien de ce que ses amis désirent pour la conservation de sa santé : tu connais la source de son obéissance, et tu admires avec moi la force avec laquelle elle sait se faire violence.

Hier fut le jour mémorable où, ensuite des démarches de Dioclétien, de Tiridate, des Joviens et de nombre de personnes de distinction pour obtenir de Galérius la permission qu'Agathoclès vît encore une fois sa femme et ses enfans, il fut amené dans sa maison. Théophanie me demanda le matin de se confesser ;

je trouvai quelque chose d'étrange dans cette demande, sa santé n'annonçant aucun danger; cependant je ne voulus pas lui refuser cette consolation : elle remplit cet acte de dévotion avec contentement et courage. Lorsque l'heure approcha où elle devait voir son époux, je remarquai qu'elle était très-agitée; elle pâlissait au moindre bruit qui se faisait entendre, elle était distraite et toujours inquiète. La reine d'Arménie entra dans sa chambre; une légère émotion que je vis en cette dernière, malgré ses soins pour la maîtriser, et une pâleur qui ne lui est pas ordinaire, me firent supposer que le moment tant désiré et redouté arrivait. Elle s'approche du lit de Théophanie, et lui dit avec une tranquillité forcée qu'Agathoclès arriverait vraisemblablement bientôt. Il vient ! s'écria Théophanie avec une véhémence que je ne lui avais jamais vue, il vient ! O mon Dieu!... l'agitation de Calpurnie augmentait aussi visiblement. Tu connais, mon amie, lui dit-elle, les craintes

puériles du tyran; il croit n'être pas assuré de sa victime, deux officiers l'accompagnent; ils ont ordre d'examiner s'il n'y a aucune possibilité de faire évader Agathoclès. Oh! laisse-les venir, s'écria Théophanie, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, ce qu'ils doivent, et ne les faites pas attendre. Calpurnie sortit, et rentra aussitôt avec deux centurions, qui s'excusèrent auprès de la malade, des devoirs pénibles qu'ils avaient à remplir. Ils visitèrent toute la chambre avec soin, mais avec les ménagemens que méritait notre pauvre amie : l'examen fini, l'un d'eux se plaça en dehors d'une porte qui donnait dans une autre pièce, tandis que l'autre alla chercher leur prisonnier. Alors, Théophanie se souleva assise sur son lit; elle tremblait si fort, que ses mains jointes frappaient l'une contre l'autre, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, tandis que ses yeux attachés sur la porte brillaient de joie; la reine, presque aussi émue qu'elle, la soutenait dans ses bras.

Nous entendîmes le bruit d'une chaîne qui tombait à terre : les deux amies poussèrent un cri, et Agathoclès, enchaîné aux deux bras et à une jambes, entra. Théophanie prononça son nom en faisant une exclamation, et se penchant en avant en ouvrant ses bras ; il se précipita vers elle et la pressa sur son cœur ; sa chaîne assez longue gênait peu ses mouvemens. Calpurnie fondait en larmes, elle ne put y tenir, et s'arrachant de ce couple infortuné, elle s'enfuit dans un cabinet attenant ; je la suivis, elle se jeta sur un lit de repos, sans prononcer une parole, sans écouter ce que je lui disais ; elle s'abandonna à la plus violente douleur.

Tout, au contraire, était silencieux et tranquille dans la chambre de nos amis. Environ une demi-heure après, un esclave vint me demander, je me rendis auprès d'eux : quel changement s'était opéré en si peu de temps, et quel tableau frappa mes regards ! Théophanie, calme et silencieuse, était penchée sur

l'épaule de son mari; une joie céleste était répandue sur sa physionomie : la nouvelle-née dormait paisiblement sur les bras enchaînés de son père : l'aîné, debout devant lui, lui tenait une main, et de l'autre jouait avec ses chaînes en souriant de plaisir. Le visage d'Agathoclès portait l'empreinte d'un combat pénible, et cependant d'un courage héroïque; seulement lorsqu'il regardait ses enfans, une expression déchirante se peignait sur ses traits : alors ses yeux se fixaient sur sa femme, et sa sérénité revenait par degrés. Il me tendit la main : Nous nous revoyons pour la seconde fois, me dit-il, dans un moment bien triste! vois-tu ma Larissa? elle m'a été rendue, et moi... Ah! tu me seras rendu aussi, s'écria-t-elle, et pour ne plus nous séparer! Elle me pria ensuite de les faire communier l'un et l'autre : il est préparé pour cette sainte action, me dit-elle; les enfans furent éloignés, et les deux époux reçurent avec résignation et attendrissement les symboles sacrés. Aga-

thoclès se releva de la place où il s'était agenouillé : je vis que ses traits s'altéraient, ayant les yeux fixés sur le clepsidre, placé vis-à-vis de lui. L'officier entra pour lui annoncer que l'heure qu'on lui avait accordée était écoulée. — Ecoulée ! s'écria Théophanie ; en même temps l'agitation et l'angoisse qu'elle avait montrées auparavant se manifestèrent de nouveau. Oui, elle est passée répéta Agatoclès à voix basse, je viens à l'instant dit-il à l'officier, qui ressortit ; il embrassa Théophanie, ensuite ses enfans avec un mouvement passionné : le centusion rentra et il le suivit à l'instant même. Théophanie ne le vit pas sortir, elle était sans connaissance, moi je me rendis auprès de la reine d'Arménie pour la prévenir du départ d'Agathoclès, suivant les ordres qu'elle m'avait donnés ; elle se leva changée au point d'être méconnaissable, elle me faisait signe de retourner auprès de Théophanie, mais elle eut besoin de mon bras pour passer le portique, et se rendre dans l'attrium, où nous trou-

vames déjà Agathoclès, les fers aux pieds et aux mains, s'appuyant contre une colonne : des sons plaintifs, des soupirs, des sanglots, sortaient de sa poitrine oppressée. Calpurnie nous demanda de la laisser seule un instant avec lui : les centurions et les gardes s'éloignèrent avec le respect dû à sa dignité ; elle lui dit quelques mots qu'il parut entendre avec peine et surprise ; il lui répondit, et, s'approchant de moi, il me donna la main, me dit un éternel adieu, et me recommanda sa femme et ses enfans. Les gardes revinrent, il se remit entre leurs mains et il disparut au milieu d'eux. Je me hâtai de rentrer auprès de Théophanie ; elle n'avait pas repris ses sens, et depuis lors elle a eu bien peu de calme. S'il m'était permis j'implorerais du ciel que cet état d'insensibilité fût prolongé jusqu'au moment où Agathoclès cessera de vivre. Il est impossible d'obtenir de Galérius un plus long délai. Du moment que j'aurai quelque chose de

positif à te mander, je t'écrirai : jusque-là, adieu, prie pour ta malheureuse amie.

LETTRE CXIV.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, mars 305.

La dernière heure approche, je vais au devant d'elle avec toute ma présence d'esprit, avec ma jeunesse, avec ma santé : cette situation est bien différente de celle d'un vieillard qui ne tient plus que par un fil à la vie, ou de celle d'un homme atteint par une maladie qui le mine peu à peu, ou par des douleurs cruelles qui le forcent à la désirer ; mais moi, plein de vie, je puis me dire : Demain à cette heure je n'existerai plus. Des millions de créatures peuvent avoir cette idée, elle devrait même être toujours présente ; mais l'incertitude et l'exemple journalier du contraire l'affaiblit ; on sait qu'on doit mourir sans

doute, mais si l'imagination s'en occupe, c'est pour en reculer le moment. L'homme le plus sage, le plus prévoyant se borne à être vigilant et à se tenir prêt pour la dernière heure sans savoir quand elle arrivera. Mais moi je sais positivement que, demain à cette heure, tout sera dit pour moi sur cette terre, et que mes yeux seront délivrés du voile qui leur cache les mystères de l'éternité; demain ce corps avec lequel je pense, j'agis, ne sera plus qu'une masse froide et insensible, qui ne sera bonne qu'à rentrer dans la terre, son véritable élément: Agathoclès n'existera plus, son activité aura cessé, ses amis ne le reverront plus, l'oreille n'entendra plus le son de sa voix.

Et son ame?.... elle se détourne effrayée à la seule idée de la destruction; mais bientôt rejetant les systèmes subtils d'une vaine philosophie, elle embrasse avec joie, avec une foi vive, les promesses consolantes de la religion; oui, mon ame vivra d'une vie éternelle. Je ne connais pas encore les conditions de ma future

existence; nous sommes devant la porte fermée, et nous nous tourmentons à supposer des possibilités, des vraisemblances : l'aveugle-né se fait, dit-on, une juste idée des couleurs, et si ses yeux s'ouvrent au jour, il les reconnaît telles que son imagination les lui avait représentées. Je ne sais s'il en sera de même de ce qui nous attend au-delà de cette vie : le seul point dont nous pouvons être sûrs, c'est que celui qui eut de bonnes intentions et le cœur plein d'amour et de confiance en son Dieu, sera plus heureux qu'ici-bas. Ma volonté était-elle bonne? voilà donc ce que je demande à ma conscience dans cet instant solennel. Oui, elle le fut; la conscience d'un mourant lui donne ce témoignage dans le moment redoutable où toute illusion l'abandonne; j'avais une grande idée dans le cœur, j'ai sacrifié pour qu'elle se réalisât tout ce que les hommes ont de plus cher, et, si je me suis trompé, je porte la peine du genre humain, je perds la vie.

Mais je n'ai pas seulement sacrifié mon bonheur, j'ai détruit celui de l'être qui en était le plus digne, de l'épouse que Dieu, dans sa bonté, m'avait donnée, et que j'avais promis devant lui de rendre heureuse: étais-je le maître de la priver du bonheur? ô Dieu de miséricorde, si cela ne m'était pas permis, si mon idée, mes vues ne méritaient pas un tel sacrifice, si.... Phocion, mon ame se perd dans le doute et l'agitation : de tels momens sont le désespoir, mais elle se relève éclairée et triomphante par la pensée *que ma volonté était bonne*, et telle que le pilote que son étoile conduit à travers les mers orageuses, elle me fait sortir de la crainte et de l'obscurité pour m'introduire dans le séjour de la paix et de la lumière.

J'ai mis ordre à toutes mes affaires temporelles; j'ai écrit encore une fois à Constantin pour lui recommander ma femme et mes enfans; s'il atteint le but vers lequel il marche à grands pas, ma tombe est le premier degré d'où il va

s'élever : je crois donc avoir quelques droits à sa protection. Tiridate et Calpurnie, amis fidèles et tendres, à qui je dois déjà beaucoup, se sont offerts d'emmener avec eux à Ecbatane ma veuve et mes orphelins, si je le désirais, et si je les croyais plus en sûreté auprès d'eux ; mais Théophanie désire de passer le reste de ses jours au milieu des chrétiens, à côté d'une amie depuis longtemps éprouvée, qu'elle connaît depuis nombre d'années. Quel asile peut lui procurer une cour, si l'idée venait à Galérius de répandre jusque sur les miens sa fureur et sa haine? Elle sera plus cachée et plus en sûreté à Apamée : se dérober à tous les yeux est ce qu'elle peut faire de mieux pour sa sûreté.

Je l'ai vue, je lui ai parlé encore une fois ; j'ai donné ma bénédiction à mes enfans : le souvenir de ce moment se retrace trop souvent à mon imagination, et, quelque cher qu'il me soit, il me fait un mal affreux. —Oui, j'y pense trop ; car je dois être calme, mes liens terres-

tres sont déjà brisés, je ne dois plus m'occuper que de l'avenir; mais le cœur conserve avec opiniâtreté des droits imprescriptibles : j'aime, Phocion, aux portes de l'éternité, je sens que j'aime ma femme plus que jamais. Hier donc j'eus la permission de lui faire mes adieux: avec un cœur tourmenté, je me mis en chemin, escorté d'une forte garde commandée par deux centurions, et serré dans des fers qu'on relâcha cependant quand je fus arrivé dans l'attrium de ma maison. De loin j'avais aperçu Calpurnie, mais dès que j'approchai, elle rentra dans l'intérieur. Je suivis lentement et en tremblant mes deux centurions; ils me précédèrent dans la chambre de Théophanie : peu d'instans après l'un revint pour m'introduire.—La porte s'ouvre, et je vois cette femme chérie assise dans son lit, pâle, défigurée, me tendre les bras en poussant un cri. Calpurnie se retira en fondant en larmes, et me laissa seul avec Théophanie qui était sans connaissance entre mes bras. Ma voix,

mon amour la rendirent à la vie. O Phocion ! le souvenir de sa douleur me déchirera l'ame, même dans le séjour de l'éternelle félicité, si l'on se rappelle ce qu'on a éprouvé ici-bas.

Anéanti par la vue de tout ce que j'aime si fortement et que j'allais quitter pour jamais, je dus chercher et pour elle et pour moi le courage nécessaire ; je dus la consoler, l'amener à la résignation, et je fus assez heureux pour y parvenir ; je n'eus pas même autant de peine que je l'avais craint : son ame, ouverte à tous les sentimens tendres, à la vertu, à la piété, à une soumission entière à la volonté de Dieu, reçut mes exhortations comme je le désirais. Elle me comprit et se fit violence ; elle eut la force de s'oublier elle-même pour porter ses pensées sur d'autres objets, elle éprouva ce feu céleste qui si souvent avait embrasé son ame lorsqu'elle était présente aux conversations entre Constantin et moi : elle ne fut pas seulement une épouse tendre, fidèle et désolée,

mais une chrétienne dans toute l'étendue du terme. Ah! il est bien difficile de mourir pour un plan idéal, quoiqu'il doive, à ce que je pense, amener le bonheur du genre humain, lorsqu'on laisse derrière soi des êtres qu'on adore!
« Mais vivre sans toi, sans toi, me dit-
» elle en me serrant dans ses bras, c'est
» bien plus encore! c'est une mort con-
» tinuelle. » Je sentis la vérité de cette plainte si touchante; le sentiment de son amour, de sa douleur me pénétra de part en part. Je ne pus me contenir plus long-temps et je fondis en larmes. Elle les regarda tomber, puis elle m'embrassa, et me supplia, au nom de l'amertume de son chagrin, de notre séparation, de notre amour, de lui accorder une prière que, depuis bien du temps, elle gardait dans son cœur, et dont l'espoir d'être exaucée lui avait fait supporter ses maux avec courage. Je donnai mon consentement sans restriction. Que pouvait demander une ame aussi pure, qui ne fût pas d'accord avec la vertu? Elle eut

d'abord quelque embarras à s'exprimer ; mais ensuite elle me parla avec une douce éloquence de ses opinions et de ses espérances sur notre état après la mort, sur la vie éternelle, sur la liaison intime de nos ames, sur la force de la sympathie, sur la toute-puissance et la grande bonté de Dieu : à mon grand étonnement, elle me développa avec une parfaite clarté un système aussi beau que singulier, basé sur des idées religieuses et platoniques ; ses raisonnemens étaient si forts, si spécieux, présentés avec tant de chaleur, qu'elle éleva en moi les plus douces espérances, ne pouvant lui opposer que le manque d'expérience ; mais elle assurait que notre situation et le but de ma mort étaient un de ces cas rares, hors des règles ordinaires, et elle finit par me demander avec instance de lui apparaître, si cela était possible, ou, si ce n'était pas en mon pouvoir, de lui promettre au moins de ne pas l'abandonner, de planer invisible autour d'elle et de nos enfans, afin qu'elle pût jouir

de la consolation de croire à ma présence spirituelle, et de me retrouver dans les inspirations subites, dans les mouvemens de son cœur, et dans les pensées de son ame, qu'elle croirait alors dictées par moi. Son imagination exaltée m'entraîna ; tandis qu'elle parlait, et que ses yeux étaient animés d'un feu divin et d'une conviction entière, il me paraissait plus que probable que nous pourrions communiquer ensemble de cette manière, et ne point nous quitter. L'enchantement de cette perspective n'a point encore diminué ; ni la religion, ni la raison n'ont combattu victorieusement cette idée : laisse-moi la nourrir et en jouir, demain à ces heures je serai peut-être en esprit auprès d'elle et je ne m'en séparerai plus ; demain, du moins, tout me sera dévoilé. Je donnai à ma femme la parole sacrée qu'elle me demandait ; mais je devais recevoir la communion avec elle, comme le sceau de ma promesse : elle croyait que cette sainte cérémonie rendrait notre lien

plus indissoluble, je le lui promis aussi. — Ah! qu'aurais-je pu refuser à cette ame douce et tendre que j'avais si profondément déchirée? Je sentais aussi que cela me ferait du bien. Entièrement satisfaite et calme en apparence, elle fit venir nos enfans, elle posa sur mes bras enchaînés la nouvelle née, ma petite Larissa, si vivement désirée, pour que je la bénisse. Mon fils, assis à mes pieds, s'amusait avec mes chaînes, passait ses petits doigts dans les anneaux, les soulevait de sa faible main, et riait du bruit qu'elles faisaient en retombant. — Quel moment pour le cœur d'un père! Cette enfant orpheline au moment de sa naissance; mon fils, plein d'espérance, dont l'éducation était le plus doux des vœux de mon cœur; cette femme que j'avais aimée si tendrement dès mon enfance, que le bonheur de vivre auprès d'elle m'avait toujours paru le plus haut point de la félicité terrestre: et abandonner tant de biens! y renoncer pour toujours..... Un orage violent s'éleva dans mon ame,

mais un regard jeté sur ma femme, dont les yeux maternels étaient attachés sur notre petite fille avec l'expression du calme et de la résignation; cet ange à qui je venais de rendre la paix, me donna à son tour la force de ne pas détruire mon ouvrage. Appellès entra, il nous présenta les symboles de la Sainte-Cène : peut-être que cette auguste cérémonie n'a jamais été célébrée avec plus d'onction et de solennité; nous avions tous les deux perdu l'idée que nous allions nous séparer par une mort prochaine.

En me relevant, mes yeux se portèrent sur le clepsidre; la dernière heure de mon bonheur sur la terre était écoulée : l'officier rentra pour m'en avertir, et notre courage nous abandonna. Nous nous embrassâmes avec une violence qui tenait du délire, et nous désirions de mourir ainsi tous les deux. Je serrai mes enfans sur mon cœur, il me paraissait impossible de m'en séparer; mais il le fallait. Le centurion entra pour la

seconde fois, Théophanie poussa un cri douloureux et tomba évanouie ; je la remis dans les bras de l'une de ses femmes, et je m'éloignai pour jamais.

Arrivé dans l'attrium, je m'appuyai contre une colonne pendant qu'on resserrait mes fers, et là je donnai un libre cours à ma douleur. Cette maison où je fus né, où j'ai reçu, il n'y a pas long-temps, les derniers soupirs de mon père, où je laissais une femme chérie et mes enfans..... je ne pouvais m'en éloigner, ni retenir mes sanglots, lorsque je m'entendis appeler par mon nom : c'était la reine d'Arménie qui se présentait à moi sur le chemin de la mort ; elle fit signe à ceux qui étaient autour de moi de se retirer, elle s'approche et me serre dans ses bras. Alors elle m'avoua qu'elle m'avait passionnément aimé depuis le moment de notre connaissance, qu'elle m'avait préféré à tous les autres hommes, et que, dans cet instant, je lui étais encore plus cher que tout ce qu'elle avait au monde. — Quel

instant pour un tel aveu! J'étais donc condamné à briser le cœur des deux femmes les plus nobles, les plus sensibles! mais pourquoi me le dire? pourquoi verser encore ces gouttes amères dans le calice déjà plein? Théophanie n'en aurait pas été capable; elle aurait emporté au tombeau un secret qui pouvait augmenter les peines de son ami. Mais je lui pardonne, mais je n'en suis pas moins profondément touché et de son attachement constant pour moi, et sur-tout de celui qu'elle témoigne à ma femme. Bonne et tendre Calpurnie, et moi aussi j'ai à me reprocher de l'avoir soupçonnée de la légèreté sous laquelle elle cachait ses sentimens.

C'est ainsi que j'ai fini ma tâche, avec crainte, mais aussi avec confiance, je m'approche du trône du Juge éternel: nos faiblesses sont incommensurables, mais sa bonté ne l'est pas moins. Le fils de la terre se retire en tremblant auprès de la miséricorde infinie de Dieu, car le sang de son fils coula pour

la rémission de nos péchés, et notre patrimoine est la rédemption.

Dieu soit avec toi, cher Phocion. Lorsque tu recevras ces tablettes, que je confie à Tiridate, mon corps reposera déjà dans la terre, et la destruction ravagera les formes sous lesquelles tu vis ton ami, ton élève; mais l'esprit que tu te plus à former, à développer, existera encore. Ton souvenir l'accompagnera au-delà du tombeau, et la reconnaissance qu'il te doit pour tant de sages conseils, tant d'heures consacrées à la vertu, et un exemple si salutaire, n'en sera que plus forte et plus vive dans le séjour du bonheur. Laisse-moi te le répéter encore sur le bord de mon tombeau, à toi, mon instituteur, mon second père, et, s'il m'est permis, dégagé de la matière, d'apparaître à ma Théophanie, sois sûr de m'apercevoir encore.

Il est minuit; la faible lampe qui éclaire ma prison va s'éteindre, et moi aussi je m'éteindrai bientôt! Je vais me reposer; le sommeil conserve son in-

fluence sur le corps fatigué, jusqu'au dernier moment. — Demain, demain je dormirai pour ne plus me réveiller.

LETTRE CXV^me.

CALPURNIE A SON FRÈRE LUCIUS.

Nicomédie, mai 305.

Il a fini! il n'est plus! cette nuit fatale a terminé la plus belle vie! Je n'ai pas à me vanter de son attachement, mais je n'en avoue pas moins avec orgueil que je l'ai aimé comme je n'avais encore aimé personne, et comme je n'aimerai jamais.

Je le vis, pour la dernière fois, deux jours avant sa mort, et je parviendrais à l'âge de Thiton, que je ne perdrai jamais le souvenir de son visage pâle, de ses chaînes, de son attitude exprimant encore une noble fierté au milieu de ses gardes. C'est ainsi que les rois prisonniers marchaient devant le char du triomphateur. Mon cœur ne pouvait

plus se contenir, un désespoir affreux le déchirait; je courus vers Théophanie, et j'entendais le bruit de ses chaînes qui retentissaient sur mon cœur. — Quel moment que celui où sa femme le reçut dans ses bras! Ni l'un ni l'autre ne s'aperçurent de ma présence; je sortis, ne pouvant plus supporter ce spectacle de douleur. Une heure s'écoula, la plus cruelle de ma vie, jusqu'au moment où un de leurs prêtres vint m'avertir qu'on emmenait Agathoclès : j'avais désiré de le savoir, je voulais lui parler encore une fois. Je courus, tremblante, pour me rendre dans l'attrium, il y était déjà appuyé contre une colonne, on lui remettait des fers aux pieds et aux mains. Je l'appelai, il ne m'entendit pas, des sons plaintifs s'exhalaient de sa poitrine. Mon amour se réveilla dans toute sa force, je courus à lui, je le serrai dans mes bras; qu'avais-je à craindre? Il était sur le bord du tombeau, emportant avec lui mon secret? Enfin, il se tourna de mon côté, et un mélange de

surprise et d'attendrissement se peignit sur ses traits contractés par la douleur ; il voulut m'entourer de ses bras, ses fers l'en empêchaient ; je pris le bout de la chaîne, je la passai autour de ma taille : ainsi enchaînée avec lui, je le serrai contre mon cœur, qui battait à la fois d'émotion, de chagrin, et même d'une espèce de bonheur indéfinissable. — De long-temps il ne put prononcer un mot : lorsqu'il put trouver des paroles, il me remercia des soins et de l'attention que j'avais pour sa femme, et de l'amitié que je lui témoignais jusqu'à la mort. Ce n'est point de l'amitié que j'ai eu pour toi, Agathoclès, lui dis-je, entraînée malgré moi, et d'une voix forte et assurée. La mort est au-dessus de la dissimulation, et je connais la noblesse de ton caractère ; pour la première et dernière fois apprends à me connaître entièrement, et juge alors de ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai adoré, Agathoclès, de toute la force de mon ame, dès les premiers momens

de notre connaissance ; si ton mariage et le mien ont changé la nature de mes sentimens, tu n'en es pas moins encore le seul homme que j'aie aimé avec passion : je me tus et je le regardai attentivement.

Il baissa les yeux, ses bras s'inclinèrent, les chaînes retombèrent sur le marbre avec un bruit lugubre; un sourire douloureux se montra sur ses lèvres: « J'ai donc aussi à me faire des repro- » ches à ton sujet, me dit-il, j'ai donc » aussi déchiré ton cœur.... » Et après une pause : « Pardonne, Calpurnie, il » me tendit la main, pardonne si j'ai » troublé les heures fortunées de ta vie, » si je t'ai méconnue, si, peut-être, ma » conduite t'a blessée et t'autorisait à » me méconnaître; que ton ami près de » mourir emporte ton pardon. »

Je ne m'attendais pas à cette réponse, et je restai muette à mon tour, mes yeux se baissèrent, j'eus honte de ce qui m'était échappé, j'avais ajouté un sentiment pénible à ceux qui déchiraient

son ame ; l'ivresse de l'enthousiasme disparaissait, je ne sentais plus pour lui qu'une affection de sœur et un saint respect. Je lui donnai ma main : « Ne crois » pas, Agathoclès, lui dis-je, que mon » intention ait été de te faire des re» proches, non, je ne t'en fais aucun, » je n'ai rien à te pardonner ; c'est » moi qui te demande de prononcer le » mot de pardon et d'amitié. » Il pressa ma main contre son cœur : « Tu es tou» jours bonne, excellente ; reçois en» core mes remercîmens pour les mo» mens agréables que j'ai passés avec » toi, pour chaque preuve de ton » amitié, n'en prive pas ma trop mal» heureuse Théophanie, reçois-la de » moi comme ton amie, et comme l'ob» jet le plus précieux que je puisse te » léguer. » A ces paroles je versai des torrens de larmes, mais je ne voyais en lui qu'un tendre ami ; je lui promis de chérir sa femme comme une sœur bien aimée : je me sens vraiment son amie dans ce moment. Ah ! que n'aurait pas

fait de moi cet homme, si une ancienne inclination n'eût pas mis une barrière insurmontable entre nous! son Dieu fût devenu le mien.... Ah! Lucius.... et il est mort, perdu à jamais pour moi!

Tiridate et un vénérable prêtre chrétien restèrent avec lui le dernier jour, il était calme et résigné dès qu'il ne pensait pas à sa femme; il employa la soirée à écrire différentes lettres, puis il se coucha et dormit d'un sommeil tranquille jusqu'au moment où les licteurs vinrent le chercher: à peine une légère rougeur parut sur son visage. Il se leva, embrassa ses amis, les chargea de ses derniers adieux pour sa femme, et suivit les licteurs. Tous ses serviteurs se trouvèrent à la porte de la prison, ils avaient voulu voir encore une fois leur maître; il leur parla avec bonté, les déclara libres, les renvoyant à un testament qu'il avait fait dans la prison, et remis à Tiridate. Il monta sur l'échafaud, et....... ô mon frère, mon frère! non, cette terre n'était pas digne de lui...

Rien, rien ne peut consoler ses amis de l'avoir perdu !

Depuis son entrevue avec son mari, Théophanie n'a joui de sa raison que par moment. Nous désirions que cet état durât jusqu'après le supplice et que l'heure de sa mort lui fût inconnue. Mais n'est-ce pas très-singulier ? et peut-on l'attribuer seulement au hasard ? Le matin de ce jour terrible, elle sortit de son état de léthargie, nous fixa tous avec des yeux hagards, et s'écria : Dieu ! à présent ! à présent ! — Il est mort, ajouta-t-elle en retombant sur son oreiller, comme étant elle-même privée de vie. Au bout de quelques instans ses yeux se rouvrirent, son regard était plus serein, elle nous demanda l'heure, et se tut en souriant d'une manière étrange. Lorsque Appellès rentra, elle lui dit l'heure à laquelle elle croyait que son mari était expiré, il en fut frappé, c'était la vérité. Elle le conjura de lui répéter chaque circonstance, chaque mot, chaque mouvement d'Agathoclès ; et ce qui me semblait de-

voir l'attrister davantage paraissait la consoler. Depuis lors elle a conservé sa raison, elle s'efforce de montrer du courage, elle est tranquille, presque muette, on dirait qu'elle n'a plus qu'une vie intérieure, mais elle n'est pas, à beaucoup près, aussi froissée que j'avais lieu de le craindre d'après son caractère. Quelles sont les causes de cette force presque surnaturelle chez un être aussi faible ? comment peut-elle vivre sans celui qui était si nécessaire à son existence ? dois-je croire que c'est l'effet de cette religion ? comment est-il possible que la foi aux Divinités, ou à un seul Dieu puisse produire cet effet ? Mais s'il le produit, il faut convenir que la religion chrétienne est d'une bien plus grande influence sur l'esprit que la nôtre.

Nous avons proposé à Théophanie de l'emmener avec nous à Ecbatane ; je l'aime, je la respecte, et puis n'a-t-elle pas été la compagne d'Agathoclès ? Mais elle préfère de se rendre en Syrie chez une ancienne amie : leur lien est encore res-

serré par la conformité de religion. Je n'avais rien à opposer contre de telles raisons, et je vois avec chagrin le moment qui nous séparera; il ne me restera rien, rien du tout de mon ami, pas même la possibilité d'être utile à ceux qu'il laisse : je sentais que mon chagrin s'adoucirait en étant pour eux ce que je n'avais pu être pour lui. — O Lucius ! il était tout.... tout pour moi, je ne puis me faire à l'idée qu'il n'existe plus, et que jamais, jamais je ne le reverrai.

Adieu, mon frère. Aussitôt que Théophanie sera en état de voyager, nous quitterons aussi Nicomédie pour n'y revenir jamais. Notre père retourne à Rome, et j'ai juré de ne plus approcher des lieux où j'ai éprouvé tant de peines, et enfin celle qui ne s'effacera jamais de ma vie, la perte du meilleur des hommes.

LETTRE CXVIme. et dernière.

APPELLÈS A JUNIA MARCELLA.

Nicomédie, juin 305.

Dans trois jours la veuve et les orphelins d'Agathoclès se mettront en chemin pour se rendre auprès de toi ; je les accompagnerai. Je ne l'ai presque pas quittée depuis la mort de son mari, et j'ai eu bien des occasions de reconnaître la force d'ame avec laquelle elle se soumet à la volonté de Dieu et de son époux ; il l'a priée de vivre, cela lui suffit : elle soigne sa santé comme si c'était la chose la plus précieuse, parce qu'elle appartient à ses enfans, à ceux d'Agathoclès, et qu'elle a concentré sur eux toutes les affections de son cœur. Jamais, sans même l'excepter, il n'y eut de mère plus tendre et plus dévouée : ce n'est pas seulement des êtres à qui elle a donné la vie et qui ont besoin d'elle, c'est le legs d'un époux

toujours présent à sa pensée. Elle parle souvent de lui, et c'est l'entretien qu'elle préfère ; elle ne se prête à tout autre que par complaisance : ces conversations semblent la soulager plutôt que lui faire du mal. — Hélas ! les plaies de son cœur ne peuvent se rouvrir, car il n'a pas cessé un moment de saigner ; aussi, malgré tous ses efforts pour obéir, je ne crois pas qu'elle vive long-temps : il faudrait pousser l'égoïsme jusqu'à la cruauté pour le désirer. Nous et ses enfans, nous perdrons immensément à sa mort, mais elle n'est qu'à moitié sur cette terre que son Agathoclès a quittée : la meilleure partie d'elle-même l'a devancée, et le reste doit se flétrir.

Une seule chose pouvait l'occuper outre ses enfans, c'est le sort de Constantin. Elle a reçu une lettre de lui par l'entremise du roi d'Arménie ; il est *Auguste*. Arrivé sur les frontières de la Gaule il trouva son père dangereusement malade, et sur le point de se faire transporter en Bretagne : à peine furent-ils arrivés à

Eboracum qu'il expira dans les bras de son fils. Les légions ne balancèrent point entre le fils de leur César bien-aimé et un homme vil et méchant, nommé Marcius Alpinus, que Gálérius leur avait proposé : ils reconnurent publiquement Constantin pour leur Empereur. Il lui mande lui-même cette intéressante nouvelle avec tous les détails dont un ami est capable, et sur le ton d'un homme qui souffre doublement que la pourpre qui le décore soit obscurcie par la perte de son père et celle du précieux ami qui s'est dévoué pour lui.

Théophanie lut cette lettre avec enthousiasme, elle fondait en larmes, joignit ses mains et porta ses regards au ciel. O mon Agathoclès! prononça-t-elle avec tendresse, tu as prévu la gloire de ton ami, et tu sais à présent que ton noble sacrifice n'a pas été inutile : voilà ta récompense. Elle se retira et s'enferma dans sa chambre. Long-temps après elle en sortit pâle, émue, mais son regard et le son de sa voix avaient un calme,

une douceur, une expression que je ne puis te rendre. Ses yeux furent pleins de larmes toute la soirée, mais elles ne paraissaient pas celles du malheur, et elle avait redoublé de tendresse pour ses enfans. Il paraît en général qu'elle trouve des consolations d'une nature qui surpasse nos idées et le pouvoir de l'entendement humain; il lui semble que son Agathoclès n'est pas entièrement mort pour elle, qu'elle n'est pas tout-à-fait séparée de lui : c'est comme si un lien invisible et des rapports secrets existaient entre eux. Il ne m'appartient pas de décider quel degré d'influence peuvent avoir sur son ame la religion, l'imagination, la réalité, ou l'effet d'une tête exaltée par un grand malheur : si c'est une illusion, elle est bienfaisante, et je me garderai de la détruire par de froids raisonnemens. Qui de nous connaît les lois du monde spirituel, et les bornes de la puissance divine? qui osera prononcer qu'une chose aussi étonnante ne puisse avoir lieu, parce qu'elle est

hors de notre expérience ? La sagesse doit convenir que nous n'avons sur cela, comme sur bien d'autres mystères, aucune notion positive; aussi devons-nous désirer que notre malheureuse amie conserve cette idée consolante jusqu'à ce qu'il plaise au Créateur de rompre les faibles chaînes qui retiennent son ame dans son enveloppe terrestre, pour la réunir éternellement à celui qui, depuis son enfance, fut un autre elle-même et dont elle croit ne pouvoir être séparée. Constantin servira de père au jeune Agathoclès, et toi, bonne Junia, tu seras la seconde mère de la jeune Larissa.

J'AI fini l'histoire de ce couple malheureux. Galérius mourut six ans après, et son règne fut marqué par les persécutions les plus cruelles contre les chrétiens. Ce ne fut qu'après une longue série de combats, de maux, et d'une succession considérable d'Augustes et de Césars, que le monde commença à jouir des

bienfaits du sacrifice d'Agathoclès. Le plan sublime qu'il avait formé avec Constantin pour propager la religion chrétienne et la rendre universelle, se réalisa enfin lorsque Constantin devint souverain de tout l'Empire romain. Il transporta le siége du gouvernement à Byzance, qu'il nomma capitale de l'Empire, et à laquelle il donna le nom de Constantinople. La religion chrétienne se répandit bientôt dans ses Etats, les essais que l'on fit plus tard pour la détruire furent inutiles, et l'on connaît par l'histoire les suites de ce grand évènement.

FIN.